(By Abbé [illegible].)

Bremond, Gabriel de

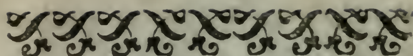
LE CERCLE OU CONVERSATIONS GALANTES.



Sur la Copie imprimée

A PARIS 1675.

[Amsterdam, 1675?]



A MADEMOISELLE DE QUEROUALLE.

MADEMOISELLE,

Quelque grande que ſoit la Liberté que je prens de Vous dedier ce petit Ouvrage, ie ne ſuis pas en peine, de Répondre a ce qu'en dira le Public. Il ſuffit, que ce ſoit une Matiere galante, pour faire voir, que je ne me pouvois

adresser plus justement qu'à une Personne, qui dans les deux plus belles Cours de l'Europe, à le mieux entendu la belle Galanterie. Mais avec Vous, Mademoiselle *ce n'est pas de même: Cette Raison ne me justifiera peut-étre pas; & je deurois Craindre plûtost, d'exposer aux yeux d'un Esprit aussi juste & aussi delicat que le Vôtre des choses, que je ne sçay pas trop bien; & dont Vous n'ignorez que le mauvais Usage. Je ne dois pas au moins esperer, de Vous donner un grand Divertissement, vous servant si peu a vôtre Goust: Mais que peut-on Vous offrir de nouveau sur la Cour. Que Vous peut on dire sur la maniere de vivre du beau Monde, que Vous ne sachiez*

mieux

mieux que Perſonne, Cette Science, dont à peine les plus vieux Courtiſans ſe rendent capables une fois en leur vie, ne Vous a rien Coûté d'apprendre. Vous n'avez eu qu'à ſuivre naturellement vos ſentimens pour y reuſſir. Vos moindres actions ſont de veritables Maximes: Et ſi j'avois eu deſſein, je dis un deßein temeraire, de donner l'idée parfaite d'une Dame de Cour, je n'avois qu'a la Copier ſur Vous. J'aurois fait voir le Veritable Caractere d'une Perſonne de Qualité; d'une Ame qui ſçait ce que vaut la Gloire & la belle Gloire, d'un Eſprit qui n'a pas beſoin du faux Eſclat que les autres empruntent; mais qui brille de ſoy même & qui eſt riche de ſon pro-

pre fonds. J'aurois rendu visible ce je ne sçay quoy dont tout le Monde parle, & que si peu de Gens connoissent: cét Air merveilleux qui enchante & qui estonne: cette Grace ou la Peinture ne sçauroit atteindre, ce Port, cette Douceur, tous ces Charmes qu'on ne sçauroit exprimer, & qu'on trouve si bien en Vous. J'aurois fait un Ouvrage à estre admiré, & ou Vous auriez esté d'abord reconnuë: car il y a tant de difference entre Vous & le reste du Monde, que pour mal que je Vous eusse tirée, on ne s'y pouvoit tromper. Toutesfois ce ne seroit pas un present que je Vous aurois fait; je Vous aurois seulement rendu, ce qu'il Vous appartenoit: Vous auriez vû dans une mechante

Glace la plus belle & la plus Charmante Personne du Monde; Mais Vous ne Vous quittez jamais; & Vous sçavez tous les jours, comme Vous estes faite. Vous Vous divertirez à voir des gens qui sont peut-être tout d'une autre maniere que Vous. La Nouveauté a quelque Grace jusques dans les moindres choses: & en matiere du Monde les Sentimens sont si partagez, que chacun peut dire, ce qu'il en Croit, & faire comm'il l'entend. J'introduis dans ce petit Livre une Compagnie d'honnestes Gens qui suivent cette Regle. Ils disent, ce qu'ils pensent, & ce que d'autres jugeroient quelque fois a propos de faire. J'espere, Mademoiselle*, que vous aurez bien la bonté de leur*

pardonner les fautes qu'ils commettront. Il falloit, pour rendre ces fautes moins viſibles, que je les miſſe ſous la protection d'une Perſonne comme Vous, qui n'eſt pas capable d'en faire aucune. Je ſuis certain au moins, qu'on n'aura point tant de peine à les excuſer, & que vôtre ſeul Nom adoucira les Eſprits des plus Critiques, & les gaignera en ma faveur. C'eſt une neceſſité, que tout ce qu'il Vous regarde en quelque maniere, ait le bon-heur de plaire aux autres; & il ſuffit, que Vous veueilliez prendre ſoin d'une choſe pour faire qu'elle ne ſoit pas mal-heureuſe. Je ne dois point douter apres cela du ſuccez de mon Livre; il aura part a ce bon-heur dabord que Vous aurez eu la

bonté d'agréer le Present que je Vous en fais; & je seray trop heureux s'il Vous plait d'ajoûter encore a cette Grace, celle de Pouvoir dire que je suis avec la plus respectueuse Passion du Monde

MADEMOISELLE

Vôtre trés-humble & tres obeissant Serviteur

S. BREMOND.



AVIS.

ON s'attendra peut-estre de trouver icy des complimens, pour adoucir l'esprit du trés severe Lecteur, & le detourner un peu de la censure. La pluspart des Autheurs ont coûtume d'en user ainsi dans la Preface de leurs Livres : mais moy, qui ne pretens rien à la gloire des Autheurs de Profession, & qui ne suis Autheur que par caprice, je supplieray trés-humblement le Lecteur severe ou non, de me vouloir dispenser de cette ceremonie. Tout le mal

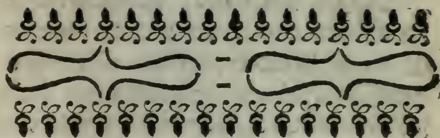
& tout

& tout le bien, qu'il ſçauroit dire de mon ouvrage, m'eſt preſque indifferent. J'ay eu deſſein de donner deux ou trois heures de divertiſſement à la perſonne à qui je le dédie; & je puis dire, que j'auray eu de mon travail tout ce que j'en veux, & tout ce que j'en puis raiſonnablement eſperer, s'il eſt capable de la divertir. Si c'eſtoit la mode de ne faire imprimer les Livres, que pour ceux a qui l'on deſire de plaire, celuy-cy ne ſeroit veu que de fort peu de perſonnes; mais la coûtume veut, que nous travaillions auſſi bien pour ceux que nous ne connoiſſons pas, & que nous n'avons que faire d'obliger, que pour ceux que nous eſtimons, & que nous ſommes bien-aiſes de ſervir. A dire le vray le public eſt ſi fort accoûtu-

 mé,

mé, de payer d'ingratitude ces ſortes de preſens qu'on luy fait, que je m'eſtonne, qu'il y ait plus perſonne de ſi liberal. C'eſt juſtement s'attirer des injures ſans beſoin, que de faire un Livre; & ſe faire dire ce que l'on eſt, par des gens qui ſont ſouvent plus ſots que nous. Je ne doute point qu'on ne trouve des fautes dans celuy-cy; comm'on en trouve dans tous les autres; mais elles ſont bien pardonnables a un Homme de ma Profeſſion, & qui n'eſt pas plus de France qu'un de Norvegue eſt d'Allemagne. Je ne ſuis pas aſſez ridicule pour eſperer de contenter toute ſorte de perſonnes: comme tous les Livres ne ſont pas à mon gouſt, je m'attends bien que le mien n'agréera pas à tout le monde. Mon propre dégouſt m'ayde-

m'aydera pour le moins à ſupporter celuy des autres. Je prens ordinairemét un Livre à deſſein de le tout lire ; & le quitte quelquefois aprés la premiere page. On en peut faire autant du mien ſans craindre que j'en appelle. Je demande ſeulement qu'on ne s'en prenne pas à moy ; puiſque mon deſſein n'a pas eſté de plaire à un chacun, mais de chercher l'approbation de deux ou trois de ſçavoir à qui & non pas à combien j'agréerois ; & en un mot de divertir ceux qui ſont de mon gouſt ; & non pas de répondre aux critiques.



LE CERCLE OU CONVERSATIONS GALANTES.

LE départ du grand Theodat, à qui l'orgueil des Hollandois avoit fait prendre les Armes pour les mettre à la raiſon, laiſſoit à la pluſpart de ſes Courtiſans, qui ne l'avoient pû ſuivre à la Guerre, la liberté de ſe retirer à la Campagne.

Le

Le Duc d'Albane, Perſonne d'une naiſſance & d'un merite connus de toute la Cour, eſtant diſpenſé à cauſe de quelque incommodité d'aller avec le Roy, fut des premiers à vouloir profiter de l'agréable occaſion de jouyr du repos & de la ſolitude. Il avoit une maiſon à deux lieües de Paris, tres propre pour les divertiſſemens qu'on prend à la Campagne, & où l'on trouvoit en abondance tout ce qui peut contribuer aux plaiſirs de la vie Champeſtre. Madame la Ducheſſe ſa femme le ſuivit peu de temps aprés, & mena avec elle deux Dames de ſes amies, dont l'une eſtoit la Comteſſe Dancyre, & l'autre Mademoiſelle d'Armand fille du Marquis de Surac. La Ducheſſe avoit avec ces deux perſonnes de quoy ſe conſoler d'avoir quitté Paris; Car c'eſtoit aſſeurement ce qu'il y avoit de plus galand & de plus ſpirituel. Pour achever une partie ſi bien commencée, il falloit encor la Mar-

quiſe de Sindal, une des plus rares femmes qu'il y ait jamais eû, de qui il ſemble que l'on prend de l'eſprit & de la raiſon, lors qu'on eſt avec elle; & qui ne manqua pas deux ou trois jours apres de ſe rendre auprés de la Ducheſſe, qui l'en avoit priée. On peut dire en verité, qu'il n'y avoit dans cette Maiſon que des Perſonnes bien choiſies & d'un rare merite, ſur le viſage de qui on voyoit éclatter cette joye qui fait le grand charme d'une Compagnie. La premiere choſe qu'on fit, ce fût de bannir les Ceremonies & la contrainte, & d'établir pour une Loy generale, que chacun vivroit à ſa maniere. Cependant on y eſtoit tellement d'accord de toutes choſes, qu'il ſembloit, qu'une même volonté les animât tous. Les Hommes y avoient un honneſte & libre commerce avec les Femmes; ce n'eſtoit jamais qu'à rire, à ſe promener, à danſer, chacun comme il luy plaiſoit, & avec qui il vouloit;

& hor-

& hormis un respect particulier qu'-on avoit pour la Duchesse, tout le reste alloit comme de Berger à Bergere. Le Duc que l'indisposition dont il estoit ordinairement tourmenté, obligeoit à se coucher de bonne heure, laissoit sur le soir un peu plus de liberté à la Compagnie, quoy qu'il ne fût pas d'humeur à contraindre les gens; car sa façon douce & obligeante, le portoit à se rendre plûtôt familier & complaisant avec les personnes qui estoient même de beaucoup au dessous de luy. Neantmoins ses illustres Hostes, qui nignoroient rien en ce qu'on appelle l'Art de bien vivre, ne laissoient pas d'avoir quelques égards pour sa Personne. Si bien que la liberté devenant au moiens plus generale, apres qu'il s'estoit retiré, la coûtume estoit, d'aller prendre le frais dans le Jardin, où parmy la Danse & la Musique on proposoit de temps en temps quelque belle question : on joüoit à des

jeux d'esprit, qu'on inventoit sur le champ; & dans lesquels si l'on vouloit, on pouvoit declarer à une Personne les sentimens qu'on avoit pour elle. Il y avoit quelque fois des petites disputes, des contradictions, où l'on ralloit sans offenser, & l'on piquoit même; mais agréablement & sans qu'on le pût trouver mauvais. Si quelqu'un faisoit un peu d'effort de soûtenir ce qu'il avoit dit, on tâchoit de le pousser à bout; & il arrivoit de tout cela des esclats de rire & des plaisirs qu'on goûte rarement dans toutes sortes de Compagnies. Celle dont je parle augmenta de jour en jour. Le Chevalier d'Estapes y fût agréablement reçeu avec Monsieur d'Armenton, l'un & l'autre fort estimez des honnestes gens, & fort connus dans le Monde Galant. Madame d'Elus y vint encore, & quantité d'autres Personnes de la même consequence, qui ne firent veritablement que passer; mais qui voulurent

lurent bien dans le temps qu'elles y furent estre des Conversations qu'on y tint. Un soir que les Hostes de cette charmante Maison estoient en plus grand nombre que de l'ordinaire, & que tout le monde estoit fatigué, d'avoir dansé toute l'apresdinée, Madame la Duchesse convia la Compagnie apres un petit tour de Jardin, de se venir reposer sous un Cabinet de verdure, où la Conversation se tenoit, & qu'on appelloit le Cercle. Il n'y eut personne qui ne fût bien aise de la suivre dans ce Cabinet; où apres quelques Complimens de Civilité, qu'elle fit aux uns & aux autres, pour les obliger de prendre place, elle voulut, que Mademoiselle d'Armand fût la premiere à proposer une question, ou à inventer quelque jeu. Cette Demoiselle, apres s'en estre un peu deffenduë, dit à Madame, que puisqu'elle vouloit absolument que ce fut elle, qui trouvât quelque sujet de divertissement, elle sçavoit le

moyen de ſe tirer facilement d'affaire; & que peut-eſtre ſon deſſein ne déplairoit pas à la Compagnie. C'eſt, continua-t-elle, qu'un chacun de vous inventera quelque jeu nouveau; & nous choiſirons apres, celuy qu'on jugera le plus agreable, & qui meritera mieux de nous divertir. Voila déja le mien, adjouta-t-elle, & ſe tournant du coſté de l'Abbé d'Arbuty, qui eſtoit un des plus agréables Hommes du Monde, & qu'elle avoit aupres d'elle, elle le pria de commencer à dire ſon jeu. Je crois Mademoiſelle, luy répondit l'Abbé que c'eſt à vous à nous apprendre premierement quel eſt le vôtre. Je crois, luy repartit-elle, d'y avoir ſatisfait, & que ce que je viens de faire vaut bien du moins un jeu. Mais vous Madame, dit-elle en s'adreſſant à la Ducheſſe, qui voyez, que Monſieur l'Abbé ne veut déja pas faire ce qu'on luy dit, ayez s'il vous plaiſt la bonté, de luy vouloir comman-

mander vous même de se ranger à son devoir. La Duchesse se prit à rire, & luy dit, qu'elle la faisoit sa Lieutenante, & luy remettoit entre les mains toute l'authorité qu'elle pouvoit avoir ; afin qu'on obeyt mieux à ses ordres. De quoy cette Damoiselle se prevalant assez bien, commanda pour la seconde fois à l'Abbé de trouver quelque sujet de divertissement. C'est une estrange chose dit l'Abbé, qu'il soit toûjours permis aux Femmes de faire tout ce qu'il leur plaist ; & que ce soit aux Hommes à porter le fardeau de tout. Certes j'en voudrois sçavoir une fois la raison ; & s'il y de la justice dans ce procedé ; mais c'est une question pour une autrefois. Cependant puis qu'on veut que je face comme les autres, il faut obeïr. Il me vient de tomber dans l'esprit quelque chose d'assez galant : C'est qu'il me semble, que nos esprits ont des sentimens plus differens en amour qu'en toute autre

chose ; Et qu'il arrive tres souvent, que l'un aime ce que l'autre mesprise; mais pourtant ils s'accordent tous en cecy, d'avoir extremement de la tendresse pour ce qu'ils aiment : de façon que c'est souvent la trop grande passion qu'ont les amans, qui les trompe, & qui fait qu'ils croyent que celle qu'ils adorent, est la personne du monde qui a le plus de vertu & qu'elle n'a pas un deffaut : mais parce que dans la nature il n'est rien de si achevé; & où il ne manque quelque chose, on ne peut pas dire, que ces esprits amoureux ne se trompent; & qu'un amant ne soit aveugle a l'égard de ce qu'il aime. Je voudrois donc que ce soir nostre jeu fût, qu'un chacun dit quelle de toute les qualitez il souhaitteroit principalement, qu'eut la personne qu'il aimeroit cherement; & puisque c'est une espece de necessité, d'avoir quelque deffaut, quel est encore celuy qu'il luy donneroit. Nous verrons qui

ſçaura trouver la qualité qui merite le plus d'eſtime; & des deffauts celuy qu'on peut le plus facilement excuſer, & qui peut faire le moins de tort à une Perſonne qui aime ou qui eſt aimée. Apres que Monſieur l'Abbé eut parlé de la façon, Mademoiſelle d'Armand, comme Lieutenante de laDucheſſe, fit ſigne avec ſon Buſc à Madame la Marquiſe de Sindal, que c'eſtoit à ſon tour; mais la Ducheſſe prenant tout d'un coup la parole, luy dit, que puiſqu'elle même ne s'eſtoit point voulu donner la peine de trouver quelque jeu, il y avoit un peu de juſtice, que les autres Dames puſſent joüir du même Privilege: & qu'au reſte il y avoit du coſté des hommes des gens ſi propres à dire de belles choſes, & de tant d'eſprit, qu'il n'y avoit pas lieu de craindre, qu'on peut manquer de divertiſſement. Je n'ay garde Madame, luy répondit Madamoiſelle d'Armand avec un petit ſoûris, de m'oppoſer

poser à rien de ce que vous trouverez bon; mais si vous vouliez considerer le tort que ce silence fera à la Compagnie, & l'avantage qu'en tireront ces Messieurs, qui croyent qu'il n'y a qu'eux qui sçachent dire de jolies choses, vous trouveriez que pour un peu de peine, dont vous pretendez delivrer ces Dames, vous nous privez de l'honneur que nous aurions, de faire honte à tous ces beaux esprits avec mille pensées que vous nous verriez produire. Je ne dis pas, luy repliqua la Duchesse, que les Dames gardent le silence: Je desirerois seulement, que ce fût aux hommes à fournir à la Conversation; & à nous à soûtenir quand nous la verrons languir, ou qu'il y pourra aller du nostre. Mademoiselle d'Armand, sans répondre davantage, laissa la Marquise, & dit au Chevalier d'Estapes que c'estoit à luy de penser à quelque jeu d'esprit, pour entretenir la Compagnie: comme il

fit

fit, & voicy de quelle façon.

Si nous voulons, dit-il, prendre la peine d'éxaminer toutes nos actions, nous trouverons ſans doute, qu'il y a non ſeulement des deffauts en nous, comme a dit Monſieur l'Abbé ; mais des deffauts bien differens. Les uns pechent en une choſe, les autres manquent en une autre: parce que la nature qui eſt d'elle même fort bizarre, a donné de la lumiere & de la raiſon à celuy-cy ſur un certain ſujet, qu'elle n'a pas donné à un autre : ainſi l'un ſçait ce que l'autre ne ſçait pas ; & celuy-la eſt ignorant auſſi, en ce que celuy-cy eſt habille homme. La folie qu'il en arrive, c'eſt que nous regardons d'ordinaire les gens par leur foible, & que nous nous conſiderons nous mêmes par nôtre fort ; & de ce coſté la nous nous voyons au deſſus des autres. Mais ce n'eſt rien encor, & je tiens qu'en general, tout le monde à ſa part de cette maladie : Que les uns ſont fous en Vers,

en

en Musique, en Amour, en Danse; les autres en Jeu, en Armes, en Chiens, en Chevaux, en Habits, & qu'en un mot chacun tient un peu de ce qu'on appelle manie, qui est un grain de folie qui multiplie jusqu'à l'infiny, selon qu'on l'entretient. Il me semble, continua-t-il, que ce seroit un assez joly jeu, de nous dire a chacun nôtre folie & je voudrois même qu'on commençat par moy; & qu'on me dit de bonne foy, de quelle maniere je suis fou; & les raisons qu'on a de me le faire croire ainsi, nous en tirerons du moins cét avantage, que nous sçaurons selon le sentiment & le bruit commun, en quoy nous manquons principalement, & s'en corrigera apres qui voudra. Cette sorte de jeu fit assez rire la Compagnie: il n'y eut personne, qui ne dit d'abord de quelle maniere il croyoit d'estre fou; & chacun parloit de sa folie: mais enfin le Baron d'Eparc qui estoit un tres galand homme, &

qui avoit l'esprit agréable pour la Conversation, se mit a dire, que ce jeu seroit d'une trop longue haleine; & que pour luy en son particulier il estoit fou de dix ou douze sorte de façons; & que si l'on vouloit joüer à un autre, il proposeroit quelque chose de plus divertissant, & de moins sujet à scandaliser le prochain. C'est que vous ne voulez pas, luy repartit Madame d'Elus, qu'on vous die vos veritez. Quoy qu'il en soit, répondit le Baron, on m'avoüera toûjours que cela n'est guere plaisant, que de joüer a se faire dire des injures; & qu'il faut estre entierement fou pour les souffrir agreablement. He bien? luy dit Mademoiselle d'Armand, donnez nous donc vous même de quoy nous mieux divertir. J'aimerois mieux, dit-il, d'un Ton assez plaisant, qu'on voulut joüer a devinir, pourquoy les femmes ont naturellement tant d'aversion pour les rats. On éclatta furieusement de

rire ſur la Propoſition du Baron, qui diſoit toûjours les choſes d'un aſſez plaiſant tour : & il alloit tout de bon commencer de dire luy-même ce qu'il en penſoit, qui ne pouvoit eſtre que quelque plaiſanterie ; mais Madamoiſelle d'Armand luy impoſa ſilence, & pria Monſieur le Comte de Lorme, de leur vouloir apprendre quelque jeu moins ridicule que celuy-la. Le Comte ſans ſe le faire dire deux fois parla de cette maniere.

Je ne veux pas aſſeurer, dit-il, que l'amour ne m'aye jamais touché; parce que Madame la Ducheſſe & Mademoiſelle d'Armand diroient ſans doute, que c'eſt pour m'eſtre trop deffié moy même, de pouvoir jamais engager une belle perſonne à m'aimer. La verité eſt, que je n'en ay jamais fait un eſſay, qui me puiſſe raiſonnablement faire deſeſperer d'en pouvoir venir à bout : & il eſt encore plus vray, que ſi je ne l'ay pas tenté, ce n'eſt n'y par fierté n'y par mépris.

Je sçay le respect que nous devons aux Dames; & que les plus grands Monarques ont de tout temps fait gloire de les servir : mais pour vous parler ingenument, je suis épouvanté d'une terrible maniere des continuelles lamentations de certains amans qu'il y a, qui tous pasles & resveurs semblent toûjours avoir l'Ame pleine d'afflictions. S'ils parlent, c'est avec des soûpirs qui sortent du creus des entrailles, & qui font fendre le cœur. Ils ne s'entretiennent que de larmes, de tourmens, de desespoirs, & de desirs de la mort : de façon que quand il m'est arrivé de sentir en moy la moindre atteinte, le moindre commencement d'amour, la raison n'y tout ce qu'il y a de sagesse dans mon ame, ne m'a point tant servy à m'en guerir, comme le Portrait de ces pitoyables hommes. J'en ay connu d'un autre caractere, tout a fait contraires à ces dolents, qui nonseulement se faisoient honneur,

&

& estoient satisfaits des moindres faveurs de leurs maistresses; mais ils convertissoient tout en douceur: Les mespris, les froideurs, les desdains, & tous les poisons les plus cruels de l'amour avoient des charmes pour eux. Les tourmens les plus durs, la Maistresse la plus farouche & la plus insensible, n'avoit rien qui ne fut aimable, & qui ne meritât d'estre adoré. Je ne voudrois pas estre du nombre de ceux-cy, non plus que des autres; parce qu'ils me semblent trop heureux, puisqu'ils aiment jusques aux choses que les autres redoutent plus que la mort. Helas! si par malheur il arrivoit à ces heureux amans, que leur maistresse se radoucit en leur faveur; où en seroient-ils; je crois qu'ils se perdroient dans la joye; & qu'ils mouroient de plaisir de la même maniere que les autres meurent de douleur: Mais laissant tous ces fous à part, je voudrois que quelqu'un me voulut dire, s'il avoit à

eſtre traité de meſpris par une belle qu'il aimeroit, quelle raiſon encore il ſouhaitteroit qu'elle eut, qui portât à le traitter ſi cruellement: car s'il y a quelque choſe, qui puiſſe adoucir les cruautez d'une maiſtreſſe, peut-eſtre que je m'aventureray plus avant dans l'amour. Cette queſtion fut aſſez bien receuë de la Compagnie; & chacun preparoit d'en dire ſon ſentiment; mais Mademoiſelle d'Armand, ſans la permiſſion de qui on n'avoit pas droit de parler, ne s'arreſtant pas a ce jeu là, dit à Monſieur d'Armenton d'en inventer un autre; & que c'eſtoit à luy. On a déja propoſé tant de ſortes de jeux, dit Monſieur d'Armenton, qu'il me devroit eſtre permis, comme il arrive quelquefois, de m'en tenir à quelqu'un de ceux qu'on a dit: car il y en a aſſez, nonſeulement pour nous divertir ce ſoir: mais toute une ſemaine entiere: & ſi l'on veut je ſeray pour celuy de Monſieur le Comte.

Non non Monſieur ; luy dit Mademoiſelle d'Armand, il n'y a que les Dames que l'on puiſſe exempter de cette peine ; & vous nous direz s'il vous plaiſt, ce que vous aurez penſé. Puiſque j'y ſuis condamné, luy répondit-il, je feray ce qu'on veut de moy. Monſieur le Comte me fournit avec ſa queſtion le deſſein d'une autre, qui nous pourroit ſervir de jeu. Il veut ſçavoir s'il y a quelque choſe qui puiſſe adoucir les rigueurs d'une cruelle maiſtreſſe: il me ſemble que la raiſon de l'ordre voudroit, qu'on formât premierement une maiſtreſſe ; & que chacun dit les qualitez qu'il ſoûhaiteroit en une perſonne qu'il voudroit aymer. Ce ſera le moyen de connoiſtre l'inclination d'un chacun ; & je crois que Monſieur le Comte, qui eſt ſi particulier & ſi delicat en amour, donnera ſans doute bien du plaiſir à l'oüir ; car il nous fera le portrait d'une rare maiſtreſſe. Le Comte luy

alloit repartir ; mais Mademoiſelle d'Armand, qui eut d'abord envie que ce jeu la paſſât, le prevint, & dit à Madame la Ducheſſe, que s'il luy plaiſoit, ce ſeroit par celuy-là qu'on commenceroit, & qu'il eſtoit trop aiſé & trop galant pour ne le preferer pas à tous les autres. La Ducheſſe prit la deſſus l'avis de toute la Compagnie, qui fut du meſme ſentiment, & ſans plus rien attendre on dit à Madamoiſelle d'Armand de commander à quelqu'un de commencer; mais elle en fit quelque difficulté ; & ſe tournant du coſté de la Ducheſſe je voudrois bien dit elle, Madame, qu'un autre voulut commander à ſon tour ; car je crains de n'eſtre pas bien obeïe. Ne ſoyez pas la premiere vous même, luy répondit la Ducheſſe, à donner un exemple de deſobeïſſance, faittes ce qu'on vous dit, & j'en prendray ſur moy tout le mal qu'il vous en arrivera. Mademoiſelle d'Armand ſe prit à rire, &

s'addreſſant au Comte de Lorme ; Ce ſera donc vous, Monſieur, dit-elle, qui commencerez ; & qui nous direz de qu'elle maniere vous voudriez qu'une Dame fut faite, ſi vous aviez à la faire à vôtre gouſt. Je ne ſçay, continua-t-elle, comme vous y reuſſirez ; mais je m'imagine, qu'ayant des ſentimens, ſur tout en cecy, ſi contraires à ceux de tout le reſte du monde, il y aura aſſeurement de quoy vous répondre, & de quoy vous contredire. Je ſuis perſuadé luy répondit le Comte, qu'il y aura en effet de la contradiction puiſque vous eſtes icy, vous Mademoiſelle, qui prenez toûjours le party du contre, & qui ſeriez fachée d'avoir trouvé une perſonne, dont l'humeur douce vous accordat toute choſe. La diſpute s'alloit eſchauffer entre Monſieur d'Armenton & Mademoiſelle d'Armand ; mais la Marquiſe de Sindal dit, qu'il eſtoit déja tard, & qu'il falloit ou commencer

tout de bon ou remettre la partie pour le lendemain ; afin de donner plus de temps au Comte, je ne veux pas faire comme ces sauteurs, qui sautent encore plus mal apres s'estre deshabillez, que lors qu'ils avoient leurs habits : S'il est tard, c'est tant mieux pour moy ; parce que n'ayant pas beaucoup de temps, je n'auray pas trop de choses à dire : & celles qui me viendront sur le champ, seront bien plus excusables que celles que j'aurois pensé, quand même elles seroient meilleures. Je veux sans attendre à demain, vous dire sur ce sujet tout ce que mon esprit me fournira ; & vous verrez que ce sera sans chois & sans methode.

Il faut premierement, continua-t-il, tomber d'accord que c'est une matiere tout à fait delicate, que celle qu'on me met entre les mains ; & où il est extremement difficile, comme on me l'à dêja dit, qu'un homme de mon goust puisse bien reüssir. Tou-

tesfois puisqu'il n'est pas question de faire une Dame au gré de tout le monde; mais d'en faire une à ma mode, je vous diray en peu de mots, comme je la voudrois pour l'estimer parfaitement. Ne vous allez pas imaginer, que ce soit une de ces femmes galantes, dont ces Messieurs vous feroient sans doute le portrait, s'il estoient en ma place; ce n'est pas mon dessein. Celle dont je vous veux entretenir sera une femme du beau monde; mais dont les principales qualitez seront fondées sur le merite de sa personne..

La premiere chose qu'elle doit avoir, c'est de la naissance; & qu'elle en sçache connoistre le rang & le soûtenir bien à propos, sans trop s'en entêter, comme font la pluspart des femmes. J'entends, que toute sa personne & ses actions montrent qu'elle est femme de qualité. Je veux qu'elle ait de cette modestie, qui meslée avec un peu de fierté sied si bien aux per-

personnes Nobles. Pour l'esprit, elle le doit avoir naturellement bien tourné; & le corps fort bien fait; mais sur tout une grace particuliere en toutes choses, qui la rende aimable dez la premiere veuë, & que ce qu'elle fera. Cela est beau, luy dit Mademoiselle d'Armand; mais il me semble que vous touchez bien legerement sur des qualitez, qui meriteroient assez que vous vous y voulussiez arrester un peu, si vous n'estiez point trop pressé de finir. Dites nous encore continua-t-elle, quelle est cette grace dont vous parlez. C'est, luy répondit d'abord le Comte, ce qu'on voit en vous Mademoiselle; & je n'en donneray pas s'il vous plaist d'autre explication; puisqu'on n'a qu'à vous regarder pour devinir ce que c'est. Cette réponse fit rougir un peu Mademoiselle d'Armand; & elle luy alloit sans doute repartir, si Madame la Duchesse ne luy eut fait signe de ne l'interrompre pas davan-

tage ; & le Comte poursuivit son discours de cette maniere. Puisqu'on desire, que ce soit en Grand que je face le portrait de mon Heroïne, je veux bien m'y accommoder, & vous la faire voir toute entiere ; de peur qu'on ne s'imaginât que j'en fusse jaloux. Mais elle aura besoin mes Dames de quelques ornemens, que je vous supplieray de luy vouloir prester, apres que je luy auray donné tout ce qui dépendra de moy. J'ay dêja dit, qu'il falloit qu'elle eut le corps bien fait ; & cela s'entend d'abord d'une taille juste & bien prise, libre & dégagée, qui sera de quelque chose au dessus des mediocres, sans donner pourtant dans l'excés des trop grandes. Les sentimens sont fort partagez entre les brunes & les blondes, les visages ovales & les ronds : Pour moy je suis pour les brunes ; parce qu'elles ont ordinairement plus desprit : & pour ce qui est de la figure du visage, j'ay toûjours ouy

dire, que ceux qui eſtoient ovales, promettoient plus d'amitié. Des yeux on en diſpute encore : mais les noirs ſont à mon gouſt les plus beaux, pourveu qu'ils ſoient grands & bien fendus. Une belle perſonne, comme celle que je dépeins, doit avoir ſur tout les Dens blanches & bien rangées, la Bouche petite & vermeille, le Front & le Menton proportionnez au tour de ſon viſage, & puiſque les couleurs ne me coûtent rien icy, je luy veux donner la gorge, les bras & les mains, comme Mademoiſelle d'Armand les a. He! je vous prie Monſieur, luy dit alors cette Damoiſelle, que me reſtera-t-il, ſi vous luy donnez tout cela. Si vous avez à faire une liberalité, ne donnez pas a moitié; outre qu'il y a de la cruauté, de mettre comme cela les gens en piéces. On rit agréablement de la raillerie de Mademoiſelle d'Armand; mais Monſieur le Comte qui ne vouloit pas demeurer

ſans réponſe, je vous ay demandé, luy dit-il, des ornemens pour la Dame que je fais; mon idée ne m'en ſçauroit fournir de ſi parfaits, que ceux qu'on voit en vous, & vous ne devez point trouver mauvais, que j'uſe du droit qu'ont les Peintres. Ce n'eſt pas vous dépoüiller, que de vous voler de cette maniere; je prendray avec la méme liberté chez les autres Dames de la Compagnie, ce qui pourra m'accommoder; & je ne crois pas, qu'elles me traittent pour cela de cruel. On ne luy répondit rien pour luy laiſſer continuer ce qu'il avoit déja ſi bien commencé. Je ne parleray point, pourſuivit-il, de ces vertus qui ſont communes a toutes les Femmes: il eſt bien a ſuppoſer, qu'une Dame auſſi bien-faite que je la veux, aura ces vertus-la; mais il luy faut pour la differentier un peu du commun, des qualitez particulieres; comme beaucoup d'honneſté, beaucoup de douceur dans toutes ſes paro-

paroles & dans la converſation ſur tout ; & une certaine addreſſe pour ne dire rien qui ne ſoit a propos, ſelon les lieux & les Perſonnes avec qui l'on eſt & que l'on parle. Toutes ſes actions doivent eſtre accompagnées de quelques manieres obligeantes & d'une charmante bonté, qui à coûtume de ſurprendre l'eſtime & le cœur des honneſtes gens. Il luy faut une vivacité d'eſprit, qui la face admirer ; mais une vivacité qui ait du ſolide ; & qui montre en elle autant de bonté de jugement, que d'adreſſe d'eſprit. Il eſt vray, que pour reüſſir en cela, il eſt neceſſaire qu'elle garde par tout une mediocrité qui eſt aſſez difficile, & qui n'eſt compoſée que de choſes contraires. Il y à des Femmes, qui s'imaginent que pour paſſer pour des Perſonnes de vertu, il faille faire les farouches, fuyr les Compagnies & les Converſations un peu galantes ; & s'en retirer bruſquement, lorſque par malheur

heur on s'y rencontre. Cette maxime n'est pas pour les gens de Cour: ces prudes où qui sont semblant de l'estre, n'en sont pas pour cela mieux traittées. Toute leur severe où plustost apparente vertu, ne sert souvent qu'à faire croire au monde, qu'elles veulent passer pour ce qu'elles ne sont pas : & les gens de Cour, estans pour l'ordinaire moins justes sur ce chapitre, qu'en toute autre chose, n'en jugent pas mieux. Lès particularitez sont toûjours odieuses; il ne seroit pas trop de la bienseance, qu'une Dame, par un pur esprit de Complaisance, voulut s'accommoder à toute sorte de discours; qu'elle applaudit à un diseur de sottises; ni qu'elle use d'une familiarité sans reserve : car on en pourroit mal juger : mais lorsqu'elle se rencontrera par hazard dans une de ces occasions, il faut que sa pudeur avec une petite rougeur qui montera au visage, rende la justice qui est deuë

à sa

paroles & dans la converſation ſur tout ; & une certaine addreſſe pour ne dire rien qui ne ſoit a propos, ſelon les lieux & les Perſonnes avec qui l'on eſt & que l'on parle. Toutes ſes actions doivent eſtre accompagnées de quelques manieres obligeantes & d'une charmante bonté, qui à coûtume de ſurprendre l'eſtime & le cœur des honneſtes gens. Il luy faut une vivacité d'eſprit, qui la face admirer ; mais une vivacité qui ait du ſolide ; & qui montre en elle autant de bonté de jugement, que d'adreſſe d'eſprit. Il eſt vray, que pour reüſſir en cela, il eſt neceſſaire qu'elle garde par tout une mediocrité qui eſt aſſez difficile, & qui n'eſt compoſée que de choſes contraires. Il y à des Femmes, qui s'imaginent que pour paſſer pour des Perſonnes de vertu, il faille faire les farouches, fuyr les Compagnies & les Converſations un peu galantes ; & s'en retirer bruſquement, lorſque par mal-
heur

heur on s'y rencontre. Cette maxime n'eſt pas pour les gens de Cour: ces prudes où qui ſont ſemblant de l'eſtre, n'en ſont pas pour cela mieux traittées. Toute leur ſevere où pluſtoſt apparente vertu, ne ſert ſouvent qu'à faire croire au monde, qu'elles veulent paſſer pour ce qu'elles ne ſont pas: & les gens de Cour, eſtans pour l'ordinaire moins juſtes ſur ce chapitre, qu'en toute autre choſe, n'en jugent pas mieux. Lès particularitez ſont toûjours odieuſes; il ne ſeroit pas trop de la bienſeance, qu'une Dame, par un pur eſprit de Complaiſance, voulut s'accommoder à toute ſorte de diſcours; qu'elle applaudit à un diſeur de ſottiſes; ni qu'elle uſe d'une familiarité ſans reſerve: car on en pourroit mal juger: mais lorſqu'elle ſe rencontrera par hazard dans une de ces occaſions, il faut que ſa pudeur avec une petite rougeur qui montera au viſage, rende la juſtice qui eſt deuë

à ſa

à sa vertu & à sa modestie : Qu'elle tâche à jetter les discours sur une autre matiere ; & qu'avec une petite fierté, elle face revenir les gens qui se seront un peu escartez du respect qu'ils luy doivent. Elle a de prendre bien garde à un deffaut, qui n'est que trop commun à celles de son sexe ; qui est, de se faire un plaisir d'entendre parler mal des autres femmes ; parce que les medisans même n'en penseront pas mieux d'elle ; & si elle est raisonnable, elle ne croira jamais, ou pour le moins soûtiendra comme impossible, tout le mal qu'on luy dira d'une autre. C'est une adroite maxime en Politique du monde que celle-là, pour montrer qu'on n'est pas capable de même fautes qu'on accuse les autres. Une Dame de la maniere que je dis, sera bien valoir la moindre bonté qui sortira d'elle : une parole, un soûris, une simple marque de bienveillance d'une Femme comme celle-là, fera plus d'effet
dans

dans l'esprit d'un honneste homme, que les caresses les plus pressantes d'une coquette, qui en sera liberale. Je voudrois aussi, qu'elle en fût bonne ménagere : & qu'elle ne dit, ni ne fit rien de trop obligeant, qu'à ceux qu'elle auroit veritablement envie d'obliger. Il seroit à desirer qu'elle eut une connoissance generale, quoy que legere, de toutes les belles choses; pour qu'elle peut choisir, lorsqu'elle seroit avec quelque Personne, la matiere la plus propre pour l'entretenir. Elle doit bien eviter de se loüer; car il y a toûjours trop de vanité & trop d'indiscretion à le faire, de qu'elle maniere que ce soit. Elle doit avec le même soin prendre garde de ne parler qu'à propos & peu : c'est un deffaut assez commun aux Femmes; elles y tombent insensiblement : & ce sont les plus habilles qui ont souvent le plus de peine à s'en deffendre. Une Femme d'esprit tâchera encore de ne mesler pas la

raillerie avec le ſerieux, non plus que les choſes de bon ſens avec les plaiſanteries. Cela n'eſt permis qu'aux goguenards de profeſſion ; & non pas à une Dame qui ſçait bien vivre, & converſer dans le beau monde. Elle paſſeroit pour ridicule, ſi elle vouloit montrer de ſçavoir ce qu'elle ne ſçait pas ; mais il luy eſt permis ; & même elle peut tres à propos, ſe faire honneur de ce quelle entend tres bien ; fuyant toûjours en toute choſe l'affectation, qui eſt capable de corrompre tout ce qu'elle dira de meilleur. Tant de belles qualitez la feront conſiderer par tout où elle ſe trouvera, pendant que les autres tomberont du plus au moins dans des ſemblables deffauts. Je ne voudrois pas qu'elle n'egligeât la Danſe, la Muſique, les Inſtrumens. Elle doit même faire cas de ſçavoir quelque choſe de la Poëſie, de l'Hiſtoire, de ce qu'on appelle les belles Lettres ; mais tout pourtant par maniere d'ac-

quit, & ſans un trop grand enteſtement. Le Comte s'arreſta icy; comme s'il eut voulu finir, ou prendre haleine : Ce qu'il fit que l'Abbé prenant la parole, Monſieur le Comte dit-il, nous a fait le Portrait d'une Dame ſi rare; qu'à peine puis-je croire, qu'il y en ait beaucoup de ſemblables dans le Monde. Toutesfois à bien prendre ce qu'il à dit, il n'a parlé des choſes qu'en general ; & horſmis quelques leçons qu'il fait aux Dames, je ne crois pas, que la ſienne ait encore tout ce qu'il luy faut. Je pourrois vous répondre, luy dit le Comte, que je ne ſuis pas obligé de faire plus que de l'ordre du jeu, qui exige de moy un Portrait d'une Dame qui me plairoit. Mais vous Monſieur l'Abbé, pourſuivit-il, qui trouvez ce que j'ay dit ſi extraordinaire, que vous ne croyez pas qu'il en puiſſe avoir beaucoup de ſemblables au monde, encore qu'elle ne ſoit pas achevée, c'eſt en dire un peu trop,

ce me ſemble, devant une Compagnie où il n'y a point de Dame qui ne puiſſe eſtre comparée à celle que j'ay d'écrite : Et certes je puis dire, que c'eſt ſur elles que je l'ay tirée. Je vois voſtre deſſein, Monſieur, luy dit en riant l'Abbé, vous me voulez faire une affaire avec ce Sexe; & me rendre ces Dames ennemies, en même temps que vous vous efforcez par vos flatteries, de vous acquerir leurs bonnes graces; mais elles ſont ſi juſtes qu'elles aiment mieux la verité, encore qu'elle leur ſoit contraire, que les fauſſes loüanges que vous leur donnez. Neantmoins quand mon malheur voudroit, qu'il en arrivât autrement, je ne puis m'empeſcher de dire, qu'il eſt non ſeulement tres rare de voir toutes ces belles qualitez en une ſeule femme, mais qu'il eſt peu d'Hommes de qui on puiſſe dire les mêmes choſes; quoy qu'ils ſoient capables d'une bien plus grande perfection que les Femmes. A oüir rai-

ſonner Monſieur l'Abbé, dit Monſieur d'Armenton, on diroit qu'il a envie de parler contre les Femmes: mais ſi Monſieur le Comte me veut permettre de luy répondre, j'auray l'honneur de luy ſervir de ſecond pour le party des Dames. Vous m'obligerez, dit le Comte; car il me ſemble auſſi, d'avoir déja fait ce que j'eſtois obligé de faire; & le party des Dames ne ſera pas mal entre les mains d'un auſſi Galant Homme que vous. Monſieur l'Abbé voulut prendre la parole; mais la Ducheſſe le prevint, & luy dit de garder pour le lendemain les injures qu'il avoit à leur dire, & qu'il eſtoit un peu trop tard pour avoir aſſez de temps de les luy rendre; & qu'elle luy donnoit toute la nuict, pour ſonger s'il devoit eſtre aſſez hardy, que de s'expoſer à un ſi grand hazard. Tout le monde ſe prit à rire de la maniere Galante, que la Ducheſſe avoit tourné le ſujet de cette nouvelle diſpute: On la remit
 au jour

au jour d'apres. Le jeu finit icy, & les violons qui estoient autour de ce Cabinet, ayant commencé de joüer, au signe que leur fit la Duchesse, chacun se leva; & l'on fut en dansant jusqu'à la maison; ou apres quelques Civilitez que Madame fit a la Compagnie, & qui se pratiquent dans ces occasions, les uns & les autres prirent le chemin de leursChambres & furent donner au sommeil le reste de cette nuict.

I I.

IL y avoit plus de trois heures, que le Soleil esclairoit tout le logis, qu'il n'y avoit encore personne d'éveillé de cette Illustre Compagnie, que Monsieur l'Abbé, qui se promenoit tout seul dans une allée du Jardin. Mademoiselle d'Armand, qui avoit une Chambre, dont les fenestres tournoient de ce costé-là, ne fut pas plustost levée, qu'elle le vit resver de la façon. Elle appella Madame d'Elus

d'Elus avec qui elle couchoit, & se prenant à rire, ne voila-t-il pas, dit-elle tout haut afin que l'Abbé l'entendit, Monsieur l'Abbé, qui prepare ses griffes pour nous déchirer ce soir; il s'est levé bien matin; mais j'espere qu'avant la fin du jour il s'en pourra dedire, ou qu'il s'en repentira. Si vous n'avez pas mes Dames, répondit l'Abbé, de plus grand adversaire que moy, vous n'avez rien à craindre. Je feray peut-estre obligé de tenir ma parole si l'on m'en presse. Mais ce sera pour ne dire contre vous, que ce qu'on ne peut s'empescher de dire. Nous verrons cela, luy dit Madame d'Elus. Cependant la chose n'est pas de si peu de consequence, qu'elle ne vaille la peine qu'on y pense un peu. Je vous le conseille en amye, adjoûta-t-elle; & de vous pourvoir de bonne heure d'un lieu de seureté; car vous sçavez, que nous aimons naturellement à nous vanger. Comme l'Abbé luy alloit re-

partir, un gros chien qui paſſoit au travers de l'allée, & qui pourſuivoit un oyſeàu, vint hurter rudement contre luy, & luy fit une telle frayeur qu'il le penſa jetter par terre. On peut croire de quelle façon en rirent les Dames. La Marquiſe de Sindal, qui eſtoit logée dans une Chambre voiſine, vint à ce bruit, & leur demanda ce que c'eſtoit. Ne voyez vous pas là Monſieur l' Abbé, luy reſpondit Mademoiſelle d'Armand, ſans ceſſer de rire, à qui toute la terre en veut, depuis qu'il s'eſt declaré contre nous. Un chien à penſé tout à l'heure le devorer; & je crois qu'il ne l'a épargné qu'a nôtre conſideration. Pour moy dit la Marquiſe, je ne ſuis pas fachée, que Monſieur l'Abbé ſoit toûjours dans les mêmes ſentimens; & qu'il a de la reſolution; car pour un peu de mal qu'il inventera contre nous, Monſieur d'Armenton nous va donner mille loüanges; & je meurs déja d'envie, de voir cette diſpu-

spute. Le Chevalier d'Estapes & le Baron dEparc arriverent alors aupres de l'Abbé, & se joignirent à la Conversation : mais elle ne dura pas longtemps parce que le Duc leur envoya dire, s'ils vouloient avoir le plaisir de la Chasse que le temps estoit beau; & qu'ils n'avoient qu'à s'y venir preparer. Les Dames voulurent estre de la partie : elles y furent agreablement reçeües ; & l'on ne songea plus qu'à desjeuner. Les Chevaux & les Chiens furent bien tôt prests : en façon que dans moins de deux heures on eut mangé ; on fut a Cheval & on sortit en pleine Campagne. Les jours ne sont pas toûjours heureux, ni toûjours propres pour la Chasse : Celuy-là le fut pourtant ; & l'on en goûta si bien le plaisir, qu'on n'en revint que le soir pour soûper. Nos Chasseurs estoient affamez : les Dames avoient grand appetit ; & il y eut de quoy les contenter : car la table fut servie d'une maniere si somptueuse, qu'à

peine puis-je croire, qu'on eut pû mieux traitter à Paris. Du commencement on ne parla guere ; parce que chacun faiſoit ſon devoir à bien manger : ſur le milieu du repas on eut quelques diſcours de Chaſſe ; mais à la fin on tomba ſur la diſpute, qui devoit ſervir de Converſation ce ſoir-là. Monſieur l'Abbé ne manqua pas d'eſtre attaqué par Mademoiſelle d'Armand ; & il ne manqua pas auſſi de ſe deffendre comme il faut. Monſieur le Duc y prenoit un extreme plaiſir ; & voyant que non ſeulement les Dames eſtoient contre l'Abbé ; mais une partie des Hommes encore, il dit à celuy-cy, qu'il falloit, qu'il ſe ſentit bien fort, pour eſperer de reſiſter contre tant d'ennemis. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Monſieur, luy répondit l'Abbé, que les Femmes ont corrompu les Hommes ; & que ces mal-heureux ont tourné leurs propres armes contre eux mêmes, pour plaire à leurs ennemies :
Car

Car c'eſt ainſi ajouta-il, que nous devons appeller les Femmes, quiſqu'il eſt vray, qu'elles nous attirent la plus grande partie des mal-heurs qui nous arrivent. Mais quand par leurs enchantemens, elles auroient gagné toute la terre pour elles; on ne me perſuaderoit jamais, que les Hommes ne ſoient beaucoup plus parfaits que les Femmes; & que qui dit Femme, ne die un ouvrage mal achevé de la nature. Monſieur le Duc qui avoit envie de voir comme ſe paſſeroit cette diſpute, ſur un ſujet ſi galant;entre deux Hommes qui avoient autant d'eſprit, qu'on en pouvoit trouver au monde, pria la Compagnie de vouloir s'arreſter pour cette fois-là aupres de luy. On peut croire, qu'il n'y eut perſonne qui ne rendit fort agreablement, à ce que deſiroit Monſieur le Duc : De ſorte que d'abord que la table fut levée, on fit un grand rond autour de luy, comme en forme de Cercle; & Madamoiſel-

le d'Armand qui estoit toûjours dans la charge de Lieutenante de la Duchesse, dit à Monsieur l'Abbé qu'il estoit temps, s'il avoit à dire quelque chose contre elles de commencer; & que Monsieur d'Armenton estoit en estat de les deffendre. l'advantage est déja assez grand de mon costé, luy répondit l'Abbé; & je veux bien ceder à Monsieur d'Armenton ce droit. Si je commence une fois, j'auray de la peine à finir: & il y a tant de choses en faveur de mon party, qu'il ne sçauroit plus que dire, ni que répondre. Ne Triomphez pas par avance, luy repartit son adversaire; de peur que vous ne soyez vaincu de deux manieres. Il s'agit de faire voir que les Hommes ne sont pas plus parfaits que les femmes comme vous pretendez. Et sans m'amuser davantage à des ceremonies; puisque vous voulez que je commence, je m'en vay vous le faire voir; & mettre les Femmes & porter leur gloire jusqu'à

qu'à un degré de perfection, qu'à peine les Hommes y pourront atteindre.

Cette perfection, continua-t-il, que vous voulez que les Hommes ayent par dessus les Femmes, ne se peut remarquer, qu'en ce qui regarde le corps ou du costé de l'esprit : & moy je trouve, qu'en l'un & en l'autre les Femmes sont du moins esgales aux Hommes. Ceux cy ont à la verité le corps plus robuste, plus leger, plus habille & plus capable de fatigues que les Femmes; mais vous m'avoüerez vous même, que ce n'est pas une perfection, que cette qualité-là; puisque parmy les Hommes même, ceux qui ont de la force en un plus haut degré, ne sont pas pour cela les plus estimez. Du costé de l'esprit, il est constant que tout ce qu'entend un Homme, une Femme l'entend, ou le peut entendre; & que la penetration est égale de part & d'autre. Apres avoir dit cela, Monsieur d'Armenton s'arresta pour voir ce que Mon-

ſieur l'Abbé luy voudroit répondre; mais comme il n'en fit point de mine, il pourſuivit encore de cette façon. Vous ſçavez, dit-il, que c'eſt une queſtion ſoûtenuë dans la Philoſophie, que ce ſont les corps les plus delicats qui paſſent pour avoir l'eſprit le plus prompt; & de cette maniere les Femmes n'en doivent eſtre que plus eſtimées avec leur delicateſſe; puiſque c'eſt une marque de leur vivacité, Mais laiſſons la Philoſophie; & tenons nous ſi vous voulez dans l'experience. Je ſçay qu'il y a eu des Philoſophes ennemis des Femmes, qui ont dit, que la nature tendant toûjours à faire les choſes les plus parfaites; ſi elle pouvoit, elle ne produiroit que des Hommes; & que c'eſtoit par erreur, qu'elle mettoit au monde des Femmes: mais avoüez moy; que c'eſtoient de pauvres Philoſophes; & que la nature veut bien faire une Femme, quand elle en produit quelqu'une; puiſque c'eſt un

ſujet neceſſaire à la fin qu'elle à, qui eſt de conſerver l'eſpece. Il ne faut pas avoir lû aucune Hiſtoire, ſoit antienne, ou moderne, pour ne ſçavoir pas, qu'il y à eu des Femmes qui ont fait la Guerre, qu'elles ont remporté des Victoires: qu'on les à veües ſur le Throſne, gouverner des Eſtats & des Royaumes, avec une admirable prudence; & adminiſtrer la Juſtice avec autant de ſageſſe & de rigeur, que les premiers Juges du Monde. J'oſe bien plus dire; & je ſoûtiens, que les Hommes n'ont rien fait de recommandable, qu'elles n'ayent fait auſſi. Elles ont aſſez montré, que les ſciences n'eſtoient pas des ſecrets ſeulement pour les Hommes. Elles y ont penetré auſſi avant qu'on peut aller : Et vous n'ignorez pas, qu'il n'y en ait eu, qui ont tres bien entendu la Philoſophie, & qui l'ont enſeignée aux Hommes : D'autres qui ont eſté tres ſçavantes en Poëſie : & il n'eſt pas juſqu'à la Science des Loix,

dont elles ne se soient extremement renduës capables. Il seroit un peu long de raconter, tout ce qu'on peut dire sur ce sujet-là; & de vouloir rapporter, ce qu'une infinité d'Autheurs ont dit à l'advantage des Femmes. Il est vray, dit l'Abbé, que si vous allez entrer dans les Histoires; & qu'il ne me soit pas permis de vous interrompre, ces Dames croiront sans doute, que vous avez vaincu; mais vous n'en estes pas encore, où peut-estre vous pensez. Croyez, qu'il est quelquefois dangereux, de poursuivre un ennemy, qui fait semblant de fuïr. Il ne me seroit pas difficile, de vous rêpondre sur ce que vous venez de dire; mais je ne veux seulement, que vous opposer une raison contre cette pretenduë perfection des Femmes, qui est, que l'Homme ressemble à la forme & la Femme a la matiere; & que comme la forme est plus parfaite que la matiere, l'Homme est aussi plus parfait que la Femme. Mais une chose

que tout le monde ſçait ; & qui fait voir l'advantage que nous avons ſur les Femmes ; c'eſt qu'il n'eſt guere de Femmes qui ne deſirât d'eſtre Homme ; & fort peu d'Hommes qui vouluſſent eſtre Femmes. Si vous n'avez pas de meilleures raiſons, luy répondit en riant Monſieur d'Armenton, il n'y aura pas trop de gloire pour moy de vous avoir vaincu. Elles ſont ſi froides, continua-t-il, quelles ſont capables de glacer les eſprits dans les plus grandes chaleurs de ce temps. Ce malheureux Sexe à raiſon, d'avoir de ſemblables deſirs : non pas pour en eſtre plus parfait ; mais pour ſe delivrer du joug inſupportable des Hommes ; & pour jouyr de la liberté, que la ſeule Tyrannie de ceux-cy luy à ravie. Mais je vous prie, dites moy, que le comparaiſon ſy a-t-il de la matiere & la forme, avec l'Homme & la Femme : la matiere reçoit s'on eſtre de la forme, & ne peut-eſtre ſans elle : aulieu que l'Hom-

l'Homme & la Femme reçoivent l'un de l'autre une égale perfection; & si la Femme ne peut estre sans l'Homme, l'Homme aussi ne peut estre sans la Femme. He de grace! Messieurs, interrompit Madame d'Elus; sortez une fois de ces termes de matiere & de forme, qui nous font mal au cœur: & parlez-nous d'une maniere plus intelligible; puisqu'il s'agit de faire icy nôtre procez. Il faut necessairement se deffendre, luy répondit Monsieur d'Armenton, comm'on est attaqué; & combattre à armes égales; mais n'en prenez point d'inquietude; je ne quitteray point la partie, que je ne me sois bien fait entendre; & que je ne vous aye mis au dessus des Hommes: Ce que vous dites-là, interrompit l'Abbé, n'est pas parce que vous jugez que vôtre cause soit si bonne, que de justice vous en deviez venir où vous dites; mais c'est la bonne opinion que vous avez de vôtre esprit, qui vous fait

pro-

promettre de reüſſir dans les choſes les plus difficiles. Vous pourriez pourtant vous tromper. Cependant je vous ſupplie de me dire; ſi par les qualitez naturelles, l'Homme n'eſt pas déja plus parfait que la Femme, puiſqu'il eſt chaud de ſa complexion au lieu qu'elle eſt froide. Vous voyez, dit Monſieur d'Armenton, en ſe tournant du coſté de Mademoiſelle d'Armand, comme Monſieur l'Abbé retourne dans la Philoſophie. Répondez moy ſeulement, interrompit precipitement l'Abbé, à ce que je vous demande. Si le chaud qui agit de ſoy même; & qui eſt capable de produire, n'eſt pas plus noble que le froid, qui ne ſçauroit rien faire ſans le chaud. Si les Femmes, qui ne ſont preſque composées que de cette humeur peuvent rien faire, où il n'y ait de la foibleſſe & de la timidité.. Je ne ſçay, dit la Marquiſe de Sindal, ſi Monſieur l'Abbé ſe ſert de la Philoſophie; mais je comprens

bien, que ce qu'il dit n'eſt pas à nôtre avantage. Je vous réponds Madame, luy dit Monſieur d'Armenton, qu'il fait tous ſes derniers efforts; & vous verrez dans peu où il en ſera reduit. Je ſuis d'accord, pourſuivit-il, avec Monſieur l'Abbé, que le chaud eſt en ſoy plus parfait que le froid : mais il n'en eſt pas de même des choſes compoſées, & qu'on appelle mixtes : comme ſont l'Homme & la Femme, car il arriveroit de là, que les corps les plus chauds ſeroient les plus parfaits : ce qui eſt faux; puiſqu'il n'y a que ceux qui ſont temperez, qui ayent une veritable perfection. Adjoûtons que la Femme eſt en effet d'un temperamment froid, en comparaiſon de l'Homme, qui pour eſtre trop chaud s'eſloigne de la perfection, qui ne ſe trouve que dans les choſes temperées. Mais la Femme, quant en elle même, n'eſt point trop froide; & elle aproche bien plus de cét eſtat parfait, dont nous parlons, que

que l'Homme; parce qu'elle a en soy cét humide qui est proportionné à la chaleur natúrelle, que le trop grand sec qu'a l'Homme consume & resout trop tost. Mais quand la timidité des Femmes seroit, comme vous voulez dire, une marque d'imperfection; ce ne seroit pas du temperamment qu'elle viendroit; mais d'une trop grande vivacité d'esprit, qui leur representant d'abord les objets dans l'entendement, fait qu'elles sont faciles à se troubler; parce qu'elles n'ont pas le loisir de raisonner sur ce qui les frappe si vitte; & cela ne se peut pas appeller imperfection; puisqu'il vient d'une si belle cause. Vous verrez beaucoup d'Hommes qui n'ont ni peur de la mort ni d'aucune autre chose; & neantmoins on ne dira pas, que ce soient des vaillants Hommes, parce qu'ils ne connoissent pas les dangers; & vont comme des estourdis où là carriere leur est ouverte. Ces actions ne procedent

que d'une brutalle ardeur, & d'un esprit grossier & sans connoissance. Les fous ne sont pas des gens d'un grand courage. La veritable valeur dépend de la propre resolution d'un Homme; & d'une volonté déterminée qu'il a de faire quelque chose; & d'estimer plus son devoir & la gloire que tous les dangers du Monde. Un Homme comme celuy que je dis affrontera la mort dans les occasions necessaires; bien qu'il en connoisse le peril evident : & sera d'un esprit ferme & d'un cœur intrepide pour poursuivre, sans se troubler, une entreprise jusqu'au bout. Nous avons vû beaucoup de Femmes en agir avec cette force & ce courage. Nous sçavons qu'elles ont fait des actions si pleines de gloire, qu'elles ne doivent rien à celles des Hommes, & je ne croiray pas d'en trop dire, quand j'avanceray, qu'on ne sçauroit trouver dans l'antiquité quelque Homme d'un merite considerable,
qu'on

qu'on ne puiſſe montrer,que ſa Femme, ou ſa Fille, ou ſa Sœur ont eu une renommée preſque égale à la ſienne. En voulez vous davantage : je feray voir à la Compagnie, quand on voudra, qu'il y a eu un grand nombre de Femmes qui ont fait l'honneur de leurs familles; & qu'elles ont repris les Hommes de leurs deffauts. Toutes les raiſons, luy répondit l'Abbé, qui ont l'experience pour contraire, ne me ſemblent pas bonnes : & certes ſi je vous demandois qui ſont ces admirablesFemmes, de qui les Hommes ont tant reçeu d'honneur, je crois, que vous y ſeriez aſſez embaraſſé. S'il y avoit quelque choſe, luy dit Monſieur d'Armenton, qui me peut faire de l'embarras, ce ſeroit ſans doute la trop grande quantité d'exemples qu'il y a, de ce que je dis : & ſi je ne craignois de dire des choſes,que la Compagnie ſçait déja, je commencerois par l' Hiſtoire d' Octavie Femme de

Marc-

Marc-Antoine sœur d'Auguste, il n'y à personne icy qui ne sçache cette Histoire; comme celle de Porcie, Fille de Canton & Femme de Brutus: qui n'ait ouy parler de Caïa Cecilia Femme de Tarquin Priscus; de Cornelia Fille de Scipio; & de je ne sçay combien d'autres, qui ne sont pas seulement connües de nos Dames; mais des Nations les plus Estrangeres & les plus Barbares. A-t-on jamais rien veu de plus beau, que l'action d' Alexandra Femme d' Alexandre Roy des Juifs; & de la maniere qu'elle guarantit deux enfans qu'elle avoit eu de ce Roy, de la fureur du peuple; & delivra en même temps le Corps de son Mary, qui venoit d'expirer, des outrages les plus ignominieux, que des gens irritez sont capables de commettre sur le Corps d'un Tyran. Vous nous obligeriez fort, Monsieur; interrompit Madame la Comtesse d' Ancyre, si vous vouliez prendre la peine de nous dire cette

cette Hiſtoire : Car je ne crois pas, qu'elle ſoit de la connoiſſance de ces Dames non plus que de la mienne. Cette Reyne, reprit Monſieur d'Armenton, voyant tout le peuple ſouſlevé, & preſt à ſe jetter ſur ſes deux enfans, pour eſtre ſacrifiez à la ſervitude, où l'avoit tenu leur Pere, fit porter elle même le Corps de ſon Mary au milieu de la place, où les Citoyens s'eſtant aſſemblez en foule, pour voir ce qu'elle vouloit faire, cette grande Reyne leur parla de cette maniere. *Ie ne ſçay que trop, Peuple Iuif, les raiſons que vous avez, d'eſtre animez contre mon Mary : je ſçay combien vôtre procedé eſt juſte ; & qu'il vous à trop mal traitté durant ſa vie, pour ne l'outrager pas à vôtre tour, du moins apres ſa mort. Ie vous prie ſeulement, de vous ſouvenir de ce que j'ay fait pour vous : Si je n'ay pas pris vôtre party autant qu'il m'a eſté poſſible ; ſi je n'ay pas tâché de le détourner de ſa maniere Tyrannique d'agir ; &*

combien de maux mes larmes & mes prieres vous ont épargné. Neantmoins tout cela n'eſt encore rien, en comparaiſon de ce que j'aurois voulu faire pour vous; ſi le Ciel avoit ſecondé mes deſſeins, je crois que vous n'en doutez point; mais pour vous en donner des marques plus certaines, je veux eſtre la premiere à vous vanger, de l'injuſtice & de la Tyrannie que vous avez ſouffertes. Voicy le Corps ſur lequel il faut que vôtre colere & votre vangeance eſclattent; Exerçons ſur luy toutes ſortes de cruautez: ſeulement, s'il ſe peut, pardonnons à l'innocence, à deux pauvres creatures qui n'ont point d'autre crime, que le malheur d'eſtre nées d'un trop cruel Pere. Ces tendres enfans ne vous ont jamais fait de mal: ce ſeroit une étrange injuſtice de leur vouloir faire porter la peine de leur Pere: & il me ſemble, que vous devez bien quelque grace aux pleurs d'une Mere, qui vous en à ſi ſouvent obtenu. Ces paroles, ſorties de la bouche

che d'une ſi ſage & ſi genereuſe Reyne, eurent tant d'effet ſur l'eſprit de ce Peuple, qu'elles convertirent ſa fureur en amour. Ces mêmes Hommes, qui devoient eſtre les bourreaux de ces deux enfans, devindrent des ſujets ſoûmis & affectionnez. Leur Mere répandit des larmes de joye au lieu de triſteſſe; & le reſpect, qu'elle inſpira à tout ce Peuple fut ſi grand, qu'il éleva pour l'amour d'elle un ſuperbe tombeau au même Corps qui devoit ſervir de matiere pour aſſouvir ſa haine. Monſieur d'Armenton pour donner du temps à la Compagnie de dire ce qu'elle penſoit de cette action, s'arreſta un peu; & reprenant en ſuite le diſcours; qui ne ſçait, dit-il, que la Femme & la Sœur de Mithridate ont bravé, ou du moins reçeu plus genereuſement la mort, que Mithridate même : & que la Femme d'Aſdrubal en a eu moins de peur qu'Aſdrubal; vous ſçavez encore que la Fille de Hieron de Si-

Siracuſe, ne voulut point avoir d'autre Tombeau que l'Incendie de ſa Patrie. Que ne dira point Monſieur d'Armenton? dit Monſieur l'Abbé en l'interrompant, où le porte ſon obſtination? ne vous ſemble-t-il pas, de voir cette Femme, qui ne pouvant plus dire des injures à ſon Mary, qui la plongeoit dans un puis, où elle avoit de l'eau par deſſus la teſte, luy faiſoit ſigne avec les mains, pour luy dire ce qu'il eſtoit. Cette application fit aſſez rire la Compagnie, juſqu'à ce que Monſieur d'Armenton prit la parole, comme un homme qui eſtoit toûjours preſt de répondre. l'Obſtination, dit-il, eſt loüable & doit paſſer pour vertu, quand c'eſt pour ſoûtenir la verité. Les Femmes nous ont donné mille exemples de cette belle obſtination, ou pour l'appeller par ſon veritable nom, de cette Conſtance, qui eſt à mon ſens la plus difficile de toutes les vertus. Que direz-vous Monſieur

l'Abbé, d'Epicaris cette fameuſe Courtiſane de Rome, qui ſçavoit la conjuration qu'il y avoit contre Neron, & qui eut la force & le courage de ſouffrir les plus cruels tourmens, que ce monſtre de la nature ſçeut inventer contr'elle; plûtoſt que de declarer aucun des conjurez: au lieu que tant de Grands Hommes, tant Chevaliers que Senateurs à la veuë ſeulement de ce qu'avoit ſouffert Epicaris, accuſerent juſques à leurs propres Peres, leurs Freres & leurs Enfans. Qui eſt-ce, qui n'admirera encore la vertu de Lyonne, à qui les Atheniens dédierent un Lyon de Bronze ſans langue, pour honorer le ſecret qu'elle avoit ſçeu garder, à la veüe de tous les tourmens imaginables; & qu'elle ſouffrit, plûtoſt que de découvrir la conjuration qu'il y avoit contre les Tyrans. Il me ſemble, dit Madame d'Elus, que Monſieur d'Armenton paſſe un peu trop legerement ſur des actions ſi Heroï-

ques; ſur tout devant un ennemy, comme celuy que nous avons icy, qui ſeroit peut-eſtre bien aiſe qu'on ne les ſçeut pas. En effet, adjoûta la Marquiſe, Monſieur d' Armenton nous devroit raconter un peu plus au long ces Hiſtoires : nous nous en ferions honneur dans des occaſions comme celle-cy, qui nous arrivent aſſez ſouvent : car il y a parmy le monde une grande quantité d' Abbez d'Arbuty. Il ne tiendra pas à moy, leur répondit Monſieur d'Armenton, que vous ne ſoyez ſatisfaites, pourveu qu'on veüille avoir la patience de m'oüir. C'eſtoit, pourſuivit-il, une coûtume à Marſeille, qu'on croit avoir eſté apportée de Grece, de garder publiquement un certain poiſon fait avec de la Ciguë, pour ceux qui pouvoient prouver au Senat, qu'ils avoient des raiſons legitimes de quitter la vie, & de ſe donner la mort : les uns parce qu'ils eſtoient trop mal-heureux, pour ne

ſe vouloir pas delivrer en mourant de leurs peines; les autres de crainte qu'eſtant dans la fortune, elle ne vint à changer, s'ils vivoient plus long-temps. Il arriva qu'un jour Sextus Pompeïus...Voicy interrompit l'Abbé le commencement d'une belle Fable. Vous voyez, mes Dames dit Monſieur d'Armenton, comme Monſieur l'Abbé tâche toûjours de m'interrompre. Si vous n'eſtiez pas icy partie, je vous prierois de luy impoſer quelque peine, mais la plus grande que je luy puiſſe faire, je crois, que c'eſt que je continuë ſans m'amuſer à ce qu'il dit. Du temps donc de Sextus Pompeïus, une fort belle Femme ſe preſenta au Senat de Marſeille, pour obtenir cette funeſte grace, & ayant fait voir la neceſſité qu'il y avoit pour ſon repos, qu'elle fut delivrée des miſeres de la vie, elle prit la Coupe où eſtoit ce poiſon, & parla avec tant de fermeté & ſi peu de crainte de la mort, que Sextus

Pompeïus luy même en fut ſenſiblement touché; & tout le Senat enſemble ne luy pût refuſer des larmes, apres luy avoir accordé la mort. Si cette Hiſtoire eſt veritable, dit Monſieur l'Abbé! Helas combien y a-t-il eu de pauvres marys à Marſeille, qui ont eſté demander au Senat la permiſſion de mourir, pour ſe delivrer de leurs Femmes. Helas! luy repartit d'abord du même Ton la Comteſſe d'Ancyre, combien y a-t-il de malheureuſes Femmes, qui avaleroient aujourd'huy ce poiſon, ſi la mode, en eſtoit, pour ſe delivrer de la cruelle ſervitude où les tiennent leurs marys. Que peut faire, adjoûta à cela Madame d'Elus, une miſerable Femme à un Mary, ou celuy-cy ne puiſſe mettre remede: au lieu que la foibleſſe des Femmes les oblige de ſouffrir tout ſans murmurer. Il eſt vray, leur repartit Monſieur l'Abbé, que les Hommes ne ſont pas peu obligez à cette foibleſſe; ſans laquelle les

Fem-

Femmes, qui ne les ayment guere, leur feroient porter du bois, plus que dessus la teste. Monsieur le Duc fut le premier d'éclatter de rire de cette repartie; & les Femmes en rirent elles mêmes si fort, qu'on fut quelque temps sans poursuivre la dispute, apres quoy Monsieur d'Armenton, qui vouloit répondre a l'Abbé sur ce qu'il avoit dit, que les Femmes n'aimoient guere les Hommes; Quand est-ce, dit-il, Monsieur l'Abbé, que vous avez ouy parler, ou lû un témoignage d'amour d'un Mary pour une Femme, pareil à celuy de Camma pour son Mary Sinnatus. Je ne sçay, luy répondit brusquement l'Abbé, ce que c'est que Camma non plus que Sinnatus; & tout ce que je vous puis dire, c'est, que si je voulois faire icy les lamentations des pauvres Marys, vous m'avoüeriez bientôt, que les Femmes sont de grandes Diablesses. Il n'y eut pas une Dame de la

Compagnie qui ne ſe mit alors contre luy ; & chacune fit ſi bien ſon devoir à le mal traitter, qui avec ſon Buſc, qui avec l'Evantail, qui avec une Cane, que le pauvre Abbé crioit comme un deſeſperé ; & ſe plaignoit qu'on le martyriſoit pour la verité. Il n'en voulut pourtant jamais rien démordre ; & il dit ſeulement pour toute douceur, & pour réparation d'honneur, que c'eſtoient de charmantes diableſſes. Les Dames le laiſſerent à la fin en repos : le bruit s'appaiſa ; & l'on preſta de nouveau ſilence à Monſieur d'Armenton, qui reprit ſon diſcours ainſi. Camma, dit-il, eſtoit une tres belle Femme, il n'y avoit rien qui égalât ſa beauté que ſa vertu ; mais ſon devoir eſtoit, ce qu'elle mettoit au deſſus de toutes choſes. Signorix un des principaux de la Ville où elle demeuroit, en devint amoureux ; & fit tout ce qu'il pût pour la perſuader d'agréer ſes ſoins & ſon amour ; mais inutilement,

il n'y avoit rien qui pût ébranler la fidelité d'une si sage Femme. Signorix crût, que Sinnatus son Mary estoit le plus grand obstacle, qu'il y avoit à ses pretentions; & que s'il le faisoit tuer, c'estoit vaincre la moitié de la resistance, que lui faisoit sa maistresse. Il luy fut aisé d'en trouver le moyen; mais il n'en fut pas plus heureux : & toutes ses poursuites aprés cét assassinat reüssirent encore plus mal qu'auparavant; ce qui le fit enfin resoudre de la demander en mariage à ses parens; qui craignans la puissance de Signorix, employerent toutes leurs raisons auprés de Camma, & la presserent tant qu'elle s'y rendit, ou plûtost fit semblant de s'y rendre. On la conduisit donc au Temple de Diane, où Signorix l'attendoit, pour faire les ceremonies de ce Mariage. Vous sçavez, qu'elles estoient ces ceremonies; & qu'on y presentoit une Coupe, où les deux mariez beuvoient en

ſigne d'alliance & d'amitié. Camma avoit préparé chez elle une boiſſon, qui n'eſtoit autre choſe qu'un poiſon trés violent, quelle ſe fit apporter au Temple par une des filles qui la ſervoient; & l'ayant demandée, quand il falut boire, elle en avala la moitié, & preſenta le reſte à Signorix qui le bût ſans difficulté, ne s'imaginant pas que les ceremonies de ſon Mariage, duſſent eſtre celles de ſa mort. Apres quoy cette Femme toute tranſportée de joye, d'avoir ſi bien reüſſi dans ſon deſſein, ſe jetta aux pieds de la ſtatuë, & profera ces paroles. *Grande Déeſſe tu connois mon cœur, tu ſçais combien de fois je me ſuis voulu donner la mort pour ſuivre mon cher Sinnatus! Tu ſçais avec quelle douleur je l'ay ſurvéeu; & que le ſeul eſpoir de le vanger m'a fait vivre juſqu'à cette heure. A preſent que j'ay fait mon devoir je meurs contente; & vais trouver le ſeul Homme, que j'ay aymé en ma vie;*

&

& que j'aymeray aprés ma mort ; si les Dieux me le permettent. Et toy scelerat? continua-t-elle en s'addressant à Signorix, *qui croyois occuper la place de celuy que tu as fait assassiner, tu entreteras dans le Tombeau, aprés avoir esté Sacrifié aux Manes de mon cher Epoux.* Signorix furieusement étonné de ces paroles ; & déja tourmenté du cruel effet de ce poison, commanda qu'on luy apporta promptement des remedes ; mais ils arriverent trop tard : & Camma fut si heureuse, que couchée sur un lict, où elle attendoit la mort, elle apprit avant que de mourir, que le Tyran estoit expiré. Ce fut alors que sa joye redoubla ; & qu'élevant les yeux au Ciel elle appella son cher Sinnatus. *Cher Epoux*, dit-elle, *maintenant que je t'ay donné les dernieres marques de ma fidelité & de mon amour, & que tu as reçeu les larmes & la vangeance que je te devois, n'ayant plus rien à faire pour toy dans ce Monde,*

je le fuis ; & dis adieu de tout mon cœur à cette vie, qui m'est insupportable sans toy. Viens cher Sinnatus! viens au devant de mon Ame! qui ne desire rien plus que de t'embrasser. En achevant ces paroles, elle acheva aussi de vivre ; & ouvrit les bras, comme si en effet elle eut voulu embrasser son Sinnatus. Je crois, luy dit l'Abbé, que vous avez envie de faire pleurer ces Dames : ce que je veux dire là dessus, c'est que si cette Histoire est veritable, je sçay bien, qu'il n'y a plus de Camma au monde; mais quand il seroit possible, qu'il s'en trouvât, ces exemples ne prouvent pas encore, ce que vous avez dit, qu'il y avoit eu des Femmes de qui les Hommes avoient reçeu des grands avantages. Il n'est pas possible, luy répondit Monsieur d'Armenton, de tout dire à la fois. Il falloit, que je vous fisse voir premierement, que les Femmes aimoient plus leurs Marys, que les Marys leurs Femmes ;
&

& l'exemple de Camma le prouve tout ſeul aſſez. Jamais Homme n'en a donné un pareil pour l'amour d'une Femme. Il reſte à faire voir, que les Hommes ont reçeu de l'honneur & des grands biens du côté des Femmes; & qu'elles les ont même ſouvent corrigez de leurs deffauts. Il n'y aura pas plus de peine, pourſuivit-il, à ſoûtenir cette ſeconde propoſition, que la premiere. Les Siécles paſſez nous en fourniſſent une matiere aſſez ample; & ceux d'aujourd'huy n'en ſont pas moins remplis. Il n'eſt pas que vous ne ſçachiez, ce qu'eſtoient autrefois les Sibiles, par la bouche de qui Dieu a revelé au monde beaucoup de choſes qui devoient & qui ſont arrivées. Vous ſçavez combien il y en a eu, qui ont eu pour Diſciples de tres grands Hommes; comme Aſpaſie, Diotime & tant d'autres que nous n'ignorons pas. La derniere que je viens de dire retarda pour dix ans, avec quelques

Sa-

Sacrifices qu'elle fit, la peste, qui devoit arriver à Athénes. Je vous pourrois parler de Nicostrata Mere d'Evandre, qui enseigna aux Latins les belles Lettres: & d'une autre Femme encore, dont j'ay oublié le nom, qui fut la Maistresse de Pindare ce fameux Poëte. Combien y en a-t-il eu qui ont esté trés sçavantes en Poësie; & qui l'ont apprise aux Hommes, comme Corinna & Sapho; mais il ne faut pas aller si loin; nous trouverons si nous nous voulons donner la peine d'examiner les choses de prés, que les Femmes ont esté la premiere cause de la grandeur de Rome. C'est ce que je ne sçavois pas encore; luy dit l'Abbé; & vous m'obligeriez de me dire comment. Vous l'allez ouïr, reprit Monsieur d'Armenton. Vous sçavez, que la Ville de Troye estant prise, il y eut plusieurs Troyens qui abandonnerent leur Pays, pour aller chercher ailleurs une meilleure fortune: Ils s'embarquerent sur des

navi-

navires, dont il y en eut beaucoup, qui aprés avoir esté long-temps battus de la tempeste, & avoir couru mille dangers sur ce terrible élement, vinrent enfin prendre port en Italie, sur la Côte où le Tibre entre dans la Mer. Ils mirent pied à terre; ils ravagerent le Pays; & demanderent les armes à la main, de quoy se tirer de la necessité où ils estoient. Dans le temps qu'ils estoient occupez à cét exercice, leurs Femmes qui ne craignoient rien tant que de se rembarquer, se trouvant un jour assemblées dans une Prairie, qu'il y avoit au bord de la Mer, resolurent à la persuasion d'une des principales, qui s'appelloit Rome, de mettre fin à leurs peines, & de se delivrer pour une bonne fois, de tant de hazards qu'elles couroient sur la Mer, & de tant d'incommoditez qu'il y avoit à souffrir dans la vie errante qu'elles menoient, depuis qu'elles estoient sorties de leur Pays, pour suivre leurs

Ma-

Marys. Elles en eurent aussi-tost trouvé le moyen que le dessein ; qui fut de mettre le feu à leurs Navires ; comme elles firent, aprés en avoir tiré tout ce qui leur pouvoit servir. Il y avoit à craindre que leurs Marys ne fussent irritez contr'elles de cette étrange action, comme d'une perte considerable pour eux, elles se préparerent à les adoucir ; & furent au devant d'eux pour les prévenir ; & leur firent tant de festes, tant d'amitiez, & tant de caresses, qu'enfin elles les disposerent à recevoir doucement cette nouvelle. Ces mal-heureux fugitifs, ne voyant plus d'autre resource, aprés l'embrasement de leurs Vaisseaux, furent obligez de se faire une Patrie, Le Pays où ils estoient, leur paroissoit fort doux : ils y trouvoient les gens bons & civils ; & creurent, qu'aprés tout ce n'estoit pas le plus méchant party, que celuy que leurs Femmes les forçoient de prendre. Ils bâtirent donc une vil-

le,

le, qui fut aprés appellée Rome, du nom de celle-là qui fut la premiere à donner ce conſeil. Je ne veux point adjoûter icy l'Hiſtoire des Sabines, que tout le monde ſçait. C'eſt trés bien juſques-là, dit l'Abbé; mais vous ne nous dites rien de cette Femme, qui trahit Rome; & qui enſeigna aux Ennemys le chemin du Capitole, ce qui faillit à perdre la Ville & tous les Romains enſemble. N'eſt-ce pas de mauvaiſe grace, luy répondit Monſieur d'Armenton, que vous alliez alleguer une ſeule action d'une méchante Femme, parmy une infinité de trés belles que je vous pourrois dire, ſans celles dont j'ay déja parlé. Sçaves vous bien pourquoy, continua-t-il, on à bâty des Temples à Venus Armée, à Nenus la Chauve? ſçavez vous encore pourquoy on ordonna pour la Déeſſe Junon une feſte, qui n'eſtoit célebrée que par des ſervantes? Vous voyez comme je ſuis

en fonds : & comme je vous pourrois entretenir encore long-temps ; si je me voulois servir de tout ce que sçay en faveur du party que j'ay entrepris ; mais il faut laisser cela pour quelqu'autre, qui le soûtiendra mieux que moy ; & à qui il ne sera pas difficile, s'il veut, de vous faire voir, que non seulement les Femmes ont corrigé les Hommes de leurs manquemens ; mais qu'elles leur ont montré le chemin de leur devoir. Quoy ! Monsieur d'Armenton, dit Madame la Duchesse, aprés en avoir été si avant, voudriez-vous laisser la Victoire au pouvoir de vôtre Ennemy. Vous l'avez en main ; & il ne tient qu'à vous de la remporter toute entiere. Il est vray Monsieur, adjoûta la Marquise, que vous devriez considerer, que si Monsieur l'Abbé & quelque autre de la Compagnie vous écoutent avec ennuy, il n'y a pas icy une Dame qui ne vous loüe tout à fait. Monsieur

d'Armenton, dit la Comteſſe d'Ancyre, merite toutes les loüanges de ceux qui en ſçavent donner : car c'eſt eſtre bien genereux, que de ſe ranger du party le plus foible. Il eſt encore plus genereux, adjoûta Mademoiſelle d'Armand, de combattre pour nous contre luy-même. Ce que vous dittes, Mes Dames, leur repartit Monſieur d'Armenton, eſt ſans doute trés obligeant pour moy ; mais vous me le pardonnerez bien, ſi je vous dis, qu'il eſt peu ſincere : parce qu'il ne me ſemble pas qu'il y ait fort à loüer un Homme, de ce qu'il fait ſon devoir ; & lors qu'il combat pour un Sexe que l'honneur & la gloire l'engagent de ſervir : outre qu'il n'y a pas à balancer à ſoûtenir vôtre party ou le nôtre, quand on ſçait le prix d'un chacun. Il eſt aiſé, dit la Marquiſe, de tourner les choſes comme on veut, quand on a autant d'eſprit que vous en avez : mais quelque genereux & quelque ſpirituel

tuel que vous ſoyez, vous ne ſçauriez nous empeſcher de vous loüer extrémement. Je vous aſſeure, Madame, luy réponditMonſieur d'Armenton, que bien loin d'avoir ce deſſein, je voudrois volontiers, que vous fuſſiez toûjours dans les mêmes ſentimens ; & que le petit ſervice que je vous rends icy, fut tout à fait digne de vôtre eſtime. Avec toute nôtre eſtime luy dit la Ducheſſe, j'aurois peine à croire qu'on vous payât aſſez l'obligation que l'on vous a ; mais ſi vous nous voulez bien perſuader, que nôtre encens vaut quelque choſe, achevez je vous prie, de meriter tout celuy que nous ſommes capables de vous donner. Aprés de ſi obligeantes paroles, Monſieur d'Armenton ne peut plus ſe deffendre de pourſuivre ſon diſcours : de maniere que ſe prenant à rire en regardant l'Abbé, j'e n'eſtois pas dans le deſſein, Monſieur, luy dit-il, de m'attirer tout à fait vôtre haine ; mais puiſque ces Dames m'y

enga-

engagent, l'honneur veut, que je les ſerve juſqu'à la mort. Philippe, pourſuivit-il, ſans donner temps à l'Abbé de luy répondre, Lieutenant de Demetrius, eſtant devant la Ville de Cio, qu'il aſſiegeoit depuis long-temps, fit crier par des Heraux devant les Murailles de cette Ville, qu'il donnoit la liberté aux Femmes & aux Eſclaves qui ſe voudroient refugier dans ſon Armée. Les Femmes de Cio furent ſi outrées d'une ſi honteuſe propoſition, qui eſtoit ſi fort contre leur honneur & contre leur courage, qu'elles prirent les Armes, firent une ſortie; & combattirent avec tant de valeur, tant d'opiniaſtreté, & tant de fortune, qu'elles obligerent Philippe de ſe retirer de deſſous les Murailles de leur Ville, où il s'eſtoit campé; & d'ou jamais leurs Marys ne l'avoient pû chaſſer. Ces mêmes Femmes firent encore une action qui n'eſt pas moins conſiderable, que celle que je viens de

dire.

dire. C'eſt que Philippe, s'eſtant à la fin rendu maiſtre de Cio, il fut permis aux habitans de ſe retirer, où bon leur ſembleroit. Les Femmes voulurent accompagner les Hommes dans cét exil volontaire, & la plus grande partie vint habiter en Leuconie. Ils n'y furent pas long-temps ſans y eſtre embarraſſez d'une nouvelle Guerre, qui leur fut ſuſcitée par les Erithéens leurs alliez; & qui les vinrent aſſieger dans leur Ville; & les preſſerent ſi fort, qu'ils les reduiſirent au point d'accepter une infame compoſition. C'eſtoit, qu'ils ſortiroient de la Ville en chemiſe & pourpoint. Leurs Femmes n'eurent pas plûtôt entendu les Articles de cette indigne compoſition, qu'elles ſe mirent à reprocher aux Hommes leur lacheté. Les pauvres mal-heureux répondirent, qu'il n'eſtoit plus temps de s'en dédire; que le traité eſtoit ſigné; & qu'ils ne pouvoient pas violer leur ſerment. Tou-

tesfois les Femmes leur apprirent à faire leur devoir, ſans manquer à leur parole. *Vous avez juré*, leur dit une de ces Heroïnes, *de ſortir de la Ville en chemiſe & pourpoint; mais vous n'avez pas promis, que vous ne porteriez point d'Armes avec vous. Faites donc voir, ſi vous eſtes des Hommes, que vous n'avez pas le cœur plus bas que vos Femmes. Prenez vos Armes, & du moins ſuivez nous: Car nous voulons aller montrer aux Ennemis, que nous n'eſtions point capables de la Compoſition que vous avez acceptée.* Ces Hommes demeurerent confus; & connurent veritablement à leur honte, que leurs Femmes eſtoient de beaucoup au deſſus d'eux. Ils prirent à leur exemple une meilleure reſolution: ils ſe mirent ſous les Armes: ſortirent de la Ville en chemiſe & pourpoint, ſuivis de leurs Femmes; & combattirent avec tant de valeur, que quoy que le nombre des Ennemis fut extraordinaire, en com-

comparaiſon de ce qu'ils eſtoient, ils ne laiſſerent pas de leur vendre bien cher la Victoire, Ces lâches Hommes devinrent des Lions à la veuë de leurs vaillantes Femmes, qui faiſoient des actions dignes des Heros; & s'ils ne Triompherent pas, on peut dire au moins, qu'ils repararent bien glorieuſement la honte de cette infame compoſition. Venons, pourſuivit Monſieur d'Armenton, à une autre action, qui fait voir encore, que les Femmes ont fait revenir les Hommes de leurs erreurs, & qu'elles leur ont montré le chemin de la gloire. Cyrus ayant rencontré l'Armée des Perſans, contre qui il avoit Guerre, ſe voulut ſervir de l'advantage qu'il avoit ſur eux, leur donna Bataille; & les mit tous en déroute. Ces malheureux fuyars s'en revenoient à grand pas du coſté de leur Ville; quànd les Femmes, qui des Rempars les voyoient fuïr ainſi lâchement, ſortirent au devant d'eux,

pour

pour leur demander où ils alloient ; s'ils vouloient comme des infames se cacher dans les mêmes entrailles d'où ils estoient sortis. Ces reproches, que les Hommes ouïrent à leur confusion, eurent tant de force sur leurs esprits, & tant de pouvoir sur leurs cœurs, que reprenant courage ils se raillierent ; tournérent teste ; & vinrent fondre sur l'Ennemy, qu'ils trouverent épars dans la poursuite, & les vainquirent. Aprés ces deux petites Histoires, Monsieur d'Armenton pria Madame la Duchesse & le reste de la Compagnie, qu'il luy fut permis de quitter la partie à un autre. C'est dit l'Abbé, qu'il n'a plus rien à dire. Ne me pressez pas, luy répondit Monsieur d'Armenton ; car je suis si fort sur ce Chapitre, que vous allez courir danger de me voir long-temps tenir le Bureau. Je trouveray, continua-t-il, dans la seule Ville de Sparte plus d'exemples de la vertu Heroïque des Femmes, que je

n'en ay encore apporté. Dans Sagunce celebre Ville qui fut détruite par Annibal, les Femmes y prirent les Armes ; & combattirent plus vaillamment que les Hommes. Quelque temps aprés Marius leur fit la Guerre & les vainquit. Les Femmes luy demanderent la liberté de ſe pouvoir retirer à Rome auprés des Veſtales, qu'elles vouloient ſervir : Marius qui eſtoit un vainqueur fier & ſuperbe, leur refuſa cette grace ; de quoy les Femmes furent ſi vivement touchées, que n'ayant plus recours qu'au deſeſpoir, elles commencerent par le maſſacre de leurs propres enfans ; & à s'entre-tuer en ſuite les unes & les autres. Vous voyez, dit Monſieur d'Armenton à l'Abbé, ſi je n'ay plus rien à dire. Il y a ſi loin luy repliqua l'Abbé, d'icy à ces Siécles dont vous parlez, qu'il y a bien des Fables à dire, ſans craindre qu'on ſe mette guere en devoir de vous répondre, n'y de vous contredire. Si

vous voulez prendre la peine, luy répondit Monſieur d'Armenton, de meſurer la valeur & le merite des Femmes, de tout temps qu'il y en à eu, vous trouverez qu'elles ne ſont de rien inferieures aux Hommes : & ſans aller dans les Siécles paſſez, pour nous en tenir à ceux dont il ne nous eſt pas permis de douter, vous n'aurez qu'à conſiderer la prudence & le courage d'Amalazonte Reyne des Goths : la Generoſité & le courage de Theodelinde Reyne des Lombards : la Sageſſe & la Pieté de Theodore Imperatrice de Grece. Si vous en voulez venir encore à des Siécles plus connus, ſans ſortir même de l'Europe; Dites moy, je vous ſupplie, que ne peut on pas dire de tant de grandes Reynes qu'il y a eû en France: de tant d'autres qui ont Gouverné en Eſpagne : comme cette incomparable Iſabelle que Gonſaluo Fernando, un des plus grands Capitaines du monde eſtimoit ſi fort,

moins de penchant à se bien divertir. Les Dames qui entendirent parler l'Abbé de la façon, & qui comprirent d'abord ce qu'il vouloit dire, de peur qu'il ne passât outre, se mirent en posture de l'assaillir une seconde fois. Monsieur l'Abbé en fut terriblement effrayé; & dit d'un Ton assez plaisant, que si Monsieur d'Armenton le vainquoit, ce n'estoit pas en raison; mais parce qu'il avoit le plus de force; & que l'on se servoit contre luy des Armes qui estoient deffenduës dans une Conversation. La peur & la maniere dont l'Abbé tourna ces paroles, firent bien rire Monsieur le Duc. Monsieur d'Armenton luy répondit, que s'il y avoit des Femmes semblables à Cleopatre & à Semiramis, il y avoit encore bien plus de Sardanapales, dont le caractere estoit de beaucoup plus infame. Ce que vous dites-là, luy repartit l'Abbé, est sans doute contraire à ce que vous pensez: car il n'est persone

ne qui ne ſçache, que de tout temps les Femmes ont eſté moins retenuës que les Hommes; mais quand cela ne ſeroit point; qui peut dire, qu'il n'y ait pas une extreme difference. Vous ſçavez que du déreglement d'une Femme il en arrive mille malheurs; au lieu que du deſordre d'un Homme il n'en arrive rien, ou fort peu de choſe. Voila des argumens trés forts, luy dit en raillant Monſieur d'Armenton; & je m'eſtonne, que vous ayez eſté ſi long-temps à penſer pour ne me dire que cela. Mais encore, je vous prie, pourquoy ne voulez vous pas que le vice ſoit autant & plus condamnable aux Hommes qu'aux Femmes, puiſque c'eſt d'eux qu'on attend plus de vertu. Diſons la veritê, continua-t-il, & confeſſons que cét Empire Tyrannique, que nous avons uſurpê ſur elles, authoriſe nos crimes; & que nous nous faiſons honneur des mêmes actions dont nous les voulons con-

damner à la mort, ou pour le moins à une infamie eternelle. L'Abbé ne luy répondit rien, parce qu'il eut peur; que s'il s'avanturoit de dire quelque chose de trop fort contre ces Dames, il ne s'attirât quelque nouveau mal-heur; mais on vit bien à son visage, la violence qu'il se faisoit, pour s'empescher de dire sa pensée : ce qui donna un assez plaisant sujet de rire. Aprés quoy, comme il estoit déja tard, & que la Duchesse avoit peur que le Duc ne veillât trop, on mit fin à la Conversation : La Compagnie se separa avec les Cerémonies ordinaires; & chacun prit le chemin de son appartement.

III.

CE jour icy ne se passa pas moins agréablement que les autres. Il y eut des jeux, des danses; & beaucoup d'autres divertissemens pour entretenir la Compagnie, depuis

puis le matin qu'on fut habillé juſqu'à huit heures du ſoir, que l'on ſoupa; & aprés avoir ſoupé, on ne manqua pas de ſe rendre au Jardin, où l'on fit quelques tours d'allée; & l'on ſe retira enſuite dans le Cabinet, où ſe tenoit le Cercle. L'Abbé avoit eſté ſi mal traité le jour d'auparavant, qu'il n'eut pas envie de recommencer la diſpute. Ce fut la Ducheſſe qui ouvrit le Diſcours; & qui dit à Monſieur le Comte de Lorme, que la Dame, dont il avoit donné le portrait, eſtoit une parfaitement belle & honneſte Femme; mais qu'il y avoit neantmoins des perſonnes dans la Compagnie, qui trouvoient que pour une Dame de Cour, comme il l'avoit voulu faire, il luy manquoit encore quelque choſe; & qu'il falloit qu'il l'achevât. Je ne ſçay, dit le Baron d'Eparc, ce qu'on peut dire de la Dame de Monſieur le Comte; mais à mon ſens, on n'en peut pas faire une qui ait de plus bel-

les qualitez : & c'est tout ce que l'on peut desirer à une Femme. Vous verrez pourtant, luy répondit la Duchesse, qu'il luy donnera s'il veut, des nouvelles perfections ; & qu'il adjoûtera à cette peinture quelques traits par dessus les autres, qui ne la gâteront point. Je ne sçay, Madame, dit à son tour le Comte, ce qu'il y a encore à faire dans cét ouvrage ; mais pour moy j'advouë, qu'une Dame comme cella là me plairoit assez ; & qui n'en sera pas content, qu'il me la laisse ; je sçay bien où la mettre. Le Comte fit rire la Compagnie de l'air qu'il dit ces paroles. Mais quoy ! se prit à dire la Comtesse d'Ancyre, ne voudrez vous pas apprendre à une personne si achevée, comment elle se doit comporter en matiere d'amour : car je m'imagine, que vous ne souffririez pas, qu'elle fût incapable de ces sortes de sentimens ; & belle comme vous l'avez faite, il n'est pas possible que du moins elle n'en inspi-

inſpire. Dites-nous donc, pourſui-
vit cette Dame, comment elle en
doit uſer avec un galant Homme qui
l'aimera veritablement: & comment
encore avec un autre qui ne faira que
ſemblant de l'aimer. Il eſt vray; dit
la Marquiſe de Sindal, que ce ſont
deux choſes, qu'une Dame de Cour
ne doit pas ignorer; ſur tout la der-
niere, parce qu'il arrive plus ſou-
vent, que les Hommes ſont plus ſem-
blant de nous aimer, que de nous ai-
met tout de bon. Il faudroit, dit Ma-
demoiſelle d'Armand, qu'il nous dit
d'abord de quelle maniere, & de quel
air une Femme doit recevoir une de-
claration d'amour; & ſi elle doit diſ-
ſimuler avec tous les amans ou ré-
pondre à quelqu'un. Il faudroit bien
plútôt, dit le Comte, apprendre à une
Dame à connoître les Amans: à ſça-
voir differentier les faux, d'avec les
veritables: car pour répondre a leur
amour, où ni répondre pas; je crois;
qu'en cela elle ne doit prendre conſeil
 que

que d'elle même. C'est donc, adjouta la Duchesse, ce qu'il manque à vôtre Heroïne; & qu'il faut s'il vous plaist, que vous luy appreniez, ou je feray moy-même la premiere à dire qu'elle a des deffauts; puisqu'elle ne se connoit point encore en Amans. Vous nous direz, continua-t-elle, quelles sont les marques les plus certaines d'une veritable amour, & qui puisse assez convaincre vôtre Dame pour la persuader d'aimer: car enfin il y a long-temps qu'on à dit, qu'une Femme commence d'aimer quand elle croit qu'on l'aime; pourveu que cét Amant ait ce qu'il faut pour estre aimé. Ce que vous me demandez, Madame, luy répondit le Comte, est assez embarrassant: car s'il faut dire la verité, les Hommes sont aujourd'huy si trompeurs sur cecy, que les plus habilles Femmes sont les premieres à s'y méprendre. On les voit quelquefois se plaindre, gemir, soûpirer, qu'ils ont envie de rire: & la plufpart

sont

ſont ſi faits à cela, que dans un même jour ils auront répandu des larmes aux pieds de deux ou trois maiſtreſſes, à qui ils auront promis une fidelité ſans égale. Si j'en eſtois crû on feroit un exemple de ces faux ſoûpirans; & l'on en envoyeroit une bonne partie dans quelque Iſle deſerte. Toutesfois afin que la Dame dont je vous ay donné le portrait; & dont je dois prendre une particuliere protection, ne ſoit pas trompée dans le chois qu'elle faira d'un Amant, je ſuis obligé de luy donner quelques conſeils, ſur leſquels elle pourra regler ſa conduite.

Comme le Comte en eſtoit icy, un Laquais de la Ducheſſe, qu'on avoit envoyé à Paris, pour prendre les Lettres qu'il trouveroit à la Poſte, en apporta pour beaucoup de perſonnes de la Compagnie; & les mit toutes entres les mains de ſa maiſtreſſe. Il y eut d'abord un peu de confuſion dans le Cercle. L'impatience que les uns & les autres avoient; & qui

eſt

eſt aſſez ordinaire à tout le monde pour les Lettres, fit qu'on ſe leva de ſa place, & que chacun s'empreſſoit de ſçavoir, s'il n'y en avoit pas pour luy. La Ducheſſe, qui ſe voulut tirer d'affaire, les remit toutes entre les mains de la Marquiſe de Sindal pour avoir ſoin de les rendre; mais cette Dame, qui s'en vouloit faire un plaiſir, pria d'abord un chacun de reprendre ſa place, & qu'elle leur donneroit à tous ſatisfaction. Je vois bien, dit la Ducheſſe, que quelque galant que ſoit l'entretien qu'on vient de propoſer, la curioſité des Lettres l'emportera; & qu'on ne donnera que fort peu d'attention à ce que nous dira Monſieur le Comte: c'eſt pourquoy, Madame, continua la Ducheſſe en parlant à la Marquiſe de Sindal, ſi vous m'en voulez croire, vous vous deffairez au plûtôt de ces Lettres; & les delivrerez à qui elles appartiennent: nous commencerons aprés la Converſation. Si vous

le desirez ainsi, Madame, luy répondit la Marquise, j'y consens; mais il est asseuré, qu'il nous restera peu de temps pour une matiere aussi galante, comme est celle que nous avons donnée à Monsieur: & de plus vous verrez, qu'on sera si prevenu de ce qu'on aura lû dans ces Lettres, qu'on ne répondra presque point à l'entretien; & Monsieur le Comte aura le desespoir de dire de jolyes choses à des gens qui ne l'escouteront point. Pour moy, adjoûta-t-elle, si l'on me vouloit croire, l'on fairoit même une Conversation de ces Lettres; & Monsieur nous garderoit son regal pour une autrefois. J'en puis avoir icy comme les autres, car il est vray que j'en attends; & même d'assez spirituelles. Si l'on-veut, on choisira quelqu'un de la Compagnie qui les lira tout haut; sans dire pourtant d'où, ni de qui elles viennent: si ce n'est que les interessez en ordonnent autrement. Il

n'y eut perſonne, qui n'approuvât le deſſein de la Marquiſe. Perſonne qui s'y voulut oppoſer; de peur de ne donner à penſer, qu'on tenoit quelque commerce ſecret. La Ducheſſe voulut neantmoins avec ſa prudence ordinaire, qu'on y gardat quelques meſures; & que celle qui ſeroit choiſie pour lire ces Lettres, les fit voir auparavant à ceux à qui elles appartenoient, pour leur demander, ſi l'on les pouvoit expoſer; & s'ils en vouloient donner la liberté. Cette reſerve ſervit de peu de choſe. Il n'y avoit rien dans toutes ces Lettres, qu'on ne peût communiquer à une Compagnie auſſi judicieuſe & auſſi raiſonnable que l'eſtoit celle-là. Cependant il fut jugé trés à propos d'en uſer ainſi, pour éviter de facheux inconveniens. Madame d'Elus, qui eſtoit une femme ſage, & d'une diſcretion reconnuë de tout le monde, fut la perſonne qu'on choiſit pour prendre ce ſoin. La premie-
re

re Lettre qui luy vint en main; (car c'eſtoit au hazard qu'elle les prenoit,) fut pour le Chevalier d'Eſtapes : & ſans dire d'où, ni de quelle part elle venoit; aprés la luy avoir montrée, & luy avoir demandé la permiſſion de la lire, voicy ce qu'elle y trouva.

Il y a deux mois, Monſieur, qu'on n'a point reçeu de vos Lettres : d'où vient cela? m'avez-vous ſi fort oubliée? ou s'il vous eſt arrivé quelque mal-heur? Que vous eſtes cruel? dittes moy, s'il y a quelqu'un qui prenne plus d'intereſt que moy a tout ce qui vous touche; & ſi vous me devriez negliger juſqu'à ce point, que vous ne croyez pas de me devoir au moins une ſi foible ſatisfaction. En verité vous ne m'aimez pas; puiſque vous pouvez bien paſſer tant de temps ſans me rien dire; & je vois bien que toutes les marques que vous m'avez données de vôtre tendreſſe, n'eſtoient qu'un pur

effet.

effet de vôtre eſprit; vôtre cœur n'y avoit point de part, il y avoit tout au moins plus de complaiſance, que d'amitié. C'eſtoit par retour, & non pas par inclination : car je ne comprens point, commenton peut aimer de la maniere que je l'entends, & vivre comme vous faites. Vous ſçavez ce que vous m'avez promis en partant d'icy; & que vous me deviez rendre conte tous les huict jours de toute vôtre vie. Ie m'y laiſſay flatter ſi doucement, que ce ſeul eſpoir m'ayda à ſupporter plus doucement les premiers jours de vôtre abſcence. I'y ay eſté bientôt trompée? croyez-vous que cela ſoit bien glorieux? Il n'eſt rien de ſi aiſé, que d'abuſer de la crédulité d'un cœur qui nous aime; mais il n'eſt rien de plus bas & de plus noir auſſi. Ie tâchois de me conſoler du regret que j'avois de ne vous plus voir, aprés y avoir eſté ſi bien accoutumée, par le plaiſir que j'eſperois d'avoir dans un petit commerce de Lettres, que nous lie-

lierions enſemble. Vous m'avez laiſſée joüir bien peu de temps de ce plaiſir. Qu'avez-vous fait? & que ne me diſtez-vous que l'abſcence eſtoit avec vous, un coup inevitable contre toutes ſortes d'amities! je m'y ſerois peut-eſtre preparée; & je ne me verrois pas dans l'eſtrange neceſſité où je ſuis, de vous en faire des plaintes. Voyez de vous juſtifier, ſi vous pouvez; ou trompez moy par quelques fauſſes raiſons. Ie ſuis au deſeſpoir de vous voir criminel, & de ne trouver rien qui vous puiſſe juſtifier de vôtre ingratitude. Adieu, ne negligez rien pour me faire accroire que vous eſtes innocent, & que j'ay tort. Adieu.

Monſieur le Chevalier, dit Madame d'Elus, aprés avoir achevé de lire cette Lettre, ne doit pas craindre, que je die de qui elle vient: car il n'y a icy ni date ni nom. Je crois, dit Mademoiſelle d'Armand, que je le devinerois, ſi je voulois. Vous ne ſçau-

ſçauriez, luy répondit le Chevalier, & je vous promets de plus, que la perſonne qui m'écrit, n'eſt connuë de qui que ce ſoit de la Compagnie ; & qu'elle eſt à plus de cinquante lieües d'icy. Quoy qu'il en ſoit, dit la Ducheſſe, je trouve cette Lettre fort tendre & fort paſſionnée ; & que Monſieur le Chevalier eſt le plus injuſte de tous les Hommes, s'il à pû oubliger une perſonne qui a de tels ſentimens pour luy. C'eſt auſſi, Madame, luy répondit le Chevalier, ce que je n'ay jamais fait ; & qui n'eſt pas même à mon poſſible de faire, car il eſt vray, que l'eſtime & la tendreſſe que j'ay pour cette perſonne, ſont d'un caractere qui ne s'efface jamais. C'eſt à quoy, luy dit la Comteſſe d'Ancyre, nous ne voulons pas penetrer ; mais cependant vous faites eſtrangement le cruel : & l'on peut dire, que ce n'eſt pas agir trop galamment, que de ſoûtenir ſi mal les ſentimens, que vous dites que vous
avez

avez pour elle. Ce n'eſt pas, Madame, luy répondit le Chevalier, pour avoir manqué de ſaire mon devoir : & ſi cette Dame n'a pas reçu les Lettres que je luy ay écrites, ce n'eſt pas à moy qu'il s'en ſaut prendre ; mais à quelque méchant démon qui ſe meſle de nous troubler. Voyla, dit la Marquiſe de Sindal, comme ces traîtres d'Hommes couvrent leurs perfidies ; d'abord qu'ils ſont un peu loin de leurs maiſtreſſes, ils ne cherchent qu'à faire l'amour ſur nouveaux frais : cependant un reſte de probité qu'il y a encore en eux ne leur permet pas d'écrire à ces belles des trahiſons. Ils ſont plûtôt ceſſer tout commerce avec elles ; & aux premiers reproches qu'elles leur ſont, il ont recours d'abord à ce pretexte de commande, que leurs Lettres ſe ſont perduës. Pour moy, je ne doute point, continua-t elle, que le Chevalier ne ſoit de ceux là : je le connois il y a long-temps, pour un Homme qui

qui traitte d'amusement l'engagement le plus fort. Peut-estre Madame, luy répondit le Chevalier, que si vous sçaviez... Helas! luy repartit d'abord la même Dame en l'interrompant, je ne sçay que trop de vos perfidies; & si j'en estois cruë, pour vous punir de l'injustice que vous faites à cette belle personne qui vous écrit, on vous obligeroit à nous dire sur l'heure toutes les particularitez de cette connoissance. La Compagnie approuva fort cette Sentence, le Chevalier y fut condamné sans appel: il eut beau s'en deffendre, toutes ses raisons furent mal entenduës: & il fallut enfin qu'il obeït à ses Juges; & voicy comment. Il y a quelque temps, dit-il, que je fis un voyage en une Province qui n'est pas des plus esloignées de Paris; & où certaines affaires me demandoient. Comme c'estoit la premiere fois que j'y avois esté, il ne fut pas mal aisé de m'y égarer. Ce mal-heur m'arriva sur le tard; & lors que j'y pen-

pensois le moins. Je m'apperceus de mon erreur, lorsqu'il n'estoit plus temps d'y mettre remede. Je me trouvay sur l'entrée de la nuict au milieu d'un Bois, où plus j'allois plus je trouvois d'embarras; & point d'espoir d'aucune issüë. C'estoit en Hyver: le temps estoit fort rude, les chemins tous rompus; & il n'y avoit pas moyen à l'heure qu'il estoit de m'en retourner sur mes pas, non plus que de passer outre. Il falloit enfin s'armer de resolution; & se consoler d'attendre sous un Arbre l'arrivée du jour; plûtôt que de m'exposer à mille accidens qu'il y avoit à courir en passant par les ruisseaux, que nous rencontrions à tous momens. Je ne diray point le peu de plaisir qu'il y à, d'en estre réduit à cette extremité; mais je dis bien, que ce seroit la derniere avanture de Chevalier errant, qui m'arriveroit plus. Je m'entretenois de quelques semblables ou plus chagrines pensées; quand ma bonne for-

fortune voulut, qu'un Payſan qui s'en alloit chez luy, ne paſſât guere loin de nous. Je luy envoyay mon valet, pour le faire venir, qui le ſuivit au bruit ſeulement : Car on ne pouvoit rien voir par la nuict obſcure qu'il faiſoit. Il l'atteignit; & l'engagea par quelques douces paroles, & quelques promeſſes qu'il luy fit, de nous conduire à quelque giſte. Il nous dit d'abord, que nous eſtions à plus de deux lieües du vray chemin; & qu'il ne ſçavoit pas de lieu plus proche pour coucher, que d'une lieüe, où nous fûmes par le plus deteſtable chemin, qu'il eſt poſſible d'imaginer. Nous arrivâmes enfin dans un petit Village, où il n'y avoit qu'un Cabaret à boire une Pinte de Vin. Dieu ſçait comme j'y fus traitté, aprés avoir hurté une heure à la porte pour obliger l'Hoſte à ſe lever, qui ne nous ouvrit encore, que ſur la foy de nôtre guide, qui luy jura que nous eſtions d'honneſtes gens.

Le

Le Payſan s'arreſta avec nous, mangea, beut, & coucha dans le même Cabaret. Pour moy qui n'eus pour tout lict qu'une miſerable paillaſſe, & deux maigres couvertures, je ne paſſay pas ſi bien la nuict que luy; mais mieux toûjours que je n'aurois fait au milieu du Bois. La peine, le chagrin, & la fatigue que j'avois euë, me ſervirent à la fin de pavot; ſi bien qu'environ le point du jour, je me laiſſay aller au ſommeil. Il n'y avoit pas encore deux heures que je profitois du repos, quand ce Payſan entra dans ma chambre, & m'éveilla fort bruſquement, pour me dire, que Madame l'Abbeſſe m'attendoit au parloir. je reçeus d'un trés méchant air ce compliment. Je ne ſçavois, ce qu'il vouloit dire de Madame l'Abbeſſe, & penſay oublier dans le moment toute l'obligation, que je luy avois de la nuit paſſée. Le pauvre Homme connut bien par la reception que je luy fis, qu'il ne m'a-

voit fait guere de plaisir; Quoy qu'il crut de m'avoir rendu service. Il sortit & fut porter la réponse que je luy avois faite, à la personne qui l'avoit envoyé. De mon costé il ne me fut plus possible de recouvrer le sommeil; & je songeois seulement à ce que m'avoit dit cét Homme, qu'une Abbesse me demandoit. Je ne conconnoissois personne dans ce Pays-là: & je m'imaginay bien, qu'il y avoit peut-estre au tour quelque Abbaye de Religieuses; mais je ne sçavois deviner, pourquoy l'on m'envoyoit querir; & crûs effectivement, qu'on me prenoit pour quelque autre. Quoy qu'il en fut, j'advoüois bien en moy-même, que j'avois mal repondu à cette Civilité; & que si le Paysan estoit Homme à Rapporter fidellement, la maniere déplaisante avec laquelle je l'avois renvoyé, cette Abbesse avoit autant de raison de se plaindre de moy, que j'avois sujet de me loüer d'elle. Cette reflection com-

commençoit à me donner quelque chagrin ; & ce fut trés à propos que pour m'en delivrer, l'Aumônier de cette Dame vint aprés ce Paysan, pour me dire d'un air un peu plus ceremonieux, que Madame l'Abbesse, de qui ce Village dépendoit, ayant appris de son Berger, qu'un Homme de qualité qui s'estoit égaré de son chemin, avoit esté contraint de coucher dans ce miserable Cabaret, l'avoit envoyé, pour me prier de vouloir accepter un lieu moins incommode, que celuy où j'estois. Ce compliment me consola de tout mon chagrin : & je ne voulus plus de mal à mon Paysan ; parce que c'estoit luy qui me procuroit l'honneur que me faisoit cette Abbesse. J'y réponpondis le plus Galantement qu'il me fut possible: & priay Monsieur l'Aúmonier d'asseurer Madame, que j'avois les sentimens du Monde les plus reconnoissans, de la grace qu'elle me faisoit, & que j'irois bien tôt moy

même le luy témoigner. Ce que je fis, de la maniere que je vous vay dire. Mon valet estoit déja levé, je me fis donner des habits un peu propres; & me mis assez Cavalierement pour cette visite. Le Paysan qui m'avoit servy de guide, me conduisit encore auprés de Madame l'Abbesse. Je fus d'abord au parloir, où elle ne se fit guere attendre. Je crois, qu'il vaut mieux avant que de passer outre, que je vous face le portrait de cette Abbesse, qui peut-estre ne vous deplaira pas. Imaginez vous, que c'estoit une fille d'environ vingt huict ans : d'une taille mediocre, mais bien faitte en sa taille. Elle avoit les cheveux blonds & en abondance, les yeux bleus & trés beaux, la bouche admirablement belle, les dents passables, le nez fort bien fait, & un tour de visage rond & si mignon, qu'à dire le vray, elle estoit bien plus propre à inspirer de l'amour que de la devotion. Elle avoit pourtant un

certain air doux & modeste qui en charmant imprimoit, je ne sçay quel respect, qui abbatoit le courage. Sa voix même avoit quelque chose de particulier : & l'on ne peut pas dire, combien sans affectation, elle avoit la mine d'Abbesse. Je vis cette personne : & s'il ne vous faut rien déguiser, j'avoüeray, qu'elle me toucha dés la premiere fois que je la vis. Je ne songeay plus à la mauvaise nuict que j'avois passée : je m'oubliay bien moy même, jusqu'à me laisser prendre par cette belle prisonniere. Il est vray, que ce ne fut pas par des liens si forts, qu'ils ne se pussent rompre, ou du moins estendre; mais toûjours de cette maniere que l'on sent, quand il nous prend envie de plaire à une personne, qui nous plaist extrémement. Cette belle Abbesse gaigna tout ce Pays-là dans la premiere visite que je luy fis. Elle me dit d'abord trés obligemment, qu'elle auroit desiré que j'eusse passé

de meilleures heures, que je n'avois fait dans ce Cabaret; & qu'elle me prioit de me vouloir arreſter pour ce jour là auprés d'elle; afin de me remettre un peu de la fatigue de la nuiƈt paſſée. La premiere eſtoit obligeante : & comme honneſtement il falloit que je m'en deffendiſſe; je le fis avec tant de nonchalance, qu'il luy fut aiſé de connoiſtre, que je n'avois pas envie de partir encore. Mais comme elle avoit l'eſprit bien fait & même fort galant, elle voulut ſe ſervir de ce pretexte, pour me dire, que ſi elle n'avoit pas tout le pouvoir qu'il falloit pour me faire demeurer, elle ſe promettoit bien, que deux ou trois de ſes amies m'y engageroient d'abord que je les aurois veües; & que je ne ſerois peut-eſtre pas aſſez fort pour rien refuſer à leur priere, comme j'avois fait à la ſienne. Elle fit auſſi-tôt appeller ces Dames, dont elle parloit; mais moy qui luy en pretendois faire l'honneur tout entier,

tier, je l'assuray, qu'elle me tenteroit en vain du costé de ses amies, sur une chose qu'elle n'auroit pas obtenu de moy : & que je ne croyois pas, qu'il y eut rien dans le monde qui eut tant de pouvoir qu'elle sur l'esprit d'un Homme raisonnable, ni qui se sçeut mieux faire obeir quand elle desiroit quelque chose. L'Abbesse m'entendit : cette douceur fut receuë d'elle comme je voulois. Elle avoit de la vertu & de la modestie : toutesfois la flatterie trouvoit toûjours son foible : & rarement elle s'en deffendoit sans se faire violence. Elle sçavoit, qu'elle estoit belle : & quoy qu'elle ne se fut pas voulu servir de la beauté comme une personne du monde; elle ne la negligeoit pas si fort, qu'elle ne fut bien aise en secret qu'on ne la trouvât pas desagréable. Ces trois Religieuses de ses amies, qu'elle avoit mandées, arriverent sur le point qu'elle me vouloit répondre; & changeant tout

 d'un

d'un coup de pensée, voicy, dit elle en se tournant de leur costé, de quoy vous faire dédire. Ces Dames vous apprendront peut-estre, à ne répondre pas si facilement de vous même. Je vous laisse avec elles pour une heure : j'ay quelque petite affaire ; & j'espere qu'à mon retour on vous verra dans d'autres sentimens. Je vous jure, Madame, luy repartis-je aussi-tost & tout bas, pour n'estre entendu des autres Religieuses, que ce seront les derniers que j'emporteray d'icy ; & que si je pouvois m'imaginer de les changer, j'en partirois sur l'heure. Elle ne fit que soûrire ; & ne me répondit rien ; de peur sans doute qu'elle ne s'expliquât trop devant des personnes qui ne luy auroient pas esté suspectes ; si elles n'eussent esté interessées à ce qu'elle me disoit. Je commençay avec ces trois Dames une conversation un peu plus libre qu'avec l'Abbesse. Je sçavois bien déja, que ce

n'eſtoit pas trop ce que des Religieuſes demandoient, qu'un trop grand ſerieux; & qu'elles n'en uſoient ainſi, qu'avec les gens dont elles craignoient la médiſance ou la cenſure; mais qu'avec moy, qui n'eſtois qu'un jeune Homme à rire: qui n'allois faire que paſſer; & qui n aimois que l'enjoüement, ce ſeroit du temps perdu, que de garder les formes d'une premiere viſite. En effet elles ne receurent pas mal le tour plaiſant dont je m'y pris, & s'y rengerent elles mémes d une trés agréable maniere. De ma vie je n'ay vû plus d'eſprit, qu'en avoient ces trois Dames. Tout ce qu'elles diſoient brilloit & n'avoit rien de cét air Monacal, qui empoiſonne tout ce que ſçauroit dire de meilleur une Religieuſe qui en eſt infectée. Je crois qu'il ne vous ſera pas ennuyeux, que je vous face le portrait de celles dont je parle, comme j'ay fait de l'Abbeſſe: ſur tout de l'une d'elles qui eſtoit ſa
 ſœur;

sœur ; & qui est celle qui a le plus de part dans cette Histoire ; & qui m'a écrit la Lettre que vous venez d'entendre lire. C'estoit une fille d'une taille admirable : qui avoit le teint extremement beau, le tour du visage ovale, les yeux beaux & pleins de feu ; & s'il luy manquoit quelque chose, c'estoit un peu plus d'embonpoint. Sa voix estoit fort douce ; & elle chantoit divinement. Il n'y eut jamais rien de mieux formé, ni rien de plus vermeil que sa bouche. La blancheur de ses dents répondoit veritablement bien à cét admirable incarnat ; & lair qui sortoit de cette aimable bouche, estoit quelque chose de si doux, qu'on n'en pouvoit pas respirer, de plus pur. Il faut adjoûter à tous ces beaux traits, qu'elle avoit de l'esprit autant qu'on en peut avoir ; & un esprit qui sçavoit toûjours ce qu'il vouloit dire ; & qui ne disoit rien, qui ne pût estre admiré. Son ame estoit une des plus belles a-

mes

mes que la vertu se soit jamais meslée de former. Le portrait n'ira pas plus loin : ils sont ennuyans, depuis qu'ils ne sont plus à la mode ; & je diray seulement, qu'il n'y avoit rien de commun en cette fille ; & que tout estoit rare & achevé en elle. Les autres deux Dames estoient deux Personnes fort raisonnables & fort bien faittes. L'une avoit un peu plus de brillant & plus de feu que l'autre ; mais celle-cy en échange avoit un peu plus de sincerité ; & c'est ce qui la rendoit aussi plus particuliere amye de la sœur de l'Abbesse. Je m'entretins quelque temps avec ces trois Religieuses sur des matieres presque indifferentes, où je tâchay de produire le plus d'esprit que je pouvois. Elles de leur costé firent des merveilles à soûtenir la Conversation : sur tout la sœur de l'Abbesse. Cette charmante fille ne disoit rien qu'il ne me semblât si particulier & si esclairé, que je croyois, qu'il n'y

avoit qu'elle au monde, qui eut tant d'eſprit, & qui l'eut tourné d'une ſi admirable maniere. Madame l'Abbeſſe arriva à la fin; & certes fort à propos; ſi elle avoit la moindre envie de ſe conſerver ce qu'elle avoit gagné ſur moy, car pour vous dire les choſes comme elles arriverent, le merite de ſa ſœur me paroiſſoit trop grand, pour luy oſer donner moins que d'un cœur, & j'eſtois ſur le point de changer de ſentiment, comme elle avoit preſque deviné, que je changerois, dés que je verrois les Dames, avec qui elle m'avoit laiſſé en me quittant. J'allois tout de bon eſtre parjure, ſi ſa preſence ne fut venu r'allumer le feu, que ſa premiere veüe avoit excité dans mon ame. Sa ſœur en empeſcha du moins le progrés; & j'avoüe, que ſans elle, j'aurois bien aimé l'Abbeſſe. Elle eut toute mon eſtime en partage, & ma tendreſſe auroit ſuivy de pres cette eſtime, ſi je l'euſſe veuë la premiere, &
que

que sa sœur ne se fut pas saisie de la meilleure partie de mon cœur. Je ne bougeay presque point du parloir de tout ce jour là, tantôt avec l'une tantôt avec l'autre de ces deux aymables personnes : en sorte que ces commencemens de connoissance prirent de tels accroissemens dans la tendresse par la suite du temps, que je puis dire en verité, que je n'ay jamais rien tant aymé qu'elles. Je crois que la Compagnie ne desire pas de moy, un trop long recit de toute cette avanture, ni que je la raconte jusqu'aux moindres circonstances. Faittes vôtre conte, luy répondit la Marquise, qui prit la parole pour toute la Compagnie, que nous ne voulons pas non plus, que vous manquiez de nous dire aucune particularité qui soit un peu de consequence : & qu'il faut, qu'il y ait autant de fidelité dans vôtre recit, que de galanterie. Nous pouvons luy permettre, adjoûta la Duchesse, de passer par des-

ſus beaucoup de petites choſes, qu'il nous pourra dire une autre fois : car nous n'avons pas du temps de reſte. Je voudrois, purſuivit la même Dame en parlant au Chevalier, ſçavoir un peu de quel air, & comment vous vous ménagiez avec ces deux Dames : & eſtant faittes comme vous dites, de quelle maniere elles pouvoient ſouffrir ce partage : car il m'a ſemblé de tout temps, qu'il eſtoit bien difficile de tromper deux maiſtreſſes; à plus forte raiſon deux ſœurs que vous voyiez preſque toûjours enſemble. Je vous diray Madame, luy répondit le Chevalier ce qui m'eſt arrivé en une année & demie de temps, qu'il y a que j'ay l'honneur d'eſtre connu d'elles. Pour la premiere fois que je les vis, je ne fus qu'un jour & demy dans cette viſite; mais il y en eut aſſez pour me donner envie d'y retourner bien-tôt: & pour vous le dire en un mot, dans tout le ſejour que je fis en cette Province,

vince, je n'en partois que le plus tard que je pouvois; & c'eſtoit pour y revenir au plûtôt. Je voulois du commencement me conſulter un peu ſur les differens ſentimens que j'avois pour l'une & pour l'autre; & je trouvay, (au moins il me ſembloit ainſi,) que j'eſtois amoureux de l'Abbeſſe, & que j'avois une tres grande eſtime & une trés tendre amitié pour l'autre: & quoy que cela ne ſoit pas ordinaire, il eſt vray pourtant, qu'eſtant charmé de la beauté & de la douceur de la premiere, j'eſtois en même temps puiſſamment touché du rare merite de l'autre; & avois pour elle un empreſſement eſtrange de la voir, lors même que j'eſtois auprés de l'Abbeſſe. Je n'avois pas beſoin encore de trop eſtudier mes actions: s'il y en avoit quelqu'une de remarquable en faveur de laiſnée, la cadette l'attribuoit à cette qualité qu'elle avoit par deſſus elle: & l'aiſnée prenoit auſſi pour
ga-

galanterie d'eſprit, tout ce que je diſois d'obligeant pour ſa ſœur. Il eſt vray que cette ſimple erreur ne peut pas durer long temps : plus on aime plus on ouvre les yeux : ſi bien qu'ayant pris l'une & l'autre un peu plus deſtime pour moy, qu'elles n'avoient pas; elles commencerent auſſi à ſe deſfier l'une de l'autre ; & regarderent mes actions, & examinerent mes parolcs, avec tout d'autres yeux & tout un autre eſprit, qu' elles n'avoient encore fait. Tantôt l'une me diſoit, que je loüois ſa ſœur, avec une certaine exageration qui n'eſtoit propre qu'à l'amour; l'autre me reprochoit, que je cherchois toûjours Madame l'Abbeſſe; & qu'elle prenoit garde, que je n'avois de la joye, que lors que j'eſtois auprés d'elle. Toutes ces petites plaintes ne ſont que l'ouverture d'un éclairciſſement. Il y fallut auſſi venir aprés beaucoup de détours; & vous allez voir comment. La ſœur de l'Abbeſſe, que ſi vous
vou-

voulez, nous appellerons Egidie; fut la derniere à me mettre à la question; & elle y reussit pourtant le mieux. Elle chercha l'occasion d'un entretien particulier, qu'elle trouva, dans un temps où sa sœur avoit ailleurs quelque affaire, dont elle sçavoit bien qu'elle ne pouvoit se dispenser; & me regardant d'un air le plus tendre du monde, Monsieur le Chevalier, dit elle, il n'est plus temps de vous rien dissimuler: vous avez de l'esprit; & vous ne m'estes pas indifferent. Il y a cinq ou six mois que je vous vois; Je ne vous ay jamais rien dit de trop positif sur ce chapitre; mais aujourd'huy je veux plus faire pour vous, que vous ne sçauriez attendre d'une fille de mon humeur. C'est de vous avoüer, que j'ay bien de l'estime & bien de la tendresse pour vous. Si vous me connoissez, vous trouverez que ce n'est pas peu de chose qu'un aveu de cette façon; & si vous me devez avoir de l'obliga-
tion,

tion, c'eſt de vous avoir dit, ce qu'il ne tenoit qu'a moy de vous cacher toute ma vie. Dans les tranſports où me mit la grace qu'elle me faiſoit, je luy voulus prendre la main, & la luy baiſer mille fois; & luy témoigner par ma joye, juſques à quel point de bon-heur je conſiderois une ſi charmante & ſi favorable declaration; mais elle m'en empeſcha; & me dit, en retirant ſa main de luy laiſſer achever; & qu'il n'eſtoit pas encore temps de luy répondre. Si vous croyez; pourſuivit-elle, que la faveur que je vous fais de vous ouvrir mon cœur, merite quelque reconnoiſſance de vôtre part; faittes le moy connoiſtre en me laiſſant voir dans le vôtre, ce que je vous vay demander. Vous eſtes un honneſte Homme, & il y a trop de lâcheté de tromper les gens: ſur tout ceux qui ont de l'eſtime & de l'amitié pour vous. Je ne ſuis pas à m'appercevoir aujourd'huy que Madame l'Abbeſſe

à de

à de l'inclination pour vous : elle ne se cache plus de moy ; parce qu'elle aura connu sans doute, que j'ay le même foible, mais elle ne pense pas que vous amiez autre personne quelle ; & si j'en crois vos yeux, vôtre cœur est assez d'intelligence avec le sien. Dites moy une fois la verité ; l'aimez-vous tout de bon ? afin que sans m'embarquer plus avant, je luy sacrifie dans le moment que je vous parle, tout ce que j'ay de penchant pour vous. Je suis encore assez raisonnable, pour rendre justice à ma rivale ; si vous voulez que je l'appelle ainsi, & pour vous avoüer, qu'elle merite bien tout vôtre cœur. Elle est trop fiere & trop bien persuadée de ce qu'elle vaut, pour vouloir souffrir, que vous le pûssiez partager avec une autre : & pour vous dire la verité ; quoy que je sois sa cadette, je suis si jalouse de ces sortes de biens, quand je les possede une fois, que j aurois bien de la peine à luy faire

place

place dans un lieu ou je ſerois eſtablie. Conſultez-vous un peu, & ..... Madame, luy dis-je en l'interrompant, ne pouuant plus me tenir de luy répondre, il n'eſt plus beſoin de me conſulter. Il n'y a que deux jours, que j'aurois trop bien éclaircy Madame vôtre ſœur, ſi elle m'eut voulu entendre. J'avoûe que ſa bonté & ſon honneſteté m'engagent à beaucoup de choſes, que je vous vole; mais s'il falloit payer de mon cœur les obligations que je luy ay, ſoyez perſuadée, que je ſerois le plus ingrat de tous les Hommes; & que je vous l'ay donné d'une maniere à ne le pouvoir partager avec qui que ce ſoit. Ce fut Jeudy au ſoir, que vous eſtiez dans le Jardin, qu'elle prit ſon temps, pour me dire avec beaucoup de bonté, que je n'avois plus qu'un pas à faire, pour poſſeder entierement ſon cœur; & que ce pas eſtoit de rompre tout à fait avec vous. Que me propoſez-vous? luy répondis-je,
Ma-

Madame, tout ſurpris de ce qu'elle me diſoit : ſeriez-vous aſſez injuſte, pour me vouloir faire acheter vôtre cœur avec une pareille lâcheté. Serois-je aſſez foible moy-même ; pour vous pouvoir obeïr. Vous me le pardonnerez, s'il vous plaiſt ; mais je ne crois pas, que ce ſoit tout de bon que vous me vouliez rendre ſi criminel. Je vous entends, reprit-elle auſſi-toſt, & je commence à connoître la faute que mon imprudence m'a fait commettre. Vous n'eſtimez pas aſſez mon cœur, pour vous engager à une perte comme celle de ma ſœur ; mais ſçavez-vous du moins les ſentimens qu'elle à pour vous ; & s'il n'y a pas déja quelqu'un, qui poſſede ce que vous pouriez pretendre de ſon eſtime. Je ne ſçay pas, Madame, luy répondis-je, ce qui ſe paſſe dans le cœur de Madame vôtre ſœur, mais enfin, je n'ay jamais reçeu d'elle que de l'honneur ; & j'aurois tous les regrets du monde, ſi je luy avois don-

né la moindre occasion de s'en repentir. Il faut pourtant vous y resoudre, reprit-elle encore, d'un ton fier & desdaigneux, ou songer à ne plus rien pretendre dans mon cœur : je ne vous l'accorde qu'à ce prix. Aprés ces paroles je m'allois expliquer tout du long à elle, pour ne luy donner plus sujet de douter, de ce qui se passoit dans mon ame ; mais elle me quitta : & ne me voulut pas seulement donner le loisir de luy répondre pour m'y laisser penser un peu plus long-temps. Voylà, Madame. continuay-je en parlant à Egidie, comme cette Conversation se passa. J'ay depuis revû plusieurs fois Madame l'Abbesse ; & soit qu'elle me veüille trouver seul ou qu'elle apprehende de ne sçavoir que trop tôt, ce qu'elle voudroit ignorer, elle ne m'a plus parlé d'aucune chose. Il faut vous dire la verité : je l'ay trouvée belle : ses charmes surprirent du commencement ma tendresse ; & ce

que

que je ſens encore pour elle eſt digne d'une veritable amie. Je ne luy ſçaurois pas refuſer ce rang ; & quand vous pourriez m'ordonner le contraire, je n'en pourrois pâs agir d'une autre façon. Cette charmante fille eut tant de joye de la ſincerité avec laquelle je luy parlois ; & de ce qui s'eſtoit paſſé entre ſa ſœur & moy, qu'elle conſentit volontiers à la part que je faiſois de mon amitié à ſon aiſnée ; & crut qu'eſtant aſſeurée, comme elle eſtoit, d'avoir mon cœur tout entier, elle auroit eu mauvaiſe grace de m'en demander davantage. Nous nous ſeparames trés contens l'un de l'autre & plus amoureux ; au moins de mon coſté. Cette douce tendreſſe, que j'avois d'abord eu pour elle, avoit déja pris la forme d'une forte paſſion ; & cette paſſion crût de jour en jour ; au lieu que l'amour dont je bruſlois du commencement pour l'Abbeſſe diminua de la moitié, ſans que j'y priſſe garde. Cét

avcu

aveu ſi obligeant & ſi tendre qu'Egidie me venoit de faire, de ce qu'elle ſentoit pour moy, me ſembloit ſi plein de charmes, qu'elle acheva par là de conquerir le reſte de mon cœur; & il n'en reſta à ſa ſœur que ce qu'il en falloit pour dire que je ne la haïſſois pas. Je ne la regarday plus auſſi que comme une amie, que je me voulois conſerver & à qui j'avois de l'obligation. Elle s'en apperçeut bientôt; & ſoit qu'elle reconnut quelque alteration dans ma maniere d'agir avec elle, où qu'elle craignit plus ſa ſœur, depuis ce que je luy avois dit, je remarquois, qu'elle n'avoit plus cette confiance en moy, qu'elle avoit coûtume d'avoir. Elle affectoit même de ne me croire plus ſur rien que je luy puſſe dire. Mais avec ſa ſœur, ce n'eſtoit pas de même: Quelque jalouſie qu'elle eut pour elle, il n'en paroiſſoit rien; & elle luy parloit toûjours de moy, comme d'un cœur qu'elle poſſedoit ſans

crainte de le perdre. Elle s'efforçoit quelquefois de la railler; sur ce qu'elle luy voyoit faire pour moy ; & luy disoit que c'estoit prendre des soins bien inutiles. Jusques à ce qu'enfin un jour qu'Egidie souffroit impatiemment, que sa sœur voulut en apparence l'emporter sur elle, lors qu'elle n'en avoit aucune raison, luy dit, qu'il ne luy servoit de rien de faire trophée d'un cœur qu'elle tenoit si mal; & que d'autres possedoient peut-estre mieux qu'elle. Je crois, luy repondit l'Abbesse d'un ton fier & plein de desdain, d'y avoir si bonne part qu'on ne me le voudroit pas disputer, ou qu'on me le disputeroit en vain, quand on l'oseroit. Egidie ne manqua pas de luy repartir; & ce petit different alla si loin, que ne pouvant pas estre les Juges d'une affaire dont elles estoient les parties; elles voulurent bien d'un commun consentement, puisqu'on ne lisoit pas dans les cœurs, s'en remet-

mettre à ce que j'en dirois; & m'engager à un éclairciſſement devant elles; en façon que qui ſeroit la plus mal traitée ſacrifieroit à l'autre tout le penchant qu'elle auroit pour moy. Je m'imagine que cette Converſation eut quelque choſe de fort ſingulier; & qu'on auroit eu bien du plaiſir à les entendre. Cette reſolution priſe, Egidie qui eſtoit une fille prudente, & qui voyoit à quoy elle s'eſtoit engagée, auroit voulu pouvoit reculer: & elle aima mieux renoncer à toute la joye qu'elle ſe pouvoir promettre d'une pareille victoire; car elle eſperoit bien de la remporter; que de m'expoſer aux ſuites qu'auroit cette declaration: c'eſt pourquoy elle m'écrivit le même jour ce billet.

Je viens de faire une gageure, dans laquelle ſoit que je gaigne ou que je perde, je ſuis furieuſement intereſſée. On vous demande un éclairciſſement; & l'on pretend que devant des témoins

moins que vous devez craindre, vous declariez aprés disner, de quel costé panche vôtre cœur. Si je me consulte, je sçay bien ce que vous me devez : mais que sçay-je de ce qu'il peut arriver? je n'ay pû me dedire de gager puisqu'on le vouloit : il y avoit trop de gloire pour ma rivale; d'en refuser le party. Voyez pourtant jusques où va ma generosité; je consens que me rendant justice dans vôtre cœur, vous prononciez en faveur de l'aisnée. Adieu; dites luy que vous l'aimez plus que moy; mais aimez moy toûjours plus qu'elle.

Ce billet m'embarrassa un peu : toutesfois puisqu'il falloit prendre un party, je me resolus sans plus balancer, à ce que je devois faire; & fis réponse à ce billet, s'il m'en souvient bien, de cette maniere.

Ie vous demande pardon, Madame; mais vous ne serez point obeye. Ie diray ce qu'il y a dans mon cœur, quand on m'obligera de parler; &

vôtre generosité ne sera pas payée d'une perfidie. Il est vray, qu'elle ne le seroit qu'en apparence : je veux neantmoins, puisque vous vous y estes engagée, que jusqu'aux apparences, tout soit pour vous. Mais aprés une telle épreuve de mon amour, serez vous au moins persuadée, que je vous aime comme il faut. Ie vous prie de me permettre seulement, qu'ayant détrompé Madame vôtre sœur, je m'esloigne d'icy pour quelque temps; car il n'y a pas de doute, que vôtre gageure n'ait de facheuses suites. Ce sera à vous, Madame, à y remedier; & à soûtenir pour moy le mal qu'il en pourra arriver; puisque vous avez bien voulu vous en embarrasser. Adieu.

Je donnay cette réponse au laquais qui m'avoit apporté le billet; & dis en même temps à mon valet, que sans bruit il mit si bon ordre à toutes choses, que nous fussions prests de partir dabord aprés disner, s'il en estoit besoin. J'allay passer le reste de la matinée dans

le Jardin, où en attendant le disner je me mis à resver à la question qu'on se preparoit de me donner. J'ay manqué de vous dire au commencement, que c'est un de ces Convents où les Religieuses joüissent d'une honneste liberté; & où les parens & les amis particuliers ont permission d'entrer, & de les voir dans leurs appartemens; qui est une commodité trés douce pour les galands qu'on met d'abord sur le pied des amis particuliers, la bienseance Religieuse ne permettant point d'avoir sans scrupule des amans declarez. Je fus disner chez l'Abbesse, comme c'estoit-là où je mangeois ordinairement. Je parus fort melancholique & fort interdit à table, contre ma coûtume; car pour l'ordinaire je divertissois assez bien la Compagnie; & ne manquois guere de ce feu qui fait souvent le meilleur ragoust d'un repas. Les deux Dames interessées furent les premieres à le remarquer. L'Abbesse se mit à me dire plusieurs choses fort obligeantes, pour me

faire mettre de meilleure humeur ; & voyant que je n'y répondis pas, elle me demanda à la fin ce que j'avois, que je luy paroissois si resveur. Je luy dis que c'estoit un furieux mal de teste, qui m'avoit pris depuis le matin. Elle n'avoit rien negligé ce jour là pour se mettre proprement, & quoy que les ornemens des Religieuses soient presque tous égaux, j'avouë que je luy trouvois quelque chose de si particulier & de si fort à mon goust, qu'avec la maniere douce & engageante dont elle se servoit, la resolution que j'avois prise de rompre tout à fait avec elle, commençoit à me faire de la peine ; & sans la presence de sa sœur, elle estoit peut-estre assez forte po r m'en faire dedire. Il y avoit toûjours deux ou trois autres Religieuses des amies de l'Abbesse, qui mangeoient ordinairement avec nous. Elle s'en deffit adroitement, d'abord que nous eusmes disné. Nous n'avions pas besoin de personne, pour estre témoin de la Scene qui se devoit passer

entre nous trois; c'eſt à dire, l'Abbeſſe, ſa ſœur, & moy; qui de l'humeur où j'eſtois, j'avois preſque de la peine à deſſerrer les dens. L'Abbeſſe retoucha ſur la triſteſſe qu'elle me voyoit ſur le viſage; & dit qu'elle ne m'avoit jamais vu de ſi mauvaiſe humeur; & que ſi je luy voulois faire plaiſir, je luy dirois d'où venoit mon chagrin. Je luy répondis comme auparavant, que c'eſtoit d'un grand mal de teſte que j'avois; mais elle ne s'arreſta pas à une ſi legere indiſpoſition, jugeant bien à mes yeux, qu'il y avoit quelque choſe de plus; & me pria de luy en avoüer la verité: adjoûtant encore d'un air de confiance, que je n'eſtois point devant des perſonnes ſuſpectes; & que s'il y avoit quelque choſe qui me peut guerir de ce mal, je l'obligerois de le luy dire: que j'eſtois bien aſſeuré de l'intereſt qu'elle y prenoit; & que j'aurois tort de luy refuſer une ſi foible ſatisfaction. Je ne penſe pas, dit ſa ſœur, pour m'empeſcher de luy répondre, qu'il ait autre
mal,

mal, que celuy qu'il dit. On voit souvent continua-t-elle, que les gens qui ont l'esprit fait comme le Chevalier, sont sujets à ces terribles maux de teste; & qu'ils passent dans ces méchans momens, d'une extremité à l'autre, je veux dire d'un grand enjoüement, à une grande melancholie. Vous croyez donc ma sœur, luy repartit l'Abbesse assez froidement, de bien connoistre le mal de Monsieur, puisque vous vous avisez de répondre pour luy : cependant je veux m'imaginer, qu'il n'est pas tel que vous voulez dire : & je n'en croiray, que ce qu'il m'en dira. Et moy s'il me veut croire, reprit Egidie, il ne découvrira son mal à personne. Je le connois; & c'est tant pis pour les gens qui n'en sçavent pas bien juger. Croyez-moy, luy dit l'Abbesse d'un soûris malicieux, que si je luy en demande la connoissance, ce n'est pas que je l'ignore; mais c'est pour desabuser quelque personne : & je m'estonne, qu'on face difficulté d'appren-

dre maintenant une verité, qu'on à ce me semble desiré de sçavoir. J'en vois trop bien la raison, continua-t-elle, & qu'on se repent, de s'estre engagé trop avant. He de grace, mes Dames, interrompis-je tout d'un coup; laissez-moy comme je suis. Quel que soit mon mal; & de quelle part qu'il vienne, je n'en veux ni n'en peux estre guery: s'il se pouvoit, je voudrois seulement qu'il me fit moins souffrir. Pour moy, dit l'Abbesse, qui ne me messe point de deviner; & qui ne penetre point si avant dans les cœurs, que ma sœur, je voudrois que l'on m'expliquât de quelle nature est ce tourment; & peut-estre que l'insensibilité n'estant pas mon vice, pour certaines personnes qu'il y a, j'y pourrois donner du soulagement, s'il ne tenoit qu'à moy de l'adoucir. On ne pouvoit rien dire de plus galant, ni rien de plus favorable pour moy; & je crois que je luy allois répondre, comme elle desiroit; mais un regard que jetta tout d'un coup Egidie sur moy, me fit

ſouvenir de ma promeſſe ; & me mit en eſtat de ne ſçavoir que dire. Cette aimable fille s'apperçeut de mon embarras ; & prit fort à propos la parole. Il eſt vray, dit-elle, qu'il eſt certains maux, qu'il faut pour en guerir avoir recours aux perſonnes qui les ont cauſez ; mais le Chevalier n'eſt point ſi malade de ce coſté là. Quoy qu'il en ſoit, pourſuivit-elle, j'avoüe, que je ſuis ſi ſenſible pour tout ce qui le touche, que je ne ſouffrirois pas volontiers, qu'il voulut dire devant moy les peines qu'il a, quand je ſerois capable de les luy ſoûlager. Pour vous, Madame, adjouta-t-elle en parlant à ſa ſœur; ſi vous avez cette envie, vous vous pourrez contenter ; mais vous me permettrez s'il vous plaiſt de me retirer. Et apres ces paroles elle s'en alla : ſi bien que je demeuray ſeul avec l'Abbeſſe, qui croyant d'avoir triomphé, me dit avec une joye, qu'elle avoit de la peine à cacher, qu'elle voyoit bien qu on luy cedoit mon cœur, puiſqu'on quittoit la

par-

partie; & que c'eſtoit à elle à me guerir du mal dont je me plaignois; mais que ce n'eſtoit pas le tout; & qu'elle pretendoit ſçavoir de moy-même, de qu'elle maniere elle eſtoit eſtablie dans ce cœur; & de combien au deſſus de ſa ſœur: qu'elle m'avoit donné aſſez de temps à y ſonger; & qu'il falloit prendre un party: qui eſtoit de n'eſperer plus rien de ſa tendreſſe, ou de me reſoudre à ne partager pas un bien, dont elle deſiroit l'entiere poſſeſſion: qu'elle vouloit m'accorder une eſtime un peu tendre pour ſa cadette; mais que pour le cœur elle le vouloit occuper toute ſeule; & qu'elle avoit aſſez de quoy le faire. Aprés m'avoir dit toutes ces choſes fort galamment, elle s'arreſta pour voir un peu ce que je luy dirois; toutesfois je ne répondis rien; & je crois que mon ſilence luy en dit tout ſeul aſſez; & qu'elle en prit un méchant augure. Quelques momens aprés me voyant ſur le point de prendre la parole, comme un Homme qui venoit de penſer à

ce qu'il vouloit dire, elle me devança pour m'empescher de m'expliquer, n'esperant pas encore rien de favorable pour elle. Mon Dieu! dit elle qu'on auroit de raison d'estre satisfait aujourd'huy de vous, si l'on n'estoit pas d'humeur à vous tout pardonner; & qu'on n'eut pas pitié de vous voir si chagrin. Allez vous reposer dans vôtre chambre; le mal de teste ne demande que cela: J'auray soin qu'on ne vous y trouble pas. Je me retirois avec ce congé, confus comme un Homme qui ne sçavoit que dire; mais je ne fus pas plûtôt à la porte de sa chambre, qu'elle me r'appella; & me dit d'un air plein de douceur, Chevalier escoutez, je vous veux voir ce soir à huict heures dans le cabinet de la derniere allée, je vous y attendray avec une de mes amies; & si vous m'aimez vous n'y manquerez pas. Que dis-je! reprit elle aussi-tôt; quand vous ne m'aimeriez pas, vous estes trop galant pour ne vous trouver pas à un rendez-vous que je vous donne, rien

que je ſache, ne vous en peut diſpenſer. Adieu ! n'y manquez donc pas. En achevant ces paroles, elle ſe mit à ſoûrire, & entra dans ſon cabinet pour me cacher une petite rougeur, qui luy eſtoit d'abord montée au viſage, je ne vous diray pas pourquoy. Mais voyla enfin, pourſuit le Chevalier, comme je ſortis de cette Converſation que j'avois tant apprehendée. Je crus toûjours de m'en eſtre tiré moins mal que je n'avois penſé ; & d'avoir évité un furieux embarras s'il eut fallu s'expliquer devant ces deux Dames, ſur le chois que mon cœur avoit fait. Je ne laiſſay pas encore de craindre le rendez-vous du ſoir. Je vis bien que c'eſtoit où elle m'attendoit ; & le dernier coup de grace. Toutesfois puiſqu'il y falloit venir, & que j'eſtois reſolu à ne luy rien déguiſer par des indignes détours ; je penſay qu'il valoit mieux, me ſervir de cette occaſion, que je la verrois toute ſeule pour la deſabuſer entierement, que d'attendre plus long-temps. Les hon-

neurs

neurs & les bontez que je recevois d'elle augmentoient de jour en jour ; & rendoient mon ingratitude plus grande. Il eſt vray, qu'elle auroit eſté plus condamnable, ſi elle eut eſté volontaire, & qu'il y eût à choſir dans les choſes, que le cœur veut. Je me determinay donc à cette declaration ; & fus le reſte de l'apréſdinée dans ma chambre à m'y préparer. On commença de ſouper un peu aprés ſix heures, pour avoir plus de temps de ſe promener : je parus moins melancholique à table que le matin. Egidie y prit garde, & elle qui m'avoit cherché fort long-temps, avec une patience extreme, pour me demander où j'en eſtois avec ſa ſœur, n'en jugea pas bien pour ſon compte, quand elle me vit d'une autre humeur ; & crût, qu'effectivement je l'avois trahie. Je la voyois toute déſcontenancée, & qu'elle ne mangeoit preſque point. Cette penſée l'occupoit : elle avoit toûjours les yeux ſur l'Abbeſſe ou ſur moy pour tâcher de ſurprendre nos regards,
&

& penetrer dans nos cœurs, pour voir si nous n'estions pas d'intelligence ensemble à la tromper. Elle n'eut pas la patience de sortir de table avec les autres : elle nous quitta sur un leger pretexte qu'elle prit, & se retira dans sa chambre, d'où elle m'envoya dire par une de ses amies, qui s'acquitta avec addresse de cette commission, qu'elle m'attendoit pour me parler aussi-tôt que j'aurois soupé. Je n'y manquay point; & pris si bien mon temps, que l'Abbesse qui estoit avec deux ou trois Dames qui l'estoient venuë voir, ne s'en apperçeut point. Je trouvay cette fille auprés d'une table où elle s'appuyoit d'un air fort triste & fort réveur; & qui me dit d'abord, que je ne luy avois pas peu d'obligation de m'avoir sorty d'affaire à ses dépens : qu'elle ne doutoit point que sa sœur n'en tirât de l'avantage ; mais que pour l'amour de moy elle ne vouloit pas s'en repentir ; & que quand il s'agiroit de mon repos, elle sacrifieroit toutes choses jusqu'a son

cœur :

cœur : & changeant enſuite tout d'un coup de diſcours ; mais par quel charme, dit elle, ou pour mieux dire, par quel engagement Madame l'Abbeſſe vous à rendu vôtre belle humeur ; car il me ſemble que je vous trouve bien gay à ce ſoir. Helas ! vous paroiſſiez ſi melancholique ce matin : avez vous quelque gage de ſon cœur qui vous donne tant de joye ! parlez, Chevalier, ne me celez rien ! vous m'avez trahie ; & vous ne vous eſtes pas pû ſauver ſans doute des mains de mon ennemie qu'à ce prix là. Que dites-vous Madame ! luy repondis-je ; que je vous ay trahie. Se peut-il que vous ayez un tel ſoupçon : De grace dites moy quel fondement vous en avez. Croyez, s'il vous plaiſt, que bien loin de l'avoir penſé, je.... non, non Chevalier il dit-elle en m'interrompant à ſon tour ; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Je ſçay mieux aimer que vous ne penſez. J'en ay voulû à vôtre cœur ; & j'ay douté quelque temps, ſi j'en viendrois à bout de la

maniere que je le desirois. J'avoüeray même, que ma sœur m'a donné sur cette entreprise mille inquietudes, que je me suis allarmée de ses moindres regards; & qu'un trouble continuel ne m'a point laissé joüir en repos du plaisir qu'il y a de croire, quand on ayme, que l'on est aimé. Mais aprés tant d'allarmes, j'en suis maintenant un peu persuadée; & que ce seroit peut-estre pour long-temps, si je n'avois pas resolu moy-même de vous faire changer. Il faut Chevalier, continua-t-elle, que vous vous mettiez tout de bon à aimer Madame l'Abbesse; & que vous tâchiez de ne plaire qu'à elle seule: Vous n'aurez pas possible tant de peine à cela, que je voudrois; mais je pretens au moins qu'elle m'en ait l'obligation; & qu'elle sache que j'ay esté la premiere à vous le dire, & à vous en prier. Je vous avoüe, poursuivit-elle, en me faisant signe de ne l'interrompre pas, que j'ay assez de peine à vous perdre; & que ce que je fais icy, m'est quelque chose de

plus

plus dur que la mort. Je veux pourtant me ſurmonter : & ſi j'ay quelque pouvoir ſur vous, vous fairez ce que je vous dis ; & ne me regarderez plus que comme une de vos bonnes amies. Comme elle voulut continer de me perſuader ce changement, quelques larmes qui luy ſortirent malgré elle des yeux, la trahirent ; & je la vis ſi eſtrangement accablée de douleur, que le cœur m'en fendit de pitié, & ne peux luy répondre qu'en l'embraſſant tendrement. J'admirois en moy-même la generoſité de cette fille, & où juſqu'alloit la bonté qu'elle avoit pour moy. Cette tendre paſſion que je découvrois au travers de ſes larmes, me perçoit juſqu'au fond du cœur, & me determinoit aiſément à perdre plûtôt le jour que de changer. Je luy en fis auſſi mille ſermens ; & dans l'eſtat où je me trouvois, n'eſtant point capable d'aucune expreſſion foible, je luy dis des choſes ſi touchantes, qu'elle n'eut plus envie de me perdre. Je la priay que ce fut pour la derniere fois,

qu'elle me parlât d'une chose, qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit jamais obtenir de moy : Que mon cœur iroit toûjours comme il alloit, c'est à dire, tout vers elle; & que je me voulois dégager de Madame l'Abbesse. Elle fit ce qu'elle put pour m'en détourner; & m'assura que c'estoit me precipiter & elle aussi; mais inutilement, & je sortis de sa chambre dans ce dessein, m'excusant sur une petite affaire que j'avois, de ce que je ne demeurois pas plus longtemps avec elle; & que je la verrois avant que de me coucher. Je ne luy voulus rien dire du rendez-vous; de peur que sçachant la resolution que j'avois prise, il ne luy prit fantasie de me retenir; & qu'elle ne fit ses efforts pour empescher cette entreveuë, l'heure estoit déja passée qu'il falloit m'y trouver; & les larmes de la charmante Egidie, m'avoient si bien disposé à tout faire pour elle, que je mourois d'envie de luy rendre ce témoignage de mon amour, aprés celuy qu'elle m'avoit donné

né de la tendresse & de la bonté de son cœur. Je fus donc au Lieu ou l'Abbesse m'avoit dit ; & la trouvay qui m'attendoit avec une de ses amies qui nous laissa seuls, d'abord qu'elle me vit arriver. Elle me dit qu'elle commençoit à s'ennuyr de m'attendre, & que si j'eusse tardé encore un moment, elle auroit eu de la peine à me le pardonner. Je croyois, Madame luy répondis-je assez froidement, que je viendrois toûjours à temps pour ce que vous auriez à me dire. Elle fut fort surprise de cette réponse, aprés un accueil aussi obligeant, que celuy qu'elle me faisoit. Elle tâcha de le dissimuler ; & sans s'arrester à mon injuste froideur, elle me traitta le plus doucement du monde. Il ny eut point de maniere engageante qu'elle ne mit en usage ; point d'enchantement dont elle ne se servit : il suffit qu'une Femme soit belle, & qu'elle ne vous soit pas indifferente, pour luy trouver mille charmes, quand elle veut plaire. Celle dont je parle, & de la beauté de
qui

qui j'estois persuadé me fit bien-tôt connoistre la force des siens. Cette grande resolution que j'avois prise contre elle, devint peu à peu si non inutile du moins bien foible. Elle m'arracha mille tendresses sans sçavoir d'où je les tirois. Ce n'estoit plus cette personne que je voulois abandonner : elle me possedoit si fort dans ce moment là, qu'à peine y avoit-il place dans mon esprit pour l'idée de l'aimable Egidie. A dire la verité cette Abbesse sçavoit si bien l'art de rechauffer un cœur, quand elle vouloit, qu'il estoit comme impossible de s'en deffendre. On eut dit, qu'elle n'avoit estudié toute sa vie, qu'à charmer ; & le plus fidelle des amans estoit pardonnable de toutes les infidelitez qu'elle luy faisoit commettre ; car il ne dependoit pas de la force d'un Homme de faire son devoir, quand elle le vouloit seduire. Mais pour ne vous pas tenir plus long-temps en un endroit, dont il y auroit trop de choses à dire. Je vous avoüeray, que c'est la personne

qui m'à le mieux fait connoiſtre, qu'on ne peut s'aſſeurer de rien contre une Femme qui uſe de complaiſance. Si celle-cy ne fut pas tout à fait ſatisfaite de moy; elle n'eut pas auſſi trop de raiſon de s'en plaindre. Une choſe qui vous doit aſſez ſurprendre, aprés le deſſein que j'avois pris; & qui vous pourroit donner méchante opinion de moy, ſi je ne vous avois dit, que cette Abbeſſe avoit des charmes contre leſquels on ne pouvoit reſiſter; c'eſt que je la priay moy même qu'elle ne me preſsât point de me declarer ſur ce qu'elle vouloit ſçavoir de moy, & qu'elle ſe contentât du pouvoir qu'elle voyoit bien qu'elle avoit ſur moy. Il eſtoit tel que ſans mentir, je crois, que ſi elle eut voulu s'en ſervir, elle m'auroit fait faire la plus noire perfidie du monde. Mais par bonheur, elle fut bien aiſe de ne paſſer pas plus avant; parce qu'elle craignoit peut-eſtre de n'y pas reüſſir, que ce ne fut pas encore ſon heure. Elle avoit eu avis, par des gens qu'elle tenoit inceſſam-

ment pour m'épier avec sa sœur; de de l'entretien que j'avois eu avec elle, & qu'on avoit veu les yeux de celle-cy moüillez de larmes. Elle m'en fit quelques railleries, & me dit, qu'elle avoit bien connu a mon abord, l'estrange ravage que ces larmes avoient fait dans mon ame; mais qu'elle me le vouloit pardonner, esperant qu'a la fin je m'accoûtumerois à voir pleurer les gens. Elle me dit tout cela & beaucoup d'autres choses d'un air si agréable, que je n'aurois jamais sçeu m'en fâcher. Cependant il estoit déja tard, je luy en fis prendre garde, dont elle ne me sçeut guere de gré & me dit que j'estois le plus impertinent galand qu'il y eut peut estre au Monde. Il fallut pourtant nous retirer; & un tendre adieu que nous nous fismes, nous raccommoda mieux que jamais, toute la douceur dont elle m'avoit comblé, n'empescha point qu'une foule de repentirs n'accablât mon cœur d'une horrible amertume aussi-tôt que je ne la vis plus. Ce n'est rien

rien encore, il falloit pour me bien punir des momens, que j'avois volé à Egidie, & où j'avois si mal fait mon devoir, que l'Abbesse la rencontrât sur ses pas. Elle luy demanda malicieusement de mes nouvelles. Je ne sçay, luy répondit Egidie, mais je crois, que comme il se trouvoit un peu mal, il s'est retiré de bonne heure en sa Chambre. Vous vous trompez ma sœur, luy répondit l'Abbesse, & je vous disois bien tantôt, que je connoissois mieux son mal que vous. Je luy ay conseillé de venir prendre le frais dans le Jardin, & que cela le gueriroit : comme en effet, je crois qu'il s'en porte mieux. Vous le pourrez sçavoir de luy-même, si vous voulez, je viens de le quitter. il n'y a pas un moment. Egidie demeura la plus surprise du monde, & si interdite qu'elle ne sçeut que luy répondre. Il ne luy fut pas possible de cacher une partie de son ressentiment, dont l'Abbesse triomphoit avec une joye extréme; & la laissa dans ce cruel estat. Cette pauvre fille

ne ſçavoit que s'en imaginer, aprés ce que je luy avois dit, il n'y avoit pas deux heures, & les ſermens que je luy avois faits. Elle avoit aſſez bonne opinion de moy, pour n'avoir pas crû trop legerement dans une autre conjuncture, ce que ſa ſœur luy auroit dit à mon deſavantage : mais dans celle-cy, elle ne pouvoit ni douter ni m'excuſer : la trahiſon eſtoit trop manifeſte, & tout parloit contre moy. Elle fut dabord agitée de mille paſſions differentes ; & tant d'accablemens la ſaiſirent à la fois, qu'elle n'eſtoit plus la même. On eſt toûjours plus facile à croire ce que l'on craint le plus. La premiere choſe dont elle eut envie, ce fut de me voir ; & m'envoya auſſi-tôt chercher par ſon laquais. J'y vins ; & par l'empreſſement qu'elle avoit de me parler, j'eus quelque ſoupçon de la verité. Je m'imaginay bien que ce rendez-vous n'auroit pas eſté ſi ſecret, qu'elle n'en eut pû avoir le vent : mais non pas que l'Abbeſſe luy en eut voulu faire une ſi méchante

chante confidance. La curiosité me prit de m'en éclaircir. Je la trouvay seule dans une petite Sale retiré qui servoit de parloir, & où en l'abbordant je la vis si deffaite & si emeuë, que je ne doutay plus, qu'elle n'eut sçeu que j'avois esté dans le Jardin avec sa sœur. Elle ne me parla pas d'abord : & pour moy le regret où j'estois de me sçavoir coupable fit le même effet, qu'en elle la colere & la jalousie. Si bien que nous fûmes l'un & l'autre quelques momens sans nous rien dire. Mais enfin elle prit la parole d'où venez-vous, dit-elle d'une voix assez basse & sans vouloir seulement jetter les yeux sur moy. Je luy répondis que son valet m'avoit rencontré comme je m'allois retirer. Qu'aviez-vous à faire, reprit-elle d'un ton un peu plus haut, & en me regardant avec des yeux plus pleins de pitié que de courroux d'une nouvelle trahison : ne m'avez vous fait à ce soir tant de promesses, que pour me surprendre plus aisément. Que vous ay-je fait...... aprés

ces mots, la douleur l'accablant luy osta tout d'un coup la voix; & elle demeura presque évanoüye. Je ne vous sçaurois pas representer l'estat où je me trouvay alors à la veuë d'une personne qui se mouroit, & que j'aimois si cherement. Que ces momens sont cruels? quel bon-heur seroit ce de mourir aussi; si le Ciel nous vouloit écouter, & qu'il ne se rit pas des maux que l'amour fait souffrir. Je regardois cette fille comme un Homme immobile, qui n'avoit pas la force de la secourir; ni de crier. Cette foiblesse qui luy venoit de prendre, & qui n'estoit pas un évanoüissement formé, luy laissant, quoy que froidement, la liberté de la veuë, elle remarqua sur mon visage, une tristesse qui luy parla pour moy; & rien à ce qu'elle m'avoüa depuis, ne la fit revenir de son cruel déplaisir, que la part qu'elle vit que j'y prenois. Ce silence & cét accablement où j'estois., firent ma paix avec elle; & toute sa

douleur ne fut pas assez forte pour resister à la satisfaction qu'elle reçeut de la mienne. Mon bon-heur voulut que dans ce même temps il passât deux Religieuses, qui la voyant dans l'estat que je viens de dire, coururent d'abord vers nous, & crurent qu'il luy estoit arrivé quelqu'un de ces accidens, où ces filles sont assez sujettes. Il vint encore du monde. Cette nouvelle fit du bruit dans le Convent. Madame l'Abbesse fut des premieres à l'apprendre, & ne se pressa pas neantmoins pour y courir. Pour moy je me retiray aussi-tôt que je vis qu'il y avoit assez de gens pour l'assister, & quoy que l'Abbesse m'eut fait appeller deux ou trois fois pour luy venir parler, je la fis prier de m'excuser, & d'attendre jusqu'au lendemain, à me dire ce qu'il luy plairoit. Egidie qu'on avoit portée dans sa chambre, & qui estoit déja revenuë à elle, ne me voyant pas auprés de son lict, dans un temps où
elle

elle croyoit, que si je l'aimois, je la devois le moins quitter, demanda tout bas à une fille qui la servoit, si elle ne sçavoit point où j'estois. Cette fille qui m'avoit vu entrer dans ma chambre, dans le moment que je venois de quitter sa maistresse, & qui avoit vu couler des larmes de mes yeux, luy en fit un portrait fidelle, dont elle fut extremement touchée ; & pria sa sœur, qui estoit assise tout auprés d'elle, de m'envoyer querir. L'Abbesse s'en deffendit, & luy dit qu'elle l'avoit déja fait deux fois, sans y avoir pu rien avancer ; & qu'elle ne me vouloit plus faire de priere inutile. Egidie, qui soûhaittoit extremement de me voir, & qui ne pouvoit endurer que je fusse toute la nuict dans la tristesse où j'estois, voulut essayer si je ne viendrois pas mieux pour elle. Elle ne crût pas hazarder trop, ni qu'il y allât du sien, quand elle n'obtiendroit pas plus de moy, que je n'avois fait pour sa seur. Elle

m'envoya donc cette même fille, en qui elle se fioit beaucoup, pour me dire que si j'avois la moindre envie qu'elle se portât mieux, je la verrois avant que de me coucher; & qu'elle s'y attendoit, si je l'aimois un peu. Je ne puis pas vous dire combien je fus prompt à faire ce qu'elle disoit de moy : ceux qui ont aimé se le peuvent facilement imaginer. J'entray dans sa chambre, où il n'y avoit plus que l'Abbesse auprés d'elle, qui attendoit avec impatience de voir comme se passeroit cette Scene. L'une & l'autre virent aussi-tôt le changement qu'il y avoit sur mon visage. Je ne sçay pas bien ce qu'en pensa l'aisnée; mais je sçay que je fis pitié à l'autre : & cette pauvre fille me regarda d'un air si tendre & si touchant, que je ne pus point me tenir, quoy qu'à la presence de sa sœur, de me jetter à genoux devant elle, & de luy prendre la main, que je luy baisay mille fois, & que je moüillay
tou-

toute des larmes que je ne pouvois retenir. Il n'y a pas de doute, que l'Abbeſſe ne vît trés mal volontiers des pareilles ſenſibilitez. Ce furent des cruels coups, dont elle ne peut s'empeſcher den faire bien-tôt paroître ſon reſſentiment, quelque effort qu'elle fit d'en cacher une partie. Il faut ma ſœur, dit-elle, d'un certain ton de voix qui nous ſurprit, que le Chevalier ait commis contre vous quelque grande injure, de la maniere qu'il ſemble vous en demander pardon. Vous ne le ſçauriez refuſer à de ſi touchantes larmes. Toutesfois ſi vous m'en voulez croire, continua-t-elle en ſe levant pour s'en aller, vous n'en fairez rien, qu'aprés qu'il vous aura promis, qu'il ne retombera plus dans le même crime. Je vous réponds, qu'il ne le ſçauroit promettre, où qu'il ſe par jurera. Faittes cette belle paix : je me retire, pour vous laiſſer ſeuls ; car je m'imagine que vous ne me voulez pas icy

 pour

pour témoin. Je tournay la teste pour luy répondre ; mais elle estoit déja hors la porte ; & elle m'épargna le déplaisir que j'aurois eu, de m'estre écarté par quelques paroles, du respect que je luy devois. Je demeuray donc seul avec Egidie ; & plus embarrassé, que lors que l'Abbesse y estoit ; car quoy que j'eusse bien des choses à luy dire, je ne sçavois par où ni comment m'y prendre ; & le silence estoit le seul language dont je me servois. Mais elle qui souffroit de me voir si affligé encore que ce fut pour l'amour d'elle, aprés avoir tâché de me rassurer pas ses regards, prit la parole ; he bien Chevalier ! dit-elle en me serrant la main, ne vous repentez-vous point d'avoir trahy la meilleure de vos amies ! songiez vous bien à ce que vous m'avez dit tantôt! comment avez vous donc eu le courage de me tromper. Parlez ! n'estes-vous pas le plus injuste du monde ! elle me fit encore mille

autres reproches, à quoy elle ajoûta cent choses, que je ne vous ſçaurois redire de la maniere qu'elle me les dit. En un mot, pour paſſer plus vitte ſur un ſujet qui m'attendrit encore en vous le dépeignant, je me juſtifiay auprés d'elle du mieux qu'il me fut poſſible, je luy avoüay le rendez-vous; ce qui m'avoit obligé de m'y trouver; & la raiſon que j'avois euë de le luy cacher : ſi bien qu'elle fut aſſez ſatisfaite de moy, je la vis auſſi douce que jamais; & elle me témoigna plus de confiance, & me fit plus de tendreſſe, que je n'avois reçeu encore d'elle, ainſi nous nous racquittames agréablement l'un & l'autre de toute la peine que nous avions euë ce ſoir là. Nous ne nous eſtions jamais tant aimé; & ce petit contretemps ne ſervit, qu'à allumer davantage le feu qui nous devoroit : l'heure eſtoit déja paſſée, que la bienſeance vouloit que je me retiraſſe : Je ne voulois pas avoir le

déplaiſir d'attendre que l'Abbeſſe me l'envoyât dire, comme elle pouvoit faire; mais le mal-heur eſtoit, que toutes les portes du Convent eſtant fermées, hors mis celles de ſon appartement; il falloit de neceſſité, que je paſſaſſe par là pour aller chez moy. Il eſt vray qu'en l'eſtat où j'eſtois, fortifié des puiſſans charmes de ſa ſœur, je ne fis que fort peu de reflection à ce qu'il y avoit à craindre: je n'examinay point quel danger il y avoit, & je ſentois Egidie ſi forte dans mon ame, que j'eſtois même bien aiſé, (au moins il me le paroiſſoit ainſi) de trouver cette occaſion pour braver tous les enchantemens de cette belle Abbeſſe. Je pris donc, puiſqu'il le falloit, mon chemin de ce coſté-là; & paſſay au milieu de ſa chambre, où je la vis toute ſeule, & en deshabillé. Elle m'offrit d'abord à vouloir m'areſter un moment auprés d'elle. Je m'en excuſay; & pris pretexte qu'il eſtoit

un peu trop tard ; & que je pourrois l' incommoder. Elle me répondit, qu'elle ſçavoit aſſez, combien j'eſtois perſuadé, que je ne l'incommodois jamais, à quel heure que ce ſut ; mais que pour eviter les ceremonies, que je luy pouvois encore faire ſur cela, elle me commandoit de prendre un ſiége & de m'aſſeoir auprés d'elle : qu'elle avoit quelque choſe à me dire ; & qu'elle vouloit eſtre obeïe. Si vous vouliez, Madame, luy rêpondis-je, attendre à demain. Non vous dis-je ; reprit elle bruſquement ; je veux encore une fois que ce ſoit tout à l'heure : & ſachez, pour vous punir de vôtre peu de complaiſance, que c' eſt moins pour vous obliger, que pour vous faire de la peine. Je tournay en raillerie cette contrainte, que j'appellay une douce violence ; parce qu'auſſi bien, il n'eſtoit pas à mon poſſible de luy deſobeïr : car elle avoit fait fermer la porte par où je devois ſor-

tir. Je luy dis donc, pour ne paroî-
ſtre pas tant mal honneſte, n'ayant
pas envie de rompre de la façon avec
elle, que l'effort qu'elle faiſoit pour
m'arreſter, eſtoit aſſez charmant;
& qu'il n'y avoit point d'Homme
dans le monde, qui ne le prit pour
une faveur à cette heure-là. Je veux
bien croire me répondit-elle, qu'il
paſſeroit pour tel dans l'eſprit de be-
aucoup d'honneſtes gens; mais non
pas avec vous; & à moins que de
s'evanoüir c'eſt inutilement qu'on
veut vous obliger, & faire voir qu'on
a de la bonté pour vous, il n'en faut
attendre que de l'indifference & mê-
me du mépris. Je crois, qu'il n'eſt
pas neceſſaire de vous faire un plus
long detail, de tout ce que me dit
l'Abbeſſe, & des choſes que je luy
répondis. Il ſuffit, que vous ſachiez
en gros, qu'il ne falloit pas que je la
viſſe pour n'en eſtre pas ébranlé dans
mes fortes reſolutions. Je ne ſçay
encore une fois, quel foible j'avois
au-

auprés d'elle ; mais il eſt certain, qu'elle me rendoit tout differe nt de ce que j'eſtois ; & que je ne me ſouvenois plus du deſſein que j'avois projetté ſi ſouvent, de me deffaire d'elle. Elle eſtoit ce ſoir là dans un deshabillé ſi charmant, que dans ſa negligence il y avoit mille artifices. Il ne faut pas vous en dire davantage ; ſi je ne veux paſſer dans vos eſprits pour le plus lâche & le plus traître de tous les Hommes. Je fus prés de deux heures avec cette belle enchanteuſe ; & en partis comme un Homme qui n'avoit preſque pas la force de s'en aller. Qu'elle joye pour elle ? quel triomphe ! ce n'eſtoit plus un different qui mépriſoit ſes faveurs, c'eſtoit un amant reconquis qui la quittoit à regret. Il eſt conſtant neantmoins, que je paſſay fort triſtement le reſte de cette nuict, & que je me fis tous les reproches imaginables. Les charmes de cette belle avoient cela, qu'ils ne me poſſedoient qu'autant.

tant de temps que je la voyois ; mais un moment aprés que je l'avois perduë de veuë, je revenois à moy, je voyois mon crime, & ne m'en pouvois repentir assez. Dans la premiere visite que je fis à sa sœur, je luy rendis un conte fidelle de tout ce qui m'estoit arrivé avec l'Abbesse ; & luy avoüay une partie des perfidies que je luy avois faites, dont à la verité elle ne fit que rire, voyant de quel air je m'en confessois à elle : toutesfois elle eut envie de s'en vanger ; & de rendre la pareille à sa sœur. Je m'en vay vous dire ce qu'elle fit. Je vous ay déja fait comprendre comme les appartemens de ces deux Dames n'estoient guere separez l'un de l'autre ; ce qu'il faisoit qu'elles estoient presque toûjours ensemble, quoy qu'elles ne s'aimassent guere. Egidie sçavoit, qu'elle envie sa sœur avoit de se saisir d'un portrait qu'elle avoit de moy, & que je luy avois donné. Elle le tenoit fort serré dans

ſon cabinet, de crainte qu'on ne la luy enlevât; comme en effet l'Abbeſſe n'attendoit que le moment d'en trouver l'occaſion. Egidie la luy donna belle; mais ce fut aprés avoir pris avec elle ce Portrait. Elle laiſſa ſon cabinet ouvert; ſe fut promener dans le Jardin, & donna aſſez de temps à ſa ſœur de ſe ſatisfaire, ſi elle y eut trouvé ce qu'elle cherchoit; & qu'elle n'y eut pas vû, ce que pour ſon repos elle eut bien deſiré de n'y pas voir. La pauvre Abbeſſe s'apperçeut pas de la malice, que luy avoit dreſſé ſa ſœur. Elle ſe mit auſſi-tôt qu'elle fut entrée dans ce cabinet, à chercher par tout ce Portrait; mais inutilement. Toutesfois elle ne crut pas avoir perdu tout-à-fait ſa peine, ayant trouvé la caſette de ſa ſœur ouverte, qui eſtoit toute pleine de lettres ou billets que je luy avois écrits. Elle s'enferma dans le cabinet pour avoir le loiſir de les lire; & qu'on ne la ſurprit pas. Elle

en copia même deux ou trois des plus forts où je parlois d'elle, & dont en voicy un qui vous faira juger des autres.

Ie ſuis au deſeſpoir, Madame, quand je vous entends dire, que je ne vous ayme point, & que Madame l'Abbeſſe s'eſt emparée de mon cœur. Rendez-vous juſtice; & ſi vous vous connoiſſez bien, croyez, qu'il n'y a pas à balancer entre vous deux. Si je ſçavois partager mon cœur, comme vous dites, je vous en oſterois la moitié à cette heure, pour vous punir de vôtre incredulité. Ne craignez rien, poſſedez ce pauvre cœur en repos; & laiſſez les apparences à vôtre ſœur, que je ne luy puis rufuſer, ſans paſſer pour le plus ingrat des Hommes, comme je ſuis en effet. Adieu.

Vous voyez bien, que ce billet n'eſtoit pas trop obligeant pour l'Abbeſſe; & il n'eſt pas neceſſaire, je m'imagine; de vous dire combien elle en fut outrée. Le dêpit, la jalouſie,

ſouſie, la honte de ſe voir déchirée par un Homme pour qui elle avoit eu tant de bontez, luy inſpirerent d'abord les plus cruels deſſeins dont une femme ſoit capable. Elle ſortit comme en fureur de ce cabinet, aprés avoir mis tous ces billets en mille piéces, comme elle auroit voulu faire de mon cœur; & ſans une Dame de ſes amyes, & qui eſtoit ſa confidente en toutes choſes. Je ne ſçay où juſques n'auroit elle pas porté ſon reſſentiment. Cette Dame, qui avoit tout à fait de la prudence, luy parla ſur cela d'un bon ſens; & tâcha de la faire revenir un peu à elle. Elle luy dit, qu'elle devoit prendre garde à ſa conduite; & que l'éclat qu'elle fairoit pour une telle affaire ne tourneroit jamais qu'à ſon deſavantage: Qu'elle avoit à ſe ménager dans le rang qu'elle tenoit; & que ce ne ſeroit pas un bon exemple pour ſes Religieuſes. Mais quel moyen de digerer un affront ſi cruel; tout ce que
cette

cette bonne Dame peut obtenir d'elle, ce fut, qu'elle ne me verroit point de tout ce jour là, pour avoir plus de temps d'aviser à ce qu'elle auroit à faire. Egidie revint à la fin de la promenade, & entrant dans son cabinet elle y trouva tout en desordre, & les billets en l'estat que je vous ay dit. Ce plaisir de la vangeance, qui est dans l'esprit des Femmes un des plus grands de la vie, luy fit goûter dans cette occasion des contentemens qu'il faut estre Femme & amante pour les pouvoir seulement comprendre. Elle ne pût pas demeurer long-temps sans me faire sçavoir toute cette avanture dont elle se réjoüissoit, comme d'un bon coup qu'elle avoit fait. Elle voulut pourtant me preparer à le recevoir sans me fâcher; & m'ayant fait appeller dans sa chambre, elle me demanda, ce que je dirois, si elle m'avoit broüillé avec sa sœur. Je luy répondis, que pourveu qu'elle n'y
fut

ſut pas trop intereſſée elle même, je ne luy en ſçaurois pas mauvais gré. Elle me raconta en ſuite les effets de la jalouſie de l'Abbeſſe, & me montra l'eſtat où eſtoient mes lettres & mes billets, je ne témoignay rien; mais au fond je n'approuvay point ſa conduite; & quand je venois à faire reflection ſur tout ce que je luy avois écrit, j'aurois bien voulu, qu'elle ſe fut ſervie d'un autre moyen; & que ſa vangeance eut pris d'autres armes. Je ne doutai point, que l'Abbeſſe ne fut dans un eſtrange courroux; & que cette affaire ne tirât à quelque conſequence, dont Egidie en ſouffriroit la premiere. Je ne pus m'empeſcher de luy en dire quelque choſe; & l'aſſuray pourtant que je n'y voulois pas trouver à redire, parce qu'elle l'avoit bien voulu faire; mais que connoiſſant autant que je faiſois l'eſprit de ſa ſœur, je craignois tout de ſon emportement; & qu'elle ne s'en prit à elle pour ſe vanger de

moy. Je luy dis cela d'une maniere assez tendre; toutesfois Egidie ne le prit pas de même, & me regardant avec un soûris de dépit, je vois, dit-elle, ce qui vous allarme, & que je ne vous ay pas bien servy : Allez Chevalier, continua-t-elle en se levant de sa place pour s'en aller, allez vous jetter à ses pieds, luy jurer que vous l'adorez, & luy demander pardon de tout ce que vous m'avez écrit. Moy, Madame, luy repartit-je en l'arrestant, m'abandonner à cette derniere lâcheté, que de desavoüer mon cœur. Ah! souffrez s'il vous plaist, que je vous die, que vous me connoissez trop mal; & que je suis prest de luy avoüer tout ce qu'il y a dans mon ame de passion pour vous, Voyez, si vous le voulez, & exigez même de plus grandes marques de mon amour : vous le pouvez & je vous donne tout aujourd'huy pour avoir ce plaisir encore; car demain je pars; & vous

verrez combien peu je me mets-en peine d'eſtre bien ou mal avec Madame vôtre ſœur. Cette reſolution ſitôt priſe ſur prit un peu Egidie ; & elle fut fâchée de m'avoir pouſſé juſques-là. Elle m'embraſſa tendrement ; & fit tout ce qu'elle peut pour me ſaire changer de deſſein ; mais avec bien de la peine, & la laiſſay enfin ſans luy promettre rien de trop aſſuré. Je fus le reſte du jour à ſonger à quoy je me reſoudrois, tout m'embarraſſoit, & je ne voyois rien de plus court que de partir. Mais une choſe que je trouvois fort difficile, c'eſtoit comment je dirois Adieu à l'Abbeſſe, qui eſtoit un devoir duquel je ne pouvois pas me diſpenſer : il fallut m'y rendre ; & pris le temps qu'il y avoit le plus de monde auprés d'elle, pour éviter mille fâcheux reproches, que je ſçavois bien qu'elle ne m'eut pas oſé faire devant des témoins. Je fus donc ſur le ſoir à ſon appartement ; & demanday à la Reli-

ligieuſe que je rencontray, & qu'on avoit envoyé ſans doute au devant de moy, ſi je ne pourrois pas avoir l'honneur de voir Madame l'Abbeſſe; elle me répondit d'abord que non, & qu'elle ſe trouvoit un peu mal. Mais ayant fait encore quelque inſtance pour cela, elle me dit tout doucement à l'oreille que cét ordre eſtoit exprés pour moy, & qu'elle me conſeilloit en amie de me retirer. Je vous avouë, que ce contre-temps ne me ſurprit pas ſi fort, que je l'aurois eſté, ſi je n'euſſe pas eſte préparé à n'eſtre pas tout a fait bien reçeu chez elle. Il eſt vray pourtant, que je reſſentis en mon ame quelque dépit de ce refus; & que je n'en fus conſolé que par le moyen qu'il me donnoit de m'acquitter autrement du reſpect que je luy voulus dire adieu; & voicy en propres termes le billet que je luy fis.

Ie ne ſçay, Madame, ſi c'eſt tout de bon que vous eſtes malade, qu'on ne

ne vous puiſſe pas voir ; ou ſi l'on s'ennuye de me voir icy. L'un & l'autre me fairoient aſſez de peine ; mais de peur que pour en vouloir trop ſçavoir, je n'appriſe ce que je ſuis bien-aiſe d'ignorer ; & que je ne fuſſe plus malheureux que je ne ſuis, j'ay deſſein de ne vous preſſer pas davantage de me le déclarer ; & de partir demain. Si vous eſtiez viſible, j'aurois l'honneur de prendre congé de vous dans les formes ; & vous ſouffrirez, s'il vous plaiſt, que je me ſerve du ſeul moyen qu'il me reſte de vous dire adieu par écrit & de vous baiſer tres-humblement les mains.

Ce billet comme vous pouvez voir n'eſtoit ni trop galant, ni trop bien fait. Il ne me venoit rien dans l'eſprit, quand je luy voulois écrire ; & il falloit, que je la viſſe pour ne pas mentir, quand je luy diſois des tendreſſes. Elle reçeut le billet, & ne m'y fit point de réponſe. Egidie qui vit que c'eſtoit tout de bon
que

que je la voulois quitter; & qu'elle alloit essuyer tout l'orage, me pria qu'avant de partir, je fisse au moins quelque sorte de paix avec l'Abbesse, & de ne donner pas de quoy parler aux autres Religieuses, qui se formaliseroient sans doute d'un tel départ. Elle adjoûtoit de plus, que sa sœur croiroit infalliblement, que ce seroit elle qui m'auroit precipité à m'en aller de la façon; & qu'elle seroit bien aise de se servir de ce pretexte, pour avoir sujet de tourner tout son ressentiment sur elle, pour moy, qui craignois plus que la mort cette entreveuë; & qui me representois tous les reproches qu'elle me fairoit, a quoy je n'avois rien à répondre, je ne sçeus jamais me resoudre à la voir; mais nous trouvâmes un milieu; & il fut arresté entre nous deux, que je m'absenterois seulement pour quelques jours, attendant que l'esprit de l'Abbesse se fut un peu radoucy; & que je reviendrois

drois s'il estoit necessaire, au moindre billet qu'elle m'écriroit. Je me mis donc en estat de partir le lendemain matin pour aller voir un de mes amis qui demeuroit dans le voisinage. J'estois déja sur le point de monter à cheval, quand un laquais me vint apporter un billet, où je trouvay ces paroles.

Oserois-tu partir encore, sans me voir, le plus ingrat & le plus lâche de tous les Hommes! mais non pars! car ce seroit te faire trop de grace, que de souffrir ta veüe aprés tes perfidies. Toutesfois choisis, afin que je puisse voir où jusque va ta noire ingratitude, & si tu le peux, oublie méme que tu me dois au moins cette civilité en partant de chez moy.

Jamais Homme ne fut plus estonné, ni plus combattu que moy, aprés avoir lû ce billet. Je vis bien que quoy qu'il m'en deut coûter, il la falloit voir. Je demanday seulement à ce laquais où estoit Madame,

qui

qui me dit qu'elle m'attendoit toute ſeule dans ſa chambre. J'y fus ; & de qu'elle façon, comme un Homme criminel & qu'on alloit preſenter devant ſon juge. Je trouvay cette fille ſi triſte & ſi changée, qu'elle auroit touché le cœur le plus barbare. Je ne ſçay pas bien ce que je devins alors ; mais il eſt vray que je ne me poſſedois point, & que la confuſion où ſa veuë me mit, ne ſe peut exprimer. Elle me regarda quelques momens ſans me rien dire; & prenant en ſuite la parole, que venez-vous faire icy, dit-elle, & pourquoy n'eſtes vous pas déja party. Je n'ay pas cru, Madame, luy répondis-je, que je le deuſſe faire ainſi ; depuis que j'ay ſçeu que je pouvois avoir l'honneur de vous voir. Je viens prendre congé de vous, & vous demander en même temps la grace de me dire, ce que vous avez contre moy. Ce que j'ay contre-vous, reprit-elle en ſoûpirant, ah traître ! vous ne le ſçavez que trop. He bien ! Madame, luy

dis-je,

dis-je, puis que vous voulez que je le ſache, je viens pour ſçavoir ce que merite le crime que j'ay commis en vôtre endroit; & ſi c'eſt la mort, ma vie ne dépend plus, que de ce que vous en ordonnerez. La mort, repliqua-t-elle encore. Helas! vous ne l'avez que trop meritée, & c'eſt-là mon plus grand deſeſpoir. Qu'attendez-vous donc Madame, Repris-je avec aſſez de tranſport, s'il ne faut qu'une épée pour me la donner, tenez voylà la mienne: & en diſant cela, je la luy preſentay toute nuë, & luy ouvris mon ſein pour qu'elle le voulut percer. Mais elle ne fit que tourner la veuë d'un autre coſté avec ces paroles, qu'elle dit d'un ton de voix un peu plus haut, cruel! que tu connois mal mon cœur! ſi tû crois, qu'il ſe peût vanger de toy en te donnant la mort. Je voudrois ſeulement que ma vie te fut aſſez chere, je me l'oſterois volontiers pour te punir; mais je n'aurois pas la joye de t'en voir pouſſer en mourant un ſoûpir. Comme elle

 ache-

achevoit ces mots, une grande quantité de larmes luy arrousa le visage; & les sanglots luy osterent la parole, d'une si triste maniere, que j'en eus le cœur tout serré de pitié. Je ne sçavois que luy dire : je craignois qu'elle ne prit pour des nouvelles infidelitez toutes les paroles, que j'aurois pû exprimer, dans le ressentiment que j'avois de la voir en cét estat. Neantmoins comme il n'est pas mal-aysé d'adoucir une personne qui nous ayme, & qui veut estre aimée, je m'efforçay peu à peu de vaincre son courroux; & ne partis point d'auprés d'elle, que je ne la visse en estat de me tout pardonner. Je vous diray, que ce qui l'obligea à se rendre sitôt, ce fut, qu'elle me voyoit sur le point de partir. Elle avoit envie de m'arrester; & ce n'estoit pas s'y bien prendre, que de me traitter rudement. Je ne luy estois point encore si indifferent, qu'elle n'eut de la peine à m'abandonner tout-à-fait;& elle ne desesperoit même pas; comme en amour l'on

l'on se flatte toûjours, de ne l'emporter un jour sur sa sœur. Elle ne sçavoit pas que mon voyage ne dût estre que de deux ou trois jours; elle croyoit que c'estoit pour m'en aller tout de bon; & je luy en fis une obligation. Je la priay, qu'elle voulut souffrir du moins une petite promenade dans le voisinage: à quoy elle consentit dautant plus volontiers, qu'elle ne vouloit point, qu'on remarquât combien facilement elle estoit revenuë à moy, aprés tant de sujet de ressentiment. Elle estoit bien ayse de garder quelques mesures pour ne faire pas paroître sa foiblesse; & pour qu'on crût qu'elle ne s'estoit appaisée qu'avec le temps. Elle exigea sur tout de moy, que je ne parlerois point à sa sœur de nôtre reconciliation, & que je ne la verrois nullement en partant; si je ne la voulois pas faire repentir de la trop grande indulgence qu'elle avoit euë pour moy. Je le luy promis; & quoy qu'Egidie m'eut envoyé dire, qu'elle avoit à me parler, je la fis prier par une

de ſes amies, qu'elle m'en diſpenſât, pour des raiſons que je luy écrirois; & dont je m'aſſurois qu'elle ſeroit contente. A dire le vray je devois bien cette ſatisfaction à une perſonne à qui j'avois tant d'obligation, & qui avoit tant de raiſon de ſe plaindre de moy. Je partis donc, & fus voir cét amy, d'où j'écrivis plusieurs Lettres à ces Dames, & en receus auſſi pluſieurs d'elles. Dans la derniere, que m'écrivit l'Abbeſſe, elle me prioit de la venir trouver le jour d'aprés dans le même cabinet où je l'avois dêja vuë, & que ce fut en ſecret, & ſur tout que ſa ſœur n'en peût avoir aucune connoiſſance : qu'elle s'y rendroit à neuf heures du ſoir & qu'elle m'y attendroit juſqu'à onze. Je vis aſſez par cette Lettre que l'Abbeſſe s'eſtoit radoucie; & qu'elle vouloit rire : je crus, que galamment je ne pouvois m'en deffendre; & qu'il en falloit, ſeulement par politique d'amour, advertir ſa ſœur, pour qu'elle n'eut pas à ſe plaindre de moy, ſi elle venoit à le

voir, comme l'autre rendez-vous. Je fis donc réponse à l' Abbesse, que je me trouverois sans manquer à neuf heures où elle me marquoit; & voicy le billet que j'écrivis à sa sœur.

Si vous estiez en ma place, vous fairiez sans doute ce que je vay faire aujourd'huy. Cependant je vous assuré, que c'est avec tout le regret du monde. Ie receus hier une Lettre de Madame vôtre sœur, où elle me prie, de me trouver sur les neuf heures du soir dans le Iardin; & me deffend sur toutes choses, de vous en rien apprendre. I'ay cru, que vous ne le trouveriez pas mauvais; & que vous me le conseilleriez vous même, si vous estiez icy; afin de l'appaiser. Ne craignez rien au moins & soyez persuadée; qu'il n'y va rien du vôtre. Ma fidelité est à l'épreuve de tous ses charmes; & je ne seray jamais mieux avec vous, que lors que je seray auprés d'elle, adieu.

Je donnay au laquais de l'Abbesse la

réponſe que je luy faiſois ; & mon valet porta ce billet à Egidie. Je fis partir premierement le laquais ; & n'envoyay mon valet qu'un peu de temps avant moy, pour qu'il n'arrivât pas de jour à l'Abbaye, & qu'il peut rendre ce billet en ſecret. Il y fut à l'heure que je voulois ; il entra dans le parloir ſans que perſonne y prit garde : & comme il y entendit faire du bruit, & qu'il faiſoit trop nuiɛt pour voir qui c'eſtoit, il demanda au hazard, s'il n'y avoit pas là quelqu'un qui voulut prendre la peine de luy faire appeller Madame N.... vous ſçaurez que c'eſtoit juſtement l'Abbeſſe, qui ſe promenoit toute ſeule & ſans lumiere dans ce parloir ; & qui pour que rien ne la peut arreſter d'aller au rendez-vous, attendoit dans ce lieu là avec une impatience extreme, que l'heure fut venuë de s'y trouver. Elle reconnut d'abord la voix de celuy qui luy parloit ; & luy dit, s'il vouloit quelque choſe de cette Dame, que c'eſtoit elle même. Ces deux Dames avoient la

voix

voix si semblable que ses plus familieres amies s'y trompoient quelque fois. Mon valet, qui ne sçavoit pas le danger qu'il y avoit de s'y méprendre, & qui croyoit effectivement que c'estoit celle qu'il demandoit, luy remit sans peine ce billet entre les mains, & s'imagina même, qu'il s'estoit acquitté fort juste de cette commission, & qu'il ne le pouvoit pas donner plus en secret, comme je luy avois recommandé. l'Abbesse aprés avoir pris le billet, renvoya mon valet, & luy dit, qu'elle y fairoit réponse, s'il estoit necessaire. On peut aisément penser, qu'elle eut bien de l'impatience, de voir ce que j'écrivois à sa sœur; mais il seroit difficile de dire toute la douleur qu'elle ressentit, aprés avoir satisfait sa curiosité. Elle n'estoit pas naturellement fort méchante; & si la jalousie ne s'en fut meslée, elle se seroit peut-estre contentée de faire esclatter sa colere en injures. Mais cette passion n'a pas coûtume de s'en tenir à des si foibles vangeances, elle porte toû-

jours ſes deſſeins juſqu'à l'extrémité ; & l'amour offenſé eſt le plus terrible de tous les ennemis. L'Abbeſſe ſe mit à chercher ſa ſœur ; qu'elle trouva dans ſa chambre : & comme il leur eſtoit aſſez ordinaire de parler de moy, il luy fut aiſé, aprés un petit détour, de la faire tomber ſur mon chapitre. Advoüons aprés tout, ma ſœur, dit l' Abbeſſe, aprés avoir parlé aſſez indifferemment de moy, que nous nous ſommes bien trompées toutes deux, dans les ſentimens avantagenx que nous avons eus pour ce Gentil-Homme, qui n'a payé que de trahiſons toutes les bontez qu'il à receües de l'une & de l'autre. Pour moy, adjoûta-t-elle, j'en ſuis maintenant aſſez deſabuſée ; & il eſt vray que je vous ay une partie de cette obligation ; & que ſans les billets que je trouvay dans vôtre caſette, je ſerois peut-eſtre encore dans une ſi étrange erreur. Si vous vouliez, je vous rendrois en echange le méme ſervice ; mais, ma pauvre ſœur, vous eſtes ſi fort préve-

nüe à ſon advantage, que vous croirez toûjours, quoy qu'on vous pût dire, qu il n'eſt rien de plus honneſte que luy, ni rien de plus veritable, que ce qu'il vous dit. Que fairiez-vous! luy répondit froidement Egidie, je ne vois rien faire au Chevalier, que je puiſſe blâmer; rien qu'il ne face voir qu'il a beaucoup de reſpect pour moy; & juſques à ce que j'aye des raiſons du contraire, je ſuis aſſez raiſonnable pour ne changer pas les ſentimens que j'ay pour luy. Mais ſi l'on vous faiſoit voir, luy dit l'Abbeſſe, que vous vous trompez dans ces ſentimens, qu'il vous trahit, & que c'eſt le plus lâche de tous les Hommes. Je n'en aurois peut-eſtre pas, pourſuivit-t-elle, toute la reconnoiſſance que meriteroit un tel ſervice: car à ne vous point mentir, quoy qu'-ordinairement l'on prenne fort peu de plaiſir à eſtre trompé; j'advoüe ma foibleſſe en cecy, que j'aime encore mieux mon erreur. Un mal n'eſt mal que quand on le ſent, ou qu'on le connoit;

& si j'avois à choisir dans certaines choses, le plus doux seroit pour moy d'estre deceüe. Que vous estes à plaindre, reprit encore l'Abbesse, & que vous meritez peu qu'on vous desabuse ; mais vous estes ma sœur, & il faut malgré vous même avoir pitié de vous. Sachez donc que cét honneste Homme, ce fidelle amy, comme il vous plaira de l'appeller, me demande par un billet qu'il m'a écrit aujourd'huy, d'avoir à ce soir une entreveüe avec luy dans le Jardin ; & me supplie, autant qu'il peut, que ce soit en secret, & que vous n'en sçachiez rien. Si vous voulez, vous ne m'en croirez pas, continua-t-elle, qui voyoit qu'elle se troubloit & qu'elle avoit changé, deux ou trois fois de couleur, ou plûtôt vous n'aurez qu'a venir avec moy, pour en croire vos yeux. Quelque fermeté d'ame qu'eut cette aimable fille, elle fut ébranlée de ce coup-là. L'infidelité estoit manifeste, & sa rivale assuroit la chose si positivement, qu'elle n'en pouvoit pas douter, puis-

qu'el-

qu'elle s'offroit de la mener au rendez-vous, pour en estre témoin elle même. Elle accepte le party d'allar avec elle au Jardin; elle luy donne des armes pour se faire poignarder; & ne veut plus tarder un moment de voir sa mort puisque l heure en est venuë.

Mais cependant, dit le Chevalier en laissant là le fil de son discours, que je m'amuse peut-estre avec un peu trop de plaisir, à vous raconter une Histoire où la pluspart des avantures semblent me flatter, je ne m'avise pas, que c'est abuser de la patience des gens. Cela ne vous dévroit pas paroître de la façon, luy dit la Marquise de Sindal; car jusques icy personne n'a pris la liberté de vous interrompre; & le silence qu'on vous à presté, est une marque assez visible, quon ne s'est pas encore ennuyé de vous entendre dire toutes ces galanteries. J'avoüe, continua-t-elle en riant, que j'ay dit souvent en moy-méme, qu'il n'y avoit qu'un Homme comme vous, à qui l'on peut pardonner tant

de

de vanité, & qui voulut avoir l'effronterie, de nous entretenir d'une Histoire dont il est le Heros. Vous payez bien mal, luy répondit le Chevalier, l'obeïssance que je vous ay montrée en cela ; car quoy que vous en veüilliez dire, Madame, il ne m'est pas encore arrivé plus que de cette fois, de me faire honneur de mes avantures. Il n'y a personne icy, reprit la même Dame, qui ne vous connoisse; & qui n'ait appris de vous même une partie des choses que vous avez faites en vôtre vie. Je doute pourtant fort, poursuivit-elle, que tout soit arrivé comme vous le debitez. Si c'est là vôtre pensée, Madame, luy repartit le Chevalier, & que le reste de la Compagnie ne me soit pas plus favorable, c'est bien inutilement que je me suis donné tant de peine. Je profiteray de l'avis; & l'on me dispenpensera de me mettre en plus grand frais de paroles; on trouvera quelque chose de meilleur pour la Cenversation. Madame la Duchesse, qui s'estoit prise

à rire avec les autres Dames, de voir le Chevalier la moitié deffait, de ce que luy avoit dit la Marquiſe de Sindal, ne voulut pas que la raillerie allât plus avant, quand elle luy vit prendre ce party; & luy dit, qu'elle ne pretendoit pas l'avoir écouté ſi long-temps, pour ne ſçavoir pas cette Hiſtoire juſqu'à la fin. Elle ajoûta de plus, qu'il ne ſe devoit pas mettre en peine, de ce qu'en diſoit la Marquiſe; & que s'il y avoit quelque choſe à blaſmer dans tout ce qu'il leur avoit raconté, c'eſtoit aſſurement, la conduite de ces Religieuſes; mais que ce n'eſtoit pas d'aujourd'huy, qu'on ſçavoit que l'amour s'habilloit de toutes les façons, qu'il eſtoit de tous les eſtats; & qu'un honneſte Homme ne ſe formoit jamais mieux, que dans la Converſation de ces filles; & qu'il falloit avoir paſſé premierement par la grille, pour bien reüſſir dans la ruelle. Elle pria, donc le Chevalier d'achever; la Compagnie ſe mit à l'en preſſer auſſi. Il s'en deffendit, & leur dit qu'il eſtoit

deja

déja temps de se retirer; & qu'il avoit encore trop de choses à dire. On jugea donc qu'il estoit plus à propos de remettre le reste au lendemain, & de passer à quelque jeu; mais le Chevalier répondit à cela, qu'il n'estoit pas necessaire de chercher rien de plus, pour se bien divertir, que les Lettres qu'on avoit proposé de lire: & qu'on ne pouvoit pas sans injustice, faire plus de grace aux autres, qu'à luy. Madame la Duchesse luy dit, que si toutes avoient une Histoire comme la sienne, on seroit long-temps à les lire; que toutesfois pour le contenter, elle vouloit bien qu'on en lût encore trois : aprés quoy l'on finiroit la Conversation; & l'on rendroit les autres à qui elles appartenoient. Madame d'Elus en choisit donc trois autres, & la premiere fut pour Mademoiselle d'Armand, qui luy permit volontiers de la lire; & dit en riant que la Compagnie en seroit peut-estre scandalizée, mais qu'elle ne s'en soucioit pas. Voicy en quels termes elle estoit.

Tout

Tout ce que vous m'écrivez est si galant, & si joliment dit qu'il me charmeroit, si je ne connoissois déja que vous sçavez mieux écrire qu'aimer. L'amour n'inspire point tant d'art; & le cœur parle bien plus innocemment que l'esprit. Ces inquietudes & ces chagrins dont vous parlez, & que vous avez, d'estre si longtemps sans me voir, ne sont que des maux imaginaires, & qui ne vous tourmentent point. I'apprens icy de Science certaine, que vous vous divertißez fort bien ou vous estes. Vous n'aurez pas le plaisir de voir, que je m'y sois trompée, & si vous voulez sçavoir, comme je me trouve moy-même de vôtre absence, vous le viendrez apprendre icy. I'ay esté peut-estre trop facile du commencement de nôtre engagement, à me laisser persuader que vous m'aimiez, vous qui n'avez jamais sceu ce que c'estoit que l'amour; mais il est aisé à une personne qui a autant de merite & autant

de

de charmes que vous en avez, de tromper les gens aussi credules que moy. Ne pretendez pas d'en abuser; je ne suis point si fort à vous, que je ne vous puisse estre enlevé par quelqu'autre, sur tout en vôtre abscence dont beaucoup de personnes tâchent de profiter; & se sont offertes de remplir la place que vous occupez dans mon cœur. Ne negligez rien, si vous l'estimez assez pour croire qu'il vaille la peine d'en avoir quelque soin; & revenez si vous m'en voulez croire, le plustôt que vous pourrez. Adieu.

Il n'y eut personne de la Compagnie qui fût surpris de cette Lettre, & qui se fut imaginé, qu'on en peut écrire une semblable à une fille aussi sage & aussi raisonnable que l'estoit Mademoiselle d'Armand. Madame d'Elus qui la connoissoit parfaitement n'en vouloit pas croire ses yeux; & luy demanda deux ou trois fois, si c'estoit bien à elle qu'on écrivoit cette Lettre, & si l'on ne s'estoit point trompé. Cette Damoiselle

ne laiſſoit pourtant pas de rougir, de ce que chacun la regardoit Je crois, luy dit le Chevalier, qu'il n'y a pas là de quoy tant rire; & que les galanteries qu'on vous écrit, nous donnent aſſez de quoy penſer. Quoy qu'il en ſoit, luy répondit-elle, c'eſt d'un trop galant Homme que je les recois pour m'en pouvoir fâcher; & je ſuis preſte de luy en écrire tous les jours de plus tendres. Si nous ne vous connoiſſions pas, luy dit la Comteſſe d'Ancire, nous prendrions les choſes au pied de la Lettre; & l'on ne vous fairoit pas trop de grace; mais je crois, qu'il y a du myſtere dans cette Lettre, & que vous ne voudriez pas vous en faire honneur de la maniere qu'elle eſt tournée. Pour moy, dit la Ducheſſe, je n'y comprens rien; & j'avoüe, que j'ay beſoin d'une eſtime auſſi grande, qu'eſt celle que j'ay pour Mademoiſelle d'Armand, pour ne la condamner pas. Mais dites-nous au moins, continua-t-elle en s'addreſſant à cette Damoiſelle; de quoy vous riez;

& ce qu'il y a que nous n'entendons point dans cette Lettre; car je n'ay pas envie de changer les ſentimens que j'ay pour vous. Mademoiſelle d'Armand aprés avoir remercié la Ducheſſe de tout ce qu'elle luy venoit de dire d'obliligeant, luy raconta, que s'eſtant trouvée il y avoit quelque temps chez une des premieres Dames de la Cour, où un grand nombre d'honneſtes gens ſe rendoient ordinairement, on avoit propoſé une queſtion qui avoit eſté aſſez galamment agittée: ſçavoir s'il y avoit plus de peine pour un Amant à faire une declaration à ſa Maiſtreſſe, qu'à la Maiſtreſſe de la recevoir: & qu'elle avoit ſoûtenu le party de l'Amant; & qu'il eſtoit plus aiſé à un Homme de dire qu'il aime, qu'à une Femme de le ſouffrir: & que le Baron d'Eſtal, qui eſtoit l'Auteur de cette Lettre, ayant entrepris le contraire, la Compagnie avoit trouvé bon, que pour la rareté du fait, il falloit que le Baron joüât le perſonnage d'une Maiſtreſſe, & elle

ce-

celuy de l'amant, pour voir un peu comment cela reüssiroit. Elle assuroit, que cette galanterie avoit donné lieu à de si jolies choses, tant en prose qu'en vers, que mille gens s'en estoient divertis, & qu'elle duroit encore de la même façon : de sorte qu'il ne falloit pas lire cette Lettre comme venant d'un galant; mais comme d'une Maistresse sensible : & que la verité estoit, qu'ils avoient assez mal fait l'un & l'autre leur personnage; parce que le Baron s'estoit trop facilement rendu, & que de son costé elle n'avoit pas montré tout l'empressement, & tous les soins qu'ont les Amans passionnez. Le Chevalier auroit bien voulu, que Mademoiselle d'Armand ne fût se pas si bien justifiée, & qu'on eut pû seulement douter, de ce qu'elle disoit, mais le reste de la Compagnie avoit de trop bons sentimens d'elle, pour ne luy rendre pas la justice qui luy estoit deuë. On trouva cette galanterie assez agréable & capable de donner bien du divertissement.

ment. On ne s'estendit pas davantage la dessus pour donner temps de lire les autres Lettres. La seconde fut pour le Baron d'Eparc, avec qui Madame d'Elus garda les mêmes ceremonies qu'avec les autres; & elle obtint sans peine la permission d'en faire part à la Compagnie. Voicy ce qu'elle contenoit.

La question que vous me proposez, mon cher Monsieur, seroit mieux vôtre affaire que la mienne. I'aurois voulu voir moy-même comment vous en seriez sorty; vous qui ne manquez jamais de reüssir. Toutesfois puisqu'il ne m'est pas permis de vous rien refuser, & que vôtre amitié desire de moy une obeyssance aveugle, je m'en vay vous dire bïen ou mal qu'el est mon sentiment sur ce que vous me demandez.

Vous voulez sçavoir si un jaloux se peut appeller Amant, d'où naist la jalousie : & la difference qu'il y a en matiere d'amour entre la jalousie & la crainte.

Ie vous répondray d'abord, que je ne

ne crois pas qu'un jaloux aime; mais au contraire je dis, qu'il hayt d'une terrible inimitiê, comme il eſt aiſé de voir par ſes actions; & qu'ainſi ce ſeroit mal à propos qu'on luy donneroit le titre d'Amant, qu'il ne merite pas. Mais il faut ſelon l'ordre des choſes, que je vous die premierement, d'où naiſt la jalou e. Pour moy c'eſt mon opinion, qu'un Homme n'eſt jaloux, que lors qu'il ſe croit indigne de poſſeder l'eſtime de ſa Maiſtreſſe. I'oſe croire même, qu'un jaloux ne s'imagine pas qu'on l'aime: car autrement il ne s'affligeroit pas, comme il fait. C'eſt une raillerie de dire, comme pluſieurs veulent que cette peſte de l'amour, n'eſt qu'une crainte qu'on à de perdre ce qu'on aime. Vn jaloux y procederoit d'une autre maniere. La crainte eſt une paſſion inutile, qui veritablement trouble l'ame & luy fait apprehender les maux qui luy peuvent nuire; mais elle ne porte jamais un Homme au deſeſpoir, comme fait la jalouſie: parce

qu'elle ne naist en nous que des choses qui peuvent arriver, & n'arriver pas aussi. Un timide ne perd pas tout à fait l'esperance : il tâche de prevenir par tous les moyens possibles les malheurs qu'il apprehende; afin d'en esviter l'orage. Ie dis bien davantage, que la crainte en amour est une sorte de vertu entre les deux extremes. Il est facile de voir, que les jaloux ne sont pas possedez de cette crainte; mais plustôt d'une rage, qui leur fait croire qu'ils ont perdu absolument ce qu'ils adoroient. Prenons seulement la peine d'examiner un de ces fous, nous verrons, qu'il n'agit pas comme un Homme qui craint, n'y comme un Amant qui se veut faire aimer; mais comme un desesperé & un veritable ennemy. Chacun hayt naturellement ce qui luy donne du déplaisir : Et quel plus grand deplaisir peut-on imaginer, que de se croire abandonné & méprisé de ce qu'on estime, & de ce qu'on aime plus que sa vie. Un jaloux

qui

qui ſe perſuade d'eſtre ainſi mal traité de ſa Maiſtreſſe, ne ſçauroit pas l'aimer davantage. Il faut que la hayne ſuccede à cet amour : & bien ſouvent la fureur. Qu'elle peine pour un mal-heureux Homme, dans le temps que ce changement ſe fait ! quel combat il y a dans ſon ame ! je crois qu'il n'eſt rien de ſi terrible, & que le moindre conſeil que ſon eſprit luy ſuggere, c'eſt d'avoir recours à la mort. Une fois que l'amour eſt party du cœur d'un jaloux, qui en part comme je vien de dire, dés le moment que la jalouſie s'y introduit, cette derniere paſſion l'occupe tout entierement, le domine, le tyranniſe, & l'accable de cette affliction qui marche toûjours aprez elle. Si vous voulez voir encore plus clairement, qu'il n'y a plus d'amour dans le cœur d'un mal-heureux jaloux, regardez-le de plus prez, vous ne verrez en luy que des deſſeins emportez & pleins de vangeance, il n'eſt jamais content : il ne parle que de mort,

que

que de desespoir ; il veut tout perdre ; il appelle celle qu'il adoroit un peu auparavant, infidelle, ingrate, pleine de trahisons & de cruantez : & enfin au moindre soupçon qu'il a au desavantage de cette belle, il en fait une verité, & l'assure comme une chose qu'il a veuë. Il ne cherche plus à luy plaire par ses soin, par sa discretion, & par sa fidelité : il ne songe qu'a la perdre ; & fait même en façon, que ses rivaux, qui estoient peut-estre incapables de la luy ravir, profitent de son égarement ; & tâchent pour s'establir eux-mêmes de le destruire tout à fait. Si sa Maistresse s'efforce de le faire revenir à luy ; il prend toutes les avances qu'elle luy fait pour des trahisons ; il les publie, pour faire voir qu'il n'est point si duppe que de s'y fier ; & il commet tous les jours de nouveaux crimes contre elle, sans pouvoir donner des raisons pourquoy ; & dont un moment aprez il a mille repentirs.

Dites moy, je vous prie, comment ont peut appeller Amant un Homme de cette humeur; & si c'est la crainte qu'il a de perdre ce qu'il aime, qui le porte à ces extremitez. Pour moy je ne le crois pas. S'il aimoit encore, il prendroit d'autres mesures; & s'il n'y avoit que la crainte qui le tourmentât, il se serviroit des moyens qu'il y a de se rassurer; & non pas du desespoir. Ie crois constamment, que le premier effet de la jalousie est le dernier soûpir de l'amour.

Voila enfin ce que j'ay pensé sur la question que vous m'avez faite: mandez-moy à vôtre tour, quelle est vôtre opinion, sur laquelle je me regleray toûjours en toutes choses. Adieu.

Cette Lettre plût tout-à-fait à la Compagnie, & je crois qu'on auroit poussé cette matiere plus avant; car tout le monde la trouvoit belle, & fort propre pour une Conversation; mais à l'heure qu'il estoit, il n'y eut personne qui ne fut d'avis de la re-

mettre à une autre fois. Madame d'Elus ouvrit donc la derniere Lettre, & dit en soûriant, qu'il falloit, que quelqu'autre la lût; parce que c'estoit à elle-même, qu'elle s'addressoit; mais la Duchesse luy répondit, qu'on ne fairoit pas pour cela une nouvelle Loy; qu'on s'en fieroit bien à elle; & qu'elle n'avoit qu'à poursuivre; comme elle fit, en disant que c'estoit d'Angleterre, qu'on luy écrivoit; & voicy les propres termes de cette Lettre.

Il y a plus d'un mois, que je suis à Londres, sans vous en avoir donné des nouvelles. J'avoüe, Madame, que c'est un peu trop, & que je devrois estre plus exact envers une personne à qui je dois tant de choses. Mais apres tout, si vous sçaviez, ce que c'est que l'Angleterre, vous me le pardonneriez bien; & j'ose vous assurer, que tout ce que l'on peut faire pour ses meilleures amies, c'est de ne les oublier pas les deux ou trois premiers

jours

jours qu'on est arrivé en cette Ville. Il y mille enchantemens qui surprennent d'abord ; & mal-heur pour les gens qui ont le cœur un peu tendre. On ne sçait ce qu'on devient ; & vous trembleriez pour moy, si vous sçaviez tous les hazards qu'il y a à courir. La mer Balthique, où je vous disois la derniere fois que je vous écrivis, que j'avois passé tant de dangers, n'est point tant à craindre, quand elle auroit plus d'orages, plus d'écüeils, & plus de tempestes qu'elle n'a : & je n'eus point tant besoin de vos prieres sur cêt infidelle & redoutable eslement, qu'icy au milieu d'une terre ferme. Ie ne sçay, si je dois vous le dire, vous, Madame, à qui je me confesse de toutes choses ; mais enfin vous avez ouy parler de la beauté des Angloises : on n'a jamais dit plus vray ; & je connois par ma propre experience, qu'il faut bien prendre garde a soy, si l'on n'en veut pas estre surpris. Ceux qui ont disputé long-temps sur le lieu de

Paradis terrestre n'avoient jamais esté en ce Pays; car il est aisé de voir par la grande quantité d'Anges qu'il y a, qu'il n'est point d'autre lieu qui se puisse plus justement appeller de ce nom. Il est vray que ce ne sont pas de ces Anges qui n'aiment qu'à faire du bien. On perd quelque fois la raison pour les vouloir regarder de trop prez; & ils ont je ne sçay quoy qui trouble l'ame d'une certaine maniere : mais enfin ce n'est pas avec eux ou plustôt avec elles qu'on apprend à faire son salut. Vous sçavez, Madame, que ce n'est pas trop ma coûtume de vous mander dans les relations que je vous fais des Pays Estrangers, la grandeur d'une Ville, la quantité de gens, qu'il y a, le Commerce, la Politique, les façons ni toutes les autres matieres, dont il n'y a que trop de Livres remplis, & où je m'arreste fort peu; voyageant plustôt pour me desennuyer, & parce que je ne sçay que faire, que pour toutes ces curieuses remarques,

dont les fameux voyageurs se font tant d'honneur. Ie vous diray à mon ordinaire, ce que je trouve icy de plus à mon goust; & à quoy je me divertis le mieux. Vous sçavez desja que Londres est une des plus grandes & des belles Villes du Monde, & la seule que le feu à embellie, ou pour le dire encore plus fortement, ressuscitée. Vous sçavez, qu'elle est moüillée de la plus favorable Riviere pour le commerce qu'on se puisse imaginer: que le Pays d'Angleterre est tres beau & tres bon, & qu'on y trouve aujourd'huy en abondance, ce qu'autresfois on alloit chercher ailleurs, je ne m'amuseray pas, comme je vous ay dit, à toutes ces choses que cent personnes ont escrites avant moy, & dont il y a des Livres Imprimez. Ce que j'y ay d'abord remarqué, & où je me suis arresté d'avantage, c'est à une certaine liberté de mœurs, de Religion, & de plaisirs qu'il y a, & qui ne se trouve en aucun autre lieu du Monde

de même qu'icy : en ſorte que chacun y vit, y prie, & s'y divertit comme il luy plaiſt, ſans craindre la cenſure, ni le que dira-t-on. La contrainte eſt bannie de toutes ſortes de Compagnies; & la franchiſe y regne ſi fort, parmy ceux qui ſont veritablement Anglois, qu'il n'y a pas de doute, qu'elle ne paroiſſe en certaines choſes un peu eſtrange à ceux qui n'y ſont pas encore faits. Le menu peuple qui eſt par tout ailleurs aſſez brutal, eſt icy plus inſolent, qu'on ne peut dire; mais les gens de qualité, & ſur tout ceux qui ont un peu voyagé, ſe tirent mieux du commun qu'aucune autre Nation que je ſache. Les Eſtrangers ſont fort bien receus d'eux. Il eſt vray, qu'il y a eu de tout temps quelque haine, au pluſtôt quelque jalouſie dans le cœur des Anglois contre les François; mais les plus raiſonnables en ſont gueris : & ceux qui ne la peuvent vaincre, ont l'addreſſe de la ſçavoir cacher. La Cour y eſt de toutes les manieres tres belle; & je n'en ſçay point aprez celle de France, qui luy puiſſe diſ-

disputer le rang ; tant pour la pompe, l'esclat, & les gens bienfaits, que pour la despense & la galanterie. Elle a même par dessus la nôtre une certaine liberté qui charme les Estrangers ; & un accez si facile qu'on n'a que faire d'introducteur. Le Monarque qui y regne l'entretient avec tant de lustre & tant de douceur, que c'est un enchantement pour y estre arresté la moitié plus de temps, qu'on ne croit pas de faire. Les personnes qui la composent sont fort magnifiques en Carrosses & en trains, Les François n'ont nul avantage sur eux en cecy, non plus qu'en riches Habits & en beaux Meubles. Je ne mentiray peut-estre pas de trop, quand j'avoüeray, que les Femmes y ont plus de justesse en general & beaucoup plus de propreté qu'en aucune autre part: du moins il me le semble ainsi, & que des pieds jusqu'à la teste elles ont outre cêt esclat qui leur est si naturel, je ne sçay quoy de plus galant que tout le reste des Femmes qu'il y a dans l'Europe. Il y a icy cinq ou six beaux endroits ou

 il est

il est facile de verifier ce que je dis. C'est là où l'on doit bien se tenir sur ses gardes Mais au reste quelque mal quelles sachent faire, il y a remede à esperer; & la nature qui a pourveu sagement à toutes choses, apres avoir fait les Angloises pleines de feux & de traits, elle leur à Imprimê un certain caractere de douceur, qui leur fait prendre pitié des maux qu'elles causent. Elles ont de la bonté & de l'honnesteté. Leurs Marys sont les plus commodes gens du Monde & les moins soupçonneux. Quelque part qu'on veüille mener leurs Femmes, ils ne s'en formalisent point. Le Cabaret n'est pas icy un lieu où la bienseance des Dames se trouve offensée : La Fille la plus modeste y suivra honnestement un galand, de qui elle prendra sans difficulté la collation qu'il luy donnera. Ces belles ne sçauroient jamais dire non, de rien, sans soûpirer. Je vous pourrois entretenir plus long-temps sur ce sujet, mais ma Lettre est dêja aßez longue; & je vous en diray davantage une autre fois, selon le plaisir que vous y trouverez. Je suis, &c.

Ma-

Madame d'Elus n'eut pas pluſtôt achevé de lire ſa Lettre, que tout le Monde ſe leva, & l'on s'en entretint juſqu'à ce qu'on fut arrivé au logis où la Compagnie ſe ſepara aprés qu'un chacun eut pris congé de la Ducheſſe, pour aller chercher du repos.

IV.

LE quatriéme jour commènça par une agréable ſurpriſe qu'eut la Ducheſſe, de l'arrivée de deux des plus belles Dames de la Cour, la Comteſſe d'Ermonde & Madame d'Eyrac. Elles avoient ſçeu, qu'il y avoit grande Compagnie chez cette Dame: Elle luy devoient une viſite, & furent bien aiſe de prendre ce temps-là qu'on s'y divertiſſoit bien. Monſieur d'Arignan fut de la partie, & les accompagna dans cette viſite. C'eſtoit un bel eſprit, qui avoit le tour galant pour la Converſation; & qui fit tres bien ſon devoir dans le Cercle.

Comme la Compagnie estoit devenuë plus grande, la Duchesse voulut augmenter sa dépense; s'il estoit possible de rien adjoûter à la magnificence avec laquelle elle traittoit ses Hostes. Il faut confesser que depuis ce jour-là, ce ne fut qu'une profusion, qui paroissoit dans les moindres collations qu'elle donnoit en bassins de Confitures, en Vins trés exquis, en autres liqueurs, & en tout ce qu'un Homme pouvoit souhaitter de plus agréable. Le Bal les divertit une partie de l'apréſdinée; & si j'avois entrepris de dire tout ce qu'il se passa dans cette Maison de plaisance, j'aurois de quoy amuser de temps en temps le Lecteur, en des particularitez qui peut-estre ne luy déplairoient pas. Mais puis que je me suis attaché seulement aux Conversations du soir, qui se tenoient dans ce Cabinet de verdure; il faut pour ne sortir pas de mon dessein, que j'en vienne d'abord à ce qu'on y disoit.
La

La Ducheſſe, qui avoit pris beaucoup de plaiſir dans l' Hiſtoire de ces Religieuſes ; & qui avoit envie, qu'elle ſervit de Converſation encore ce ſoir-la, pour en apprendre la fin, avoit prié Mademoiſelle d'Armand, de raconter aux deux Dames qui eſtoient nouvellement arrivées, ce que le Chevalier leur en avoit déja dit. Cette Damoiſelle s'acquitta fidellement & galamment de ſa charge : elle donna bien du divertiſſement à ces deux Dames ; ſur tout à Madame d'Eyrac, à qui cette Hiſtoire n'eſtoit pas inconnuë ; & qui dit en-ſuite à la Comteſſe d'Ermonde ce qu' elle en ſçavoit. On n'eut pas pluſtôt pris place dans le Cercle, ſelon, qu'on ſe trouva, que la Ducheſſe, s' addreſſant au Chevalier, luy-dit, qu'il falloit, qu'il achevât, ce qu' il avoit commencé le jour d'auparavant ; & qu'on ne propoſeroit point d'autre queſtion, ni d'autre jeu qu'il n'eut finy le recit de cet-

te avanture. Le Chevalier tâcha de s'en deffendre par cent détours; & pria inſtamment Madame la Ducheſſe de l'en vouloir diſpenſer; & ne s'y rendit enfin que par force. Ce qui luy faiſoit le plus de dépit, c'eſt que la Marquiſe de Sindal & Mademoiſelle d'Armand diſoient, que ce qu'il en faiſoit, n'eſtoit que pour qu'on l'en priât; mais qu'au fond on ne luy pouvoit pas faire plus de plaiſir. Neantmoins il fallut avec toutes ces railleries, qu'il pourſuivit ſon Hiſtoire. Il avoit bien des raiſons de ne la pas continuer à cauſe de Madame d'Eyrac qui n'en ignoroit pas la moindre circonſtance, comme il ſçavoit fort bien luy-même. Cette Dame rioit de tout ſon cœur de la peine où elle le voyoit; & elle n'avoit qu'à le regarder pour le decontenancer. Il reprit enfin ſon diſcours où il l'avoit laiſſé, mais auec une ſi grande negligence & ſi peu d'attachement à tout ce qu'il diſoit, que ce n'eſtoit plus

la

la même chose ; mais un reçit foible & leger, qui sembloit n'avoir rien de commun à ce qu'il avoit raconté. Il n'y eut personne qui ne s'en apperceut. La Duchesse fut la premiere à luy dire, qu'il luy faisoit pitié à l'ouïr narrer ce qu'il disoit, & qu'il n'avoit pas ce jour là le même esprit qu'autrefois. Les autres Dames luy firent les mêmes reproches, hors-mis la Comtesse d'Ermonde & Madame d'Eyrac qui prirent son party. Pour moy je crois, dit la premiere de ces deux Dames avec un agréable souris, que le Chevalier ne manque jamais d'esprit ; mais qu'il a encore plus de discretion; & que c'est là ce qui l'oblige de ne toucher que legerement sur des choses qui peuvent faire tort à la reputation d'une sorte de personnes qu'on doit plus respecter que les autres. Et qu'elle est cette discretion, répondit à cela la Marquise, qui ne luy vient que depuis aujourd'huy, & devant une Compagnie qui ne

ſçait pas ſeulement de quel païs ſont celles dont il parle. Je vous demande pardon, Madame, luy repliqua la Comteſſe d'Ermonde, s'il n'y avoit pas hier icy des gens de la connoiſſance de ces Religieuſes, il y en peut avoir aujourd'huy, qui vous peuvent mieux informer que luy des particularitez de cette Hiſtoire. Ah Madame, reprit tout d'un coup la Marquiſe, c'eſt donc vous! he de grace dites nous ce que vous en ſçavez. Les autres Dames luy firent encore la même priere; mais elle répondit, que c'eſtoit à Madame d'Eyrac qu'il falloit s'addreſſer, qui avoit eſté témoin d'une party de ces avantures. Le Chevalier eſtoit tout interdit; Les Dames en rioient; & la Ducheſſe luy dit, qu'au lieu de ſe troubler, il devoit eſtre bien aiſe de cette rencontre de trouver une perſonne qui peut raconter une Hiſtoire, qui ne ſeroit pas ſi bien en ſa bouche, qu'en celle d'un autre. Elle engagea en-

ſuite

ſuite Madame d'Eyrac de vouloir prendre la peine de s'en charger. Cette Dame le fit fort obligemment: elle en demanda premierement, en riant, la permiſſion au Chevalier; & elle commença aprés de cette maniere.

Puiſque le Chevalier, dit-elle, à eu la diſcretion de ne pas nommer les perſonnes dont il parloit, je crois, qu'on ne voudra pas exiger de moy, que j'aye moins de prudence que luy. Mille raiſons me le deffendent; & ce ne ſeroit pas adjoûter beaucoup à l'Hiſtoire, ni accroiſtre de rien le plaiſir que vous aurez d'oüir, ce que je m'en vay vous dire.

Il n'y a peut-eſtre perſonne icy, qui ne ſache le malheur qui arriva, il y a prés de deux ans, à ma famille; & qui obligea Monſieur d'Eyrac mon Mary de s'abſenter de la Cour. Dans un ſi grand ſujet d'affliction, je fus chercher auprés d'une de mes amies, qui eſtoit Religieuſe dans le Monaſtere dont nous parlons, la

consolation qu'on trouve dans la retraitte, & hors de la veuë de tout ce qui peut donner du trouble.

Je ne vous diray point, si ce que vous à dit le Chevalier est tout veritable; parce qu'il connoissoit ces Dames, quand j'arrivay chez elles; & à dire la verité, ce que j'en ay appris à bien du rapport à ce qu'il vous en à raconté : mais je vous guarantis pour trés fidelle le recit que je vous fairay de ce qui s'est passé de mon temps.

Je fus trés bien receuë dans cette Abbaye. Il n'y eut point d'honnesteté que l'Abbesse ne me fît; & chaque jour c'estoit la dedans à qui m'obligeroit d'avantage. Il y avoit prés d'un mois que le Chevalier n'y avoit esté. J'en avois oüi parler quelque fois comme d'un trés honneste Homme, pour qui l'Abbesse avoit beaucoup d'estime, & de qui elle recevoit souvent des Lettres.

Il y arriva peu de jours aprés moy. Je m'apperceus bien tôt, que cette estime avoit quelque chose de fort tendre, & que cette amitié ne ressembloit pas peu a l'amour. L'Abbesse, qui avoit beaucoup de bonté & beaucoup de confiance en moy, ne s'en cachoit pas. Elle me disoit mille biens de son Chevalier; Elle le mettoit au dessus de tous les Hommes, & elle auroit voulu, que non seulement je luy eusse applaudy; mais que je l'eusse jugée tres raisonnable en cét entestement. Tant que les choses ne me parurent pas aller trop avant, je dissimulay: mais quand je vins à connoître, que cette amitié avoit les mêmes emportemens que l'amour; qu'elle excitoit de la jalousie entre les deux sœurs; qu'elle causoit des soûpirs & des langueurs; qu'on répandoit des larmes, je ne peux m'empescher, d'en dire librement mes sentimens à l'Abbesse; & de luy representer que cét engagement luy pourroit

roit faire tort un jour ; & qu'une affaire amoureuſe ne devoit point entrer dans une maiſon Religieuſe. Elle me teſmoigna én apparence, qu'elle prennoit plaiſir à la franchiſe avec laquelle je luy parlois; mais au fond ces bons avis ne firent que la refroidir en mon endroit. Elle auroit deſiré un peu plus de complaiſance de mon amitié ; & ſon mal eſtant preſque ſens remede, elle auroit voulu, que du moins j'euſſe pû ſupporter ſa maladie. Cela fit, que j'eus moins de commerce avec elle ; & que je ne la vis plus que par devoir ; afin de ne rompre pas tout à fait avec une perſonne, qui commandoit où j'eſtois, & à qui j'avois déja beaucoup d'obligation. Sa ſœur ſe menageoit un peu mieux : elle ſauvoit les apparcnces ; & quoy qu'elle n'eut pas moins d'eſtime, ni moins de tendreſſe pour le Chevalier que l'Abbeſſe, elle en agiſſoit pourtant devant le Monde comme une fille preſque indiffe-

differente. Auſſi avoit elle bien plus d'eſprit que ſon aiſnée ; mais non pas tant de beauté, Je prendray le recit de ces avantures, ſi la Compagnie le trouve à propos, où le Chevalier le laiſſa hier : car pour ce qu'il vous à dit aujourd'huy, ce n'eſt qu'un foible crayon de ce que vous allez entendre. C'eſtoit quand ſon valet eut pris l'Abbeſſe pour ſa ſœur, & qu'il luy eut donné le billet, qu'il devoit rendre à l'autre. Dans qu'elle colere & quels exportemens entra cette belle amante ; quand elle eut vû la trahiſon de ce billet. La moindre choſe que ſa paſſion luy ſuggera, ce fut, de ſe vanger du Traiſtre ; de le faire tuer. Une fille à qui elle ſe fioit le plus, & qui eſtoit trop jeune pour prendre la liberté de luy donner des conſeils, me venoit redire tous les ſoirs, avant que que de ſe coucher, une partie de ces folies, dont à la verité je ne faiſois plus que me divertir. L'Abbeſſe mena donc, comme
vous

vous à dit le Chevalier, ſa ſœur avec elle à ce rendez-vous, où Monſieur ne manqua point de ſe trouver a l' heure aſſignée. Sa ſurpriſe fut grande, comm'on peut s'imaginer, de voir les deux ſœurs enſemble, aprés ce que luy avoit écrit l'Abbeſſe, qu'elle ne vouloit point que perſonne ſçeut rien de cette entreveuë, & ſur tout ſa ſœur. Il ſe ſouvenoit de plus de ce qu'il avoit mandé à celle-cy ; & la priere qu'il luy avoit faite dans le billet, qu'il luy avoit écrit, qu'elle ne ſe formalizât point de cette aſſignation; qu'il n'y iroit rien du ſien. Il ne ſçavoit enfin qu'en croire ; & de mille penſées, qui dans le moment qu'il vit ces Dames, luy paſſerent par l'eſprit, il n'y en eut pas une qui approchât de la verité : tant il eſtoit peu croyable qu'il luy deût rien arriver de ſemblable. Au milieu des cruelles peines que le dépit & la jalouſie faiſoient ſouffrir à l'Abbeſſe, elle goûtoit une joye ex-

treme de voir le trouble ou estoit le Chevalier. Mais sa sœur n'avoit que de la douleur pour elle. La violence qu'elle se fit pour s'empescher d'esclatter quand elle le vit venir, fut la plus rude chose qu'un cœur puisse endurer. Elle ne pût plus demeurer là : il fallut qu'elle se retirât, mais ce fut aprés l'avoir consideré depuis les pieds jusqu'à la teste avec un air de mépris, de colere, d'indignation & sans luy dire une parole. Le pauvre Amant qui commençoit à revenir de sa premiere surprise, retomba dans une seconde bien plus cruelle, quand il eut vû de quelle maniere elle l'avoit regardé, & qu'elle le fuyoit. Je ne sçay, dit-il en parlant a l'Abbesse, ce que j'ay fait à Madame vôtre sœur, que mon abbord la chasse, je ne m'attendois pas à cette rigueur. C'est, luy répondit froidement l'Abbesse, qu'on ne s'attendoit pas aussi à vous voir sitôt de retour, & qu'on n'a guere affaire de vous icy. Ah! si

cela eſt de la façon que vous dites, Madame, luy repliqua d'abord le Chevalier, je vous jure qu'on ne m'y tiendra guere davantage : car je hay ſur toutes choſe d'eſtre incommode aux gens. Mais cependant, Madame, adjoûta-t-il tout d'un coup, vous ne trouverez pas mauvais, que j'aille ſçavoir de Madame vôtre ſœur même, ſi c'eſt cette raiſon là qui l'oblige de me traitter ainſi. Aprés cela je ne ſeray chez vous, qu'autant de temps qu'il en faut pour vous dire adieu. En diſant cela il courut vers cette belle affligée, qu'il atteignit ſur le point qu'elle alloit entrer dans le Convent. Qu'avez-vous, Madame! luy dit-il tout hors d'haleine, que vous me fuyez; & pourquoy vous eſtes-vous trouvée dans un lieu où je ne vous devois pas voir. Dis plûtôt, perfide, luy répondit-elle, que je ne t'y devois pas voir : Mais enfin tes trahiſons ſont découvertes; & tu ne me tromperas pas davantage; car je
ne

ne te verray plus de ma vie. Aprés ces paroles elle entra ; ferma la porte sur elle. & laissa le triste Chevalier dans le plus pitoyable estat qu'un Homme puisse estre reduit. Il vous dira luy même, qu'il fut sur le point de se donner cent fois la mort ; & qu'il auroit dit mille injures à cette ingrate, si elle les eût pû entendre. Sa conscience ne luy reprochoit aucune infidelité : il ne croyoit pas d'avoir rien fait contre son devoir dans cette assignation, puisqu'il l'en avoit advertie par un billet ; & il sçavoit bien que son cœur à l'endroit de cette belle ne meritoit pas le nom de perfide. Un si rude traittement luy fit prendre resolution de partir sans plus rien attendre ; esperant que le temps feroit connoistre à sa Maistresse le tort qu'elle avoit, ou que le déprit & l'abscence le gueriroient de son amour. L'Abbesse qui l'avoit suivy de prés, & qui vouloit empescher un éclaircissement, arriva dans le

même temps. Il l'abborda d'une façon qui témoignoit assez son desespoir; & sans presque la regarder, ce que vous venez de me dire, Madame, luy dit-il, est plus vray que je n'eusse jamais pensée: & l'air dont on me traitte icy est si étrange, qu'il m'étonne d'autant plus que je n'en sçay pas la raison. Il n'est point d'autre party a prendre que de n'estre pas un moment davantage dans un lieu, où l'on me voit si mal volontiers. Voylà, luy répondit l'Abbesse, comme les Traîtres doivent estre recompensez de leurs perfidies. Il n'est pas temps, luy repartit le Chevalier, de vous demander, Madame, qu'elle raison vous avez de m'appeller de ce nom; parce qu'il faut partir sur l'heure, & vous delivrer d'un Homme qui vous est plus qu'importun. C'est assez, que vous vous souveniez, que c'est vous qui m'avez fait venir icy aujourd'huy, j'y suis venu, comme je vous ay promis; & vous y
avez

avez souffert, & peut-estre même fait appeller Madame vôtre sœur, à qui vous me deffendiez tant de rien faire sçavoir de cette entreveuë. Ouy traistre, luy répondit elle toute emportée de sa passion, & c'est en quoy ton lâche cœur à manqué. Parle? dis moy, lâche? si tu n'as pas écrit, ce qu'on te prioit de ne pas dire. Le Chevalier fut si étrangement surpris icy, qu'il demeura tout interdit; & crût qu'effectivement sa Maistresse luy avoit fait part du billet, qu'il luy avoit envoyé. Toutesfois pour ne tomber pas dans une plus grande confusion, s'il venoit à un plus grand éclaircissement, il voulut rompre la dessus: je ne sçay pas bien, Madame, luy dit-il d'une façon assez déconcertée, ce que vous voulez dire, mais si tous ces reproches & toutes ces injures ne tendent qu'à me chasser de chez vous, je vous assure, que vous vous donnez sans besoin de la peine, & qu'il n'en faut pas tant, pour m'oster l'envie d'y vouloir jamais remettre le pied. J'en

vay partir de ce pas icy, continua-t-il en la voulant quitter, & vous dis, Madame, un eternel adieu. L'Abbesse l'arresta, & luy dit, aprés s'estre un peu radoucie, que quelque raison qu'on eût d'en agir encore plus mal avec luy, qu'on ne faisoit, on ne le laisseroit pas aller, à l'heure qu'il estoit. Soit qu'on ait raison ou non, luy repliqua brusquement le Chevalier, je suis si peu accoûtumé d'estre reçeu de même par tout où je vay, que je supporte fort impatiemment tous les momens que je tarde de sortir de la peine, où j'en suis. Souffrez, je vous supplie Madame, poursuivit-il, en tâchant de se deffaire d'elle, que je profitte du temps qu'il me reste. Et moy je ne veux point, luy dit l'Abbesse, que vous partiez de ce soir; & si vous croyez que j'aye encore assez de pouvoir sur vous, pour vous obliger à faire quelque chose pour moy, vous me le fairez connoistre en cela. J'ay a vous parler; & il sera assez temps demain de faire ce qu'il vous plaira. Le Chevalier la

pria

pria de n'attendre pas davantage, si elle avoit quelque chose à luy dire, & qu'en toute autre occasion il luy témoigneroit le respect, qu'il avoit pour elle; mais qu'il ne pouvoit en aucune maniere s'arrester. Nous verrons cela, dit-elle, & ils se separerent l'un & l'autre de la façon. L'Abbesse avoit comme ces mal-heureuses Amantes, qui dans leurs desespoirs ne sçavent ce qu'elles veulent. Elle, qui un moment auparavant auroit eu de la joye, non pas seulement de bannir de sa presence le Chevalier ; mais de le perdre, n'eut pas la force de le voir partir. que la colere est foible contre un objet qui nous à sçeu charmer. Quun cœur sçait mal se vanger de ce qu'il aime? il n'y a pour l'ordinaire que l'Amant qui souffre, & rarement on punit ce qui est aimé. Il y eut ordre d'arrester les Chevaux du chevalier; mais un peu trop tard: car il estoit déja prest de s'en aller, & voyant les efforts qu'on vouloit faire pour l'en empescher, & qu'il falloit encore du temps pour faire plier tout son baga-

il aima mieux laiſſer ſon valet derriere luy, & aller coucher ce même ſoir à une lieuë de l'Abbaye, ou il le devoit joindre le lendemain au matin. L'Abbeſſe apprit ce départ avec une ſenſible deplaiſir : Elle maltraitta de paroles ceux qu'elle avoit envoyez pour l'arreſter, de ce qu'ils l'avoient laiſſé partir. Elle ne ſçavoit que devenir, ni que faire. On luy dit que ſon valet eſtoit demeuré derriere. Elle le fit appeller, & à force de preſens, elle tira de luy tout ce qu'elle en vouloit ſçavoir. Sa peine diminua de la moitié, quand elle ſçeut, que ſon Amant n'eſtoit allé coucher qu'à une lieuë de chez elle. Sa paſſion qui luy auroit fait tenter toutes choſes dans ce temps-là, luy mit en teſte un deſſein qui n'eſtoit pas pardonnable à une Religieuſe; à moins qu'on ne veüeille tout pardonner à l'amour. Ce pétit Dieu n'a pas coûtume d inſpirer jamais rien de trop juſte, ni de conſulter la raiſon. Il n'eſt rien qu'il ne faſſe faire, quand il veut quelque choſe. La
fille

fille dont je vous ay déja parlé, qui estoit sa confidente particuliere, entre dans sa Chambre comme elle songeoit à cela; & la voyant dans une profonde réverie, elle crut qu'elle avoit quelque affaire & voulut s'excuser d'estre venuë à contre-temps pour l'incommoder. Non non ma chere Compagne, luy dit l'Abbesse, car c'est ainsi qu'elle l'appelloit, c'est plus à propos que vous ne pensez : J'avois besoin de vous, & je puis dire, qu'il n'y a que vous seule, de qui je puisse esperer du secours dans la peine que je souffre. Cette fille répondit avec beaucoup de reconnoissance à la grace que l'Abbesse luy faisoit, de la considerer jusqu'à ce point là, & l'asseura avec mille protestations de respect, de fidelité & de tendresse, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulut faire pour elle. L'Abbesse, l'embrassa cinq ou sis fois trés tendrement, soûpira, pleura, & toucha si fort le cœur de sa chere confidente, qu'elle la vit en estat de tout entreprendre pour la servir. Jus-

ques-la que cette pauvre fille se mit à la prier les larmes aux yeux ; de luy vouloir dire ce qu'elle avoit pour estre affligée de la façon. Vous sçavez, luy dit la triste Amante d'un air extremement pitoyable, vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans mon cœur, de quelle ingratitude le Chevalier paye depuis quelque temps la tendresse que j'ay pour luy. Ce Traistre, aprés toutes mes bontez, à bien eu encore la lâcheté de partir malgré moy; & de me laisser sans m'avoir seulement dit Adieu. Vous devez voir en cela, Madame, luy répondit sagement cette fille, combien il est indigne de la grace que vous luy faites, & qu'il ne merite pas que vous ayez plus aucune estime pour luy. Je suis bien resoluë, luy repartit l'Abbesse d'en venir où vous dites, je m'y vois assez disposée ; mais la peine que je souffre à present, & que je ne puis surmonter, c'est de n'avoir pas eu le plaisir de luy reprocher toutes ses perfidies, & de ce qu'il s'en va peut estre avec cette opi-

tion, que je ne ſuis pas deſabuſée de toutes ſes trahiſons. Je voudrois ſur tout voir eu la joye de le faire rougir de la derniere qu'il m'a faite, & que je ne vous ay point encore dite. Si tu m'aymes, ma chere Compagne, adjoûta-t-elle avec ſon air charmant, tu trouveras quelque moyen, que je puiſſe du moins une fois contenter mon cœur; & qu'enfin je rompe tout à fait avec le plus ingrat de tous les Hommes : ſans cela, mon enfant, je ne te promets pas, que je puiſſe vivre guere plus long-temps, dans le déplaiſir & la colere où j'en ſuis; & tu vas perdre bien-tôt la meilleure de tes amies. Cette fille qui n'eſtoit pas en fineſſes d'amour la plus habille du monde; & qui ne voyoit rien encore dans le deſſein de ſon Abbeſſe, luy propoſa d'écrire a ce Traître une Lettre forte & pleine d'injures. Mais cette ſatisfaction eſtoit trop foible pour une Amante paſſionnée; on ne s'exprime jamais bien par écrit, diſoit-elle; & ſur un ſujet ſi plein d'injuſtice, il faut pour bien punir

un coupable, que la perſonne qui eſt offenſée luy face de bouche tous les reproches qu'il merite, & qu'elle ait l'avantage de le confondre. He bien, Madame, luy dit ſa Compagne, que voulez vous donc faire! ſi ce n'eſt d'attendre qu'il revienne. L'innocence de cette fille fit preſque rire l'Abbeſſe. Peut-on, luy repartit-elle, garder ſi long-temps ſa colere contre un Homme qui ne déplaiſt pas. Non non, ſi tu m'en crois, pourſuivit-elle, avec une rougeur qui luy couvrit tout le viſage, nous ne differerons pas tant de nous vanger. J'ay aſſez de toy pour en executer le deſſein; & ſi tu as le courage de me ſuivre, nous irons trouver ce perfide qui n'eſt qu'à une petite lieuë d'icy, & tu ſeras témoin de quelle hauteur je prendray la choſe, & ſi l'on peut accabler un Homme d'injures & de reproches, je te proteſte que le Chevalier le ſera. Une propoſition ſi hardi ſurprit d'abord eſtrangement cette fille. Elle, qui faiſoit difficulté d'aller la nuict par le

Monastere, sans avoir de la lumiere, ne pouvoit pas manquer de trouver, que c'estoit une chose trop dangereuse & pleine d'effroy, que d'oser s'exposer elles deux seules à cette heure là aux accidens facheux d'un grand chemin. Mais l'Abbesse luy sçeut representer cette entreprise si seure, si aisée, & si peu capable d'aucune méchante rencontre dans le peu de chemin qu'elles auroient à faire & par une si belle nuict, qu'enfin elle la persuada, & luy en fit aimer jusqu'à la nouveauté. L'Abbesse, extremement ravie d'avoir gagné sa chere Compagne ne songea plus qu'à trouver des Chevaux. Elle ne se vouloit pas servir des siens, afin que leur sortie en fût plus secrette; & elle aima mieux avoir recours à son Fermier qui demeuroit à mille pas de chez elle, & à qui elle depescha incessamment un valet qui luy avoit toûjours esté fort fidelle, & qui les devoit accompagner dans ce voyage. L'ordre estoit de dire au Fermier qu'elle avoit besoin de trois Chevaux,

& qu'il ne manquât pas de les luy envoyer ce même ſoir. Le valet partit en même temps, & laiſſa les Dames qui s'alloient preparer à monter à Cheval. La premiere choſe que fit l'Abbeſſe, ce fût de dire qu'elle ſe portoit un peu mal, & qu'elle ſe vouloit coucher. Elle donna congé à tout ce qu'il y avoit de gens qui la ſervoient, & ne retint auprés d'elle que ſa chere Compagne, comme elle avoit fait autresfois. D'abord qu'elles furent ſeules, elles commencerent à ſe deshabiller pour prendre des habits de Campagne, dont l'Abbeſſe en avoit d'extremement propres, & dont elles ſe parerent avec beaucoup de ſoin; comme ſi ç'euſt eſté pour aller dans quelque aſſemblée: ſur tout l'Abbeſſe qui n'oublia rien, de ce qu'elle ſçavoit, pour ſe mettre bien proprement. Elle fut la derniere à eſtre habillée; mais il n'y avoit rien auſſi de plus galant qu'elle. Son appartement n'eſtoit pas loin du Jardin, & elles s'y pouvoient rendre ſans bruit, & ſans que perſonne les peût voir: comme elles firent

rent, & prirent auſſi-tôt le chemin de la fauſſe porte, où ce valet les devoit venir prendre avec les Chevaux. On eut dit, que c'eſtoient deux Amazones qui alloient à l'aſſaut de quelque place, de la maniere qu'elles s'encourageoient l une & l'autre. Elles arriverent à la porte, dont l'Abbeſſe ſeule avoit la clef; mais il n'eſtoit venu encore perſonne, l'impatience les prenoit déja que ce valet tardât tant, & qu'il ne revint point. Elles ouïrent à la fin le bruit de quelques Chevaux qui les encouragea & leur donna quelque eſperance de joye, mais on ſe trompe quelque fois, & c' eſt ſouvent ſur ce qu'on deſire davantage. Plus ce bruit augmentoit, plus elles craignoient, que ce ne fuſſent pas leurs Chevaux: comme en effet le valet qu'elles attendoient ne devoit pas venir de ce coſté la, de maniere que la peur les ſaiſiſſoit eſtrangement, & les troubloit ſi fort, qu'elles ne ſçavoient preſque quel party prendre. L'Abbeſſe, qui avoit un peu plus de reſolution que ſa Campagne,

tâchoit de la raſſurer, ſur le peu d'apparence qu'il y avoit que ce ne fut pas ſon valet; & luy dit que ſans doute il auroit pris quelque détour, pour n'eſtre pas rencontré en chemin; & qu'elle s'avançât de quelques pas pour voir, ſi ce quelle luy diſoit, n'eſtoit pas veritable. Cette pauvre fille à qui toutes choſes faiſoient peur, n'eut jamais l'aſſurance de faire ce que ſon Abbeſſe luy commandoit, & la pria trés humblement, de ne mettre point ſon courage en épreuve; qu'elle ne la ſçauroit quitter d'un pas ſans mourir; & que chaque arbre luy donnoit une mortelle frayeur. L'Abbeſſe ne peut s'empeſcher de rire de la timidité de ſa Compagne, & luy dit, qu'elle ne craignît rien; & qu'elle iroit avec elle. Nos deux belles s'avanturerent donc quelques pas au devant de ceux qui venoient; mais elles n'eurent pas plûtôt découvert, que c'eſtoient deux Hommes à cheval, qui marchoient droit à elles avec aſſez de viteſſe, qu'elles prirent la fuite, ren-

trerent dans le Jardin ſans ſonger ſeu-
lement à fermer la porte, & ne ceſſe-
rent de courir tant qu'elles trouverent
du chemin. Elles arriverent enfin pro-
che du Monaſtere, ſi fort hors d'halei-
ne l'une & l'autre qu'elles avoient de
la peine à reſpirer. Le courage leur re-
vint un peu, quand elles ſe virent chez
elles : & s'eſtant en quelque maniere
remiſes, elles commencerent à rire de
la peur qu'elles avoient euë ſi mal à pro-
pos, pour deux Hommes qui ne cher-
choient qu'à faire leur chemin. Elles
prirent du cœur à force de raiſonner ſur
le peu de ſujet qu'il y avoit de rien crain-
dre; & retournerent pour la ſeconde
fois à cette porte, où elles trouverent
deux Chevaux attachez aux pied d'un
Arbre, & que perſonne ne gardoit.
L'Abbeſſe aprés avoir bien regardé de
part & d'autre, ſans découvrir qui que
ce fut, ſe trouvoit fort en peine de de-
viner, pourquoy ces deux Chevaux e-
ſtoient là ſans valet, & concluoit aprés
tout, comme il eſt facile de conclurre
à nô-

à nôtre avantage, que ce ne pouvoient eſtre que les Chevaux de ſon Fermier; & qu'il falloit attendre ſon valet, qui ſeroit allé ſans doute quelque part. Et en effet cela n'eſtoit pas tout à fait hors d'apparence; & il eſtoit peu croyable que d'autres euſſent voulu abandonner ainſi deux Chevaux. Ce valet neantmoins ne revenoit point; l'Abbeſſe mouroit d'ennuy; & le temps luy duroit ſi fort, qu'elle apprehendoit que le point du jour n'arrivât, & qu'il n'y eut pas aſſez de nuict pour executer ſourdement ſon entrepriſe. C'eſtoit un ſupplice pour elle que d'attendre; elle auroit juré mille fois, ſi les Abbeſſes juroient, que c'eſtoient les Chevaux de ſon Fermier; qu'elle les connoiſſoit, & qu'il falloit, où que ſon valet fut empeſché ailleurs avec l'autre Cheval, où qu'il ſe fut endormy : en quelque lieu. Il eſt vray que cela pouvoit eſtre; mais il ſe pouvoit faire auſſi, que c'eſtoient les Chevaux, ſur leſquels elles avoient vû venir ces deux Hommes; & c'eſt

ſur quoy, elle ne vouloit pas raiſonner; parce que nous n'aimons pas ordinairement à nous convaincre ſur des ſujets, qui vont contre ce que nous deſirons; & que nous tâchons plûtôt à nous tromper. Ce valet ne paroiſſoit point, l'impatiente & trés amoureuſe Abbeſſe dit à ſa fidelle Compagne, qu'il falloit profiter du temps, & que l'occaſion eſtoit aſſez belle, pour ne la devoir pas negliger: que ce valet ne leur eſtoit pas tant neceſſaire; qu'elles ne s'en peuſſent paſſer; & qu'il pouroit bien venir aprés, s'il vouloit. La chere Compagne s'accorda à tout ce qu'elle voulut: elle eſtoit à tout faire, pourveu qu'il y eut qu'elqu'un qui luy montrât le chemin: ſi bien que ſans plus rien attendre nos deux avanturieres mirent le pied à l'eſtrier, monterent à Cheval ſans Eſcuyer; & firent ſi grande diligence, qu'en moins d'une heure, elles arriverent ſans aucune méchante avanture au giſte du Chevalier. L'Abbeſſe fut celle-là qui hurta à la porte du logis, &
qui

qui demanda des nouvelles d'un Gentil-homme qui estoit logé la dedans. On luy répondit, que veritablement il en estoit arrivé un ce soir là ; mais qu'il estoit party une heure aprés avec un valet, qui luy avoit apporté un billet. Elle fit encore quelques questions au maistre de ce logis sur le chemin qu'ils avoient pris, sur la livrée du valet ; si ce Gentil-Homme devoit bien-tôt revenir ; s'il avoit mangé, & jusqu'enfin à l'interroger, s'il avoit paru triste, ou joyeux, mais l hoste ne sçeut que luy dire, & tout ce qu'il sçavoit, estoit, qu'apparemment il ne reviendroit pas de ce soir ; & qu'il ne leur avoit laissé aucun ordre. Il n'y eut jamais personne de plus triste que le fut alors la pauvre Abbesse : mille pensées l'assaillirent à la fois dont il n'y en eut pas une qui ne l'accablât ! Qu' elle foule de chagrins & d'inquietudes ! Que de cruels soupçons bien où mal fondez. Quelle rage ! quel desespoir ! de s'estre promis en venant tant de satisfaction, tant de dou-

ces chimeres qu'elle avoit faites, & de s'en retourner plus desolée que jamais. Sa Compagne qui souffroit extremement, de la voir dans une si estrange tristesse, auroit bien voulu la pouvoir consoler. De quoy vous affligez vous, Madame, luy disoit-elle; il est vray que c'est une peine perduë, que celle que nous avons prise, mais qui sçait, s'il ne vaut pas mieux pour nous, que nous n'ayons pas reüssi dans nostre dessein; que nous n'ayons pas trouvé le Chevalier. Vous le connoissez, Madame; & comme il n'est pas le plus discret du monde, peut-estre que cette visite auroit fait du bruit. Nous sommes au moins assurées, que nous aurons fait une promenade, sans que personne en sache rien. Sans que personne en sache rien, reprit tristement cette Amante affligée: & ne vois tu pas mon enfant, que nous sommes trahies, que ma sœur à sçeu nostre dessein; & que c'est elle sans doute qui à envoyé ce valet au Chevalier, pour l'advertir
de

de ce que nous voulions faire, & pour l'obliger a m'éviter. Mais le moyen Madame, luy répondit cette fille, que cela soit vray comme vous dités, s'il y a si long-temps, que le Chevalier est party d'icy, qu'à peine aviez-vous encore alors fait dessein de sortir. Quel sùjet, repliqua l'Abbesse, veux-tu donc qui l'ait obligé à un si prompt départ. Enfin quelque chose que luy peut dire sa Compagne, aprés avoir bien revé sur beaucoup de raisons elle revenoit toûjours à dire, que sa sœur avoit fait le coup, & que rien ne l'avoit fait partir à cette heure-là qu'elle. Cette pensée la troubloit furieusement; sa jalousie en augmentoit; & elle estoit tourmentée de tant de sortes de peines, qu'elle ne voyoit par tout que des sujets de douleur pour elle. Cét entretien fut bien different de celuy qu'elle avoit eu en s'en allant voir le Chevalier. Elle ne parla presque point à sa Compagne; & quoy que celle-cy peût dire, pour la retirer de cette triste resverie, elle ne luy ré-

répondit qu'en profonds soûpirs. Il fallut pourtant songer quand elles furent arrivées chez elles, à ce qu'elles faisoient de leurs Chevaux : elles n'y trouvoient pas peu d'embarras ; mais enfin elles jugerent que le plus court & le plus seur estoit, de les faire entrer dans le Jardin, & de les attacher en quelque part, jusques à ce qu'il fut jour, qu'elles auroient soin de les renvoyer au Fermier. Aprés cela, elles n'eurent plus qu'à prendre le chemin du Convent : toutesfois elles ne furent pas au milieu du Jardin, qu'elles trouverent de quoy s'arrester. Il leur sembla à l'une & à l'autre d'oüir des gens qui parloient. La confidante qui marchoit de quelques pas devant l'Abbesse, & qui avoit l'esprit moins preoccupé, fut la premiere à s'en aviser, & luy dit, en se tournant tout d'un coup vers elle avec une surprise extreme, qu'il y avoit assurement quelqu'un dans le Jardin. L'Abbesse presta attentivement l'oreille, & trouva que sa Compagne avoit raison.

raiſon. Ce fut icy que toutes ſes peines ſe ſuſpendirent ; & qu'elle ne fût plus travaillée que de la curioſité. Quelque ſujet de douleur qu'ait une perſonne, s'il luy arrive quelque choſe qui la ſurprenne, & qui ſoit capable de l'occuper, elle ne ſent plus de mal : & ſes peines ſont comme endormies en elle. Ses ſoupçons ſe reveillerent tous à ce bruit. Elle ſçavoit, qu'il n'y avoit que ſa ſœur, qui eût une clef comme elle, pour venir du Convent dans le Jardin; & cette ſeule raiſon fut plus que ſuffiſante, pour luy faire croire, que c'eſtoit elle ſans doute avec le Chevalier, qui s'entretenoient dans un amoureux commerce : elle voulut du moins s'en éclaircir. La jalouſie ſert de courage aux Femmes; & l'amour les conduit par tout. Celle-cy, qui dans une autre occaſion auroit peut-eſtre pris l'épouvante, pour des moindres ſujets, ne craignit pas de s'avancer, afin de deſcouvrir ceux qui eſtoient dans le Jardin; & dit à ſa Compagne, qui trembloit
de

de peur, de la ſuivre tout doucement. Elles marcherent quelque temps à la faveur d'une haye qui les couvroit; car la nuict eſtoit trop claire, & l'on les pouvoit voir d'aſſez loin. Elles s'approcherent tant qu'elles peurent d'un Cabinet couvert, d'où elles entendoient que le bruit venoit : juſques à ce qu'elles commencerent de diſcerner la voix du Chevalier; mais non pas, pour pouvoir bien ouïr ce qu'il diſoit. C'eſt pour quoy elles s'avancerent encore un peu; & ſi avant que l'Abbeſſe ouït enfin ſa ſœur, qui parloit de la façon. Mais ne conſiderez vous point à quoy je m'expoſe; à quoy vous vous hazardez vous même : car ſans m'arreſter à ce qu'il eſt arrivé à tant d'autres mal-heureuſes, qui ſe ſont legerement abandonnées ſur la foy des Hommes, dont il n'y en a eu que trop de trompées, m'imaginant que vous avez plus de probité & plus d'honneur, que tout ce qu'il y a de gens au monde, ſongez quel bruit va faire ma fuitte; la furieuſe recherche
que

que mes parens feront de vous & de moy; & dans quel estrange mal-heur je vous jetterois, si vous veniez à tomber entre leurs mains. Mon Dieu! encore une fois continua-t-elle, ne tentons rien de si dangereux; & laissez-moy plûtôt mourir icy d'ennuy, que de nous precipiter à une si mechante fortune. Vous voulez donc, Madame, luy répondit un autre que l'Abbesse reconnut d'abord pour le Chevalier, que je vous abandonne à tout ce que la jalousie pourra faire inventer de cruel contre vous; à toutes les injures & tous les affronts que vous allez recevoir de Madame vôtre sœur, à cent autres choses que je m'imagine, & qui me vont faire trembler pour vous. Vous sçavez que je n'ay plus la liberté de vous voir, qu'on me le deffend; & qu'on ma trop mal traitté icy pour m'y presenter sans honte, c'est à dire que vous voulez ma mort. Si vous m'aimez, Madame..... Helas! si je vous aime, interrompit-elle, vous ne le sçavez que

trop. Si vous voulez, poursuivit le Chevalier, que je n'en doute point; & que mes soins & mon amour ayent merité que vous faciez tout pour moy, comme vous m'avez dit beaucoup de fois, vous ne balancerez pas davantage; & vous me suivrez. Rendons nous heureux ma chere Reyne, puis que nous le pouvons: nôtre fuite est aisée: mon valet & le vôtre sont à la porte du Jardin qui nous attendent avec des Chevaux: tout nous favorise; & je vous promets de vous mettre dans trois heures dans un lieu, où non seulement personne ne sçauroit jamais s'imaginer, que nous soyons, mais où il n'y aura rien à craindre, quand on le sçauroit. Le Chevalier ne dit plus rien apres cela, pour voir la réponse que luy feroit sa chere Maistresse, qui se prenant à soûpirer; allez vous en, dit-elle, Chevalier; car je crains bien, si vous me pressez guere, que vous n'obteniez de moy, plus que je ne vous dois accorder. Je vous prie esloignez-vous d'icy, devant que ma foi-

foibleſſe l'emporte ſur mon devoir. Vous même ſi vous eſtes plus raiſonnable que moy, comme vous le devez eſtre, fortifiez mon cœur contre vous même. Je ne m'aſſure pas, de vous pouvoir reſiſter ; & le trouble où je ſuis eſt ſi grand, que je ſens bien, que ma vertu me va quitter, pour vous ſuivre. Adieu laiſſez moy! aprés ces paroles on lentendit pleurer : à quoy le Chevalier s'écria tout d'un coup, laiſſez vous vaincre ma chere ame, laiſſez vous perſuader à un amour ſi tendre & ſi paſſionné : rendez-vous à mes ſoins & à ma fidelité qui vous eſt trop connuë pour en pouvoir douter. Je ne ſçay, ce qu'il ne luy dit pas encore de plus preſſant & de plus amoureux, qui traverſoit le cœur de l'Abbeſſe, en même temps qu'il gagnoit celuy de ſa ſœur. Il n'eſt pas neceſſaire de vous repreſenter les differentes paſſions, dont ces deux Dames eſtoient alors agitées, l'amour, les langueurs & les tendres ſoûpirs de la plus jeune ; non plus que

le dépit, la honte, & la rage de l'aînée, qui eut la patience d'écouter jusqu'au bout un entretien autant cruel pour elle, qu'il estoit charmant pour sa sœur. Imaginez vous seulement, qu'elle la vit toute disposée de faire ce que le Chevalier desiroit d'elle; & que la belle s'alloit preparer pour aller avec luy, car il luy falloit des habits plus conformes à la liberté des Champs, que ceux qu'elle avoit; & elle fut à sa Chambre pour en prendre. L'Abbesse la laissa passer & ne sortit de la place où elle estoit, que bien du temps aprés qu'elle prit un grand détour, & s'en vint le Masque sur le visage dans ce Cabinet où estoit le Chevalier: qui d'abord qu'il la vit l'embrassa de toute sa tendresse; & luy fit mille pressantes amitiez. Que vous estes charmante? luy dit-il, la prenant pour sa Maistresse, de m'avoir si peu fait attendre; car il est vray, que j'avois une impatience extreme de vous voir

de retour ; & qu'il me sembloit dans mon inquietude, que je ne serois jamais si heureux que de vous posseder. Allons, puisque rien ne s'oppose plus à nos desseins, & servons-nous de la fortune, dans le temps qu'elle est pour nous. Aprés avoir dit cela, il se mit le premier à marcher ; parce qu'ils alloient par un chemin qui estoit assez estroit, & où ils ne pouvoient passer que l'un aprés l'autre. Il est aisé de s'imaginer le peu de plaisir, ou plûtôt le desespoir qu'avoit l'Abbesse de tant de douceurs qui n'estoient pas pour elle ; & quelle violence elle se faisoit pour retenir son couroux, n'estant pas encore temps de se faire connoistre, ni d'éclatter. On ne doit pas s'estonner de la méprise du Chevalier elle n'estoit pas si estrange de nuict ; car outre qu'il y avoit fort peu de difference dans la taille de ces deux Dames, il y avoit encore mille choses qui contribuoient à le tromper, & si peu de raison de s'imaginer le contraire,

qu'il n'estoit pas possible, qu'il peût jamais revenir de son erreur à moins qu'il eût osté le masque à celle-cy; & qu'il l'eût bien envisagée. Comme ce n'estoit pas en ce lieu-là qu'ils se devoient entretenir, il ne luy parla guere; & ne songeoit qu'à se refugier dans le lieu de seureté, qu'il avoit déja premedité de se rendre. L'Abbesse ne luy répondit pas une parole à tout ce qu'il luy dit : sur quoy il ne fit pas luy-même reflection ayant son esprit tout occupé de son entreprise: & ils furent de la façon jusqu'à la porte, ou il ne fut pas peu surpris de la trouver fermée; mais elle le tira d'abord de peine; & prit la clef qu'elle avoit sur elle, & l'ouvrit. Par quel moyen, ou plûtôt par quel bon-heur, luy dit alors le Chevalier, qui sçavoit, qu'il n'y avoit que l'Abbesse, qui eut la clef de cette porte, avez-vous eu cette clef. Elle ne luy répondit pas plus qu'auparavant ; a quoy luy ne s'arresta

pas non plus ; & ſortit dehors pour monter viſte à Cheval: mais les Chevaux n'eſtoient plus là ; & ſon valet qui venoit de les chercher, luy dit d'un ton aſſez triſte, qu'il ne ſçavoit ce qu'ils eſtoient devenus ; & qu'il y avoit plus de deux heures, qu'il eſtoit aprés eux, ſans en pouvoir apprendre des nouvelles : qu'il eſtoit venu pour le luy dire, & qu'il alloit voir encore pour les trouver ; parce qu'il ſçavoit bien, qu'ils ne pouvoient pas eſtre perdus ; & que perſonne ne paſſoit par là. Je n'ay jamais pû ſçavoir le deſſein de l'Abbeſſe : ſi ce qu'elle fit, eſtoit pour détourner adroitement cette entrepriſe ; ou ſi elle vouloit tout de bon prendre la place de ſa ſœur : mais je vous diray, qu'auſſi-tôt qu'elle eut ouy ce que ce valet diſoit des Chevaux, elle r'entra dans le Jardin, & ferma la porte aprés elle. Il n'y eut jamais d'Homme plus ſurpris que ce pauvre Amant : à peine pouvoit-il croire, ce qu'il voyoit, que ſa belle

le quittât de la façon ; & ce qui luy paroissoit encore de plus étrange ; qu'elle luy fermât la porte. Je crois, qu'il n'y a que luy, qui puisse bien representer, ce qu'on pense dans une avanture si cruelle & si extraordinaire. Il hurta cinq ou sis fois à la porte, il appella sa Maistresse ; il se plaignit de l'amour & du destin ; jura, pesta, menaça son valet de le tuer ; & il n'y eut point enfin d'emportement, où il ne se laissât aller : pendant que l'Abbesse s'en revenoit vers sa Compagne, toute pleine de joye de ce qu'elle avoit fait, & d'entendre crier de la façon le Chevalier. Elle n'estoit pas encore arrivé à ce Cabinet, dont je viens de parler, qu'elle entendit le bruit de quelqu'un, qui venoit avec assez d'empressement, & qui selon toutes les apparences ne pouvoit estre que sa sœur, comm'elle n'en douta point ; & voulut aller d'un pas fort lent au devant d'elle par le même chemin,

qu'elle venoit. Cette pauvre fille, car c'estoit elle en effet, qui n'avoit pas toute l'asseurance du monde; & qui outre la frayeur qui accompagne toutes les actions de cette nature, alloit révant sur mille obstacles, qu'elle pouvoit rencontrer en chemin, n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur l'Abbesse; qu'elle crût, que c'estoit un Fantôme; & toute tremblante de peur elle se mit à faire un cry épouvantable, & a fuyr de toute sa force vers le Convent. L'Abbesse se racquittoit bien agréablement de tous les cuisans déplaisirs, que sa sœur luy avoit donnez. Elle la laissa fuyr, pour venir rejoindre sa Compagne, qui l'attendoit avec une impatience extreme, s'ennuyant furieusement d'estre ainsi seule au milieu d'un Jardin, exposée à tous les bruits qu'elle entendoit, & qui l'assassinoient de peur. Elle luy raconta, tout ce qu'elle avoit fait, depuis qu'elle l'avoit quittée; de quelle

maniere elle avoit trompé le Chevalier; & la peur que sa sœur venoit d'avoir : dont elles rirent l'une & l'autre avec bien de la joye. Elles voulurent attendre encore un peu, pour voir si elle ne viendroit pas; mais inutilement : & l'effroy que cette fille avoit pris, estoit tel, qu'il s'en fallut peu qu'elle n'en mourut; & en garda le lict bien long temps. Elles se retirerent à la fin; & mirent bon ordre, qu'on ne peût sortir du Convent, en ayant fermé la porte à double clef. Voylà, dit Madame d'Eyrac en achevant cette Histoire, ce que je sçay de plus particulier de l'avanture de ces Religieuses avec le Chevalier; il vous pourra dire maintenant, ce qui n'est pas venu à ma connoissance. J'adjoûteray seulement, qu'il ne fut pas plûtôt jour que l'Abbesse envoya querir son valet; luy demanda ce qu'il estoit devenu la nuict passée; & pourquoy il ne s'estoit pas rendu à la porte, où

elle luy avoit dit de l'attendre. Ce garçon luy raconta comme ſon Fermier n'avoit point eu chez luy de Chevaux, & qu'à ſon retour il avoit trouvé deux Cavaliers qui vouloient entrer dans le Jardin ; & dont il n'avoit pas oſé s'approcher, de peur de ſe faire connoiſtre : qu'il s'eſtoit retiré ; & que demy-heure aprés eſtant revenu au même endroit, il avoit trouvé la porte fermée. Le rapport de ce valet acheva d'éclaircir l'Abbeſſe de tout ce qu'elle vouloit ſçavoir. Elle ne douta plus, que les Chevaux, dont elles s'eſtoient ſervies, ne fuſſent ceux du Chevalier. Elle donna ordre à ce valet de les aller faire ſortir du Jardin, & de les laiſſer errer par la Campagne ; mais en façon pourtant, qu'on les peût trouver. Madame d'Eyrac n'en dit pas davantage, & ſe tournant du coſté du Chevalier, c'eſt à vous, dit-elle, a nous raconter ce que vous ſçaurez de plus. Le reſte de la Compa-

pagnie l'en pria encore trés-obligemment : ſi bien qu'il ne peut s'en deffendre ; Madame d'Eyrac, pourſuivit-il, vous en a tant dit, que je me vois contraint de vous ſatisfaire juſques au bout. Vous ſçaurez donc qu'aprés m'eſtre ſeparé de Madame l'Abbeſſe, & l'avoir quittée dans le Jardin de la façon qu'on vous à déja dit, je vins faire preparer toutes choſes pour partir : mais auparavant je voulus écrire un billet à Egidie dont voicy à peu prés les mêmes termes.

Je ne ſçay, Madame, ce que je vous ay fait, pour me traitter ſi cruellement, que vous faites. Madame l'Abbeſſe m'avoit demandé une entreveuë d'elle à moy ; & quoy qu'elle m'eût expreſſement deffendu de vous en rien apprendre, je n'ay pas laiſſé de vous en donner avis par un billet, que mon valet vous aura rendu. Eſt-ce la vous trahir. Je vois bien que vous voulez ma mort ? he bien ! Madame, vous ſerez contente ; mais vous

n'aurez pas le plaisir, que ce soit à vos yeux; car je vay partir dans un moment; & vous apprendrez bien-tôt quel succez aura eu vôtre injuste procedé. Si la mort du plus fidelle des Amans est capable de toucher un cœur comme le vôtre, je puis bien me promettre, que vous vous repentirez dans peu de temps de me l'avoir donnée. Adieu, trop cruelle personne: mais Adieu pour la derniere fois.

Comme j'achevois d'écrire, je vis venir les gens de Madame l'Abbesse; qui aprés m'avoir instamment prié de sa part de vouloir m'arrester pour ce soir là, avoient envie de m'empescher tout de bon de partir. Toutesfois comm'ils virent, que j'estois sur le point de me fâcher contre eux, ils ne s'y opposerent pas davantage. Mais mon valet tardoit un peu trop; & je craignois, que l'Abbesse ne vint elle-même pour m'obliger de demeurer: si bien que je me vis contraint dans l'impatience où

j'estois

j'eſtois de ſortir de ce lieu, de le laiſſer avec mes hardes. Je luy donnay ce billet avec ordre de le rendre en mains propres, & de m'apporter la réponſe; ſi l'on m'en en vouloit faire quelqu'une. J'abbandonnay de la façon au lieu, qui depuis plus d'un an eſtoit le cher objet de mes plaiſirs; & l'abbandonnay ſi accablé de differentes peines, que je fus tout le chemin qu'il y a de l'Abbaye au lieu où je devois aller coucher, ſans revenir à moy, immobile, preſque ſans ſentiment & perdu pour ainſi dire, dans la triſteſſe. On peut croire, que quand je fus arrivé là, je ne demanday ni à manger ni à dormir. Les vrays Amans, lors qu'ils ſont reduits dans l'eſtat où j'eſtois, ne ſe repaiſſent que de larmes; & le ſommeil eſt leur ennemy mortel. C'eſtoit au fort de ces cruels momens, qu'on me vint advertir, qu'il y avoit un valet, qui demandoit à me parler. Je dis qu'on le fit entrer dans

ma chambre; & vis que c'estoit celuy de ma chere Egidie, que j'embrassay de tout mon cœur, & qui, aprés m'avoir salué de la part de sa Maistresse, me donna un billet, qu'elle m'écrivoit: & voicy ce qu'il contenoit.

Pensez-vous que je veüille vôtre mort! vous me connoissez trop bien; & vous estes persuadé, que quand vous m'auriez fait toutes les injures du Monde, vous n'avez qu'un mot à me dire, pour me faire croire aussitôt, que je me suis abusée. Ie ne sçay de quel billet vous voulez parler: il y a plus de trois jours; que je n'en ay receu aucun de vous. Venez moy dire ce que c'est: car je mourrois de déplaisir, si, craignant d'avoir tort, vous partiez de la façon. Ie viens d'apprendre une chose, dont je pretens vous tenir conte; c'est, qu'on dit, que ma sœur n'a jamais pû vous obliger de demeurer avec nous encore ce soir: mais si vous m'aimez plus qu'elle,

elle, ne ferez vous rien davantage pour moy. Revenez, je vous en prie. Ie ſuis d humeur à vous tout pardonner; & ſi vous vouliez bien me témoigner vôtre amour, ce ſeroit dés ce ſoir; car je ne dormiray point, que je ne vous aye veu; & je vous vay attendre juſqu' à deux heures apres minuict dans le grand Cabinet du Iardin. Ie connoiſtray la force de vôtre paſſion par le peu de temps, que vous me donnerez à vous attendre. Adieu.

D'abord que j'eus lû ce billet, j'allay monter à Cheval; & me rendis en fort peu de temps ſous les murailles du Jardin; où je ſçavois, qu'il y avoit un endroit, qui n'eſtoit pas difficile à monter: ayant trouvé néantmoins la porte ouverte, je profitay, ſans aller plus loin, d'une ſi favorable occaſion. Il eſt vray, que cela me ſurprit; & crus effectivement, qu'Egidie avoit eu le moyen de l'ouvrir. Je dis à ſon laquais de lier nos deux Chevaux au pied de quel-

arbre, & d'aller promptement & ſans bruit avertir mon valet, de ſe preparer à l'heure même, pour partir avec moy. Aprés avoir donné cét ordre, j'allay ou pour mieux dire, je volay droit au Cabinet, où Egidie me devoit attendre. Ce fut dans ce temps-là, que l'Abbeſſe revint à la porte du Jardin, qu'elle trouva mes Chevaux, qu'elle les prit pour ceux, que ſon valet luy devoit amener; & qu'elle s'en ſervit, pour m'aller rendre cette extraordinaire viſite. Mais, pour ne m'arreſter pas davantage a une petite Hiſtoire qui commence déja à devenir longue, je vous diray ſeulement qu'Egidie me receut dans ce Cabinet avec une joye, qui me fit oublier tout le méchant traittement que j'avois reçeu d'elle: Que nous y paſſames l'un & l'autre quelques momens d'une trés grande tendreſſe: & que jamais le plus beau jour du monde ne m'a eſté ſi agréable que cette charmante nuict.

nuict. Je luy parlay du billet, que je luy avois écrit; elle en fut ſurpriſe : & m'aſſura de ne l'avoir pas reçeu. Nous crûmez d'abord, qu'il eſtoit tombé entre les mains de l'Abbeſſe; & qu'il falloit, que mon valet ſe fut mépris, ou qu'il m'eût trahy. Enfin aprés beaucoup de juſtifications de part & d'autre : aprés, disje, beaucoup de nouvelles amitiez, de ſoûpirs & de langueurs, ou les Amans abondent dans une douce reconciliation, je luy propoſay de l'enlever, comme vous avez entendu de Madame d'Eyrac, & la preſſay ſi fort par tant d'endroits, qu'à la fin elle s'y rendit; & s'alla preparer pour me ſuivre. J'avouë que je fus un peu ſurpris de la voir ſi tôt de retour; mais qui auroit ſongé alors à Madame l'Abbeſſe. Je la vis maſquée, elle eſtoit en habit de Campagne, elle n'heſita point de venir avec moy : & en un mot, ſi mes Chevaux ſe fuſſent trouvez prets, il

n'y a pas de doute, que si elle eut voulu, je ne l'eusse enlevée pour sa sœur. Je ne m'arresteray point à vous dire, de qu'el estonnement je fus saisi, quand je la vis rentrer dans le Jardin, & qu'elle me fermoit la porte. Je croyois au commencement qu'elle vouloit rire : mais comme la raillerie duroit un peu trop, pour des gens qui n'avoient pas du temps à perdre ; & qu'elle ne revenoit point, quoy que je pusse faire ou l'appeller, je dis en moy-même, que ce n'estoit plus un jeu. Je m'imaginay qu'elle n'avoit feint de me suivre, que pour me faire cette tromperie ; & que j'avois esté le plus abusé des Hommes. Ce fut alors, que la honte, le dépit, & le dédain exciterent de terribles orages dans mon ame, qui joints au deplaisir de ne sçavoir ce que mes Chevaux estoient devenus ; ni ce que je deviendrois moy-même, me mirent en un tel desespoir, que les pleintes, les reproches, & les inju-

res ſortirent en foule de ma bouche contre Egidie. Je me figuray cette offenſe, comme la plus grande qu'un honneſte Homme pouvoit recevoir. Je la conſiderois de tous les endroits; & il n'y avoit point de circonſtance qui ne me ſemblât inouye. Je me retiray de la façon dans le Village : car il n'y avoit pas d'autre party à prendre; & fus loger chés mon ancien hoſte, où je paſſay une bien plus cruelle nuict, que la premiere fois que j'arrivay chez luy. Je me mis à repaſſer dans ma memoire tous les ſoins, que j'avois rendus à cette ingratte; à toutes les fauſſes promeſſes d'amitié qu'elle m'avoit faites : & m'eſtonnant de n'avoir pas connu la legereté de ſon humeur, je m'accuſois moy-même d'imprudence & d'aveuglement; & adjoûtois à mon premier deſeſpoir une indignation contre tout ce que j'avois fait, qui achevoit de me perdre. Que de diſcours extravagans j'eus cette nuict!

Que de desseins inutiles je fis! en verité l'on est sujet à bien de folies, quand on aime extremement. Il ne fût pas plûtôt jour; que je demanday à mon valet de l'Ancre & du Papier pour luy écrire; mais ce fut avec tant de trouble & de desordre, que j'effaçay mille fois, tout ce que je luy mandois, rien ne me contentoit : tantôt il me sembloit que je me plaignois trop doucement ; & tantôt je craignois de l'offenser. Il me prenoit quelque fois envie de prendre congé d'elle, pour ne la revoir jamais; & un moment aprés je m'en repentois. Voicy enfin le billet que je luy fis.

Vous ne deviez pas, Madame, m'avoir fait tant de grace, pour vous en dédire si tôt; ni estre venuë jusqu'à la porte pour m'y laisser si brusquement. C'est ma mauvaise fortune qui a voulu que mes Chevaux se soient égarez; vous avez vû que ce n'estoit pas au moins ma faute; & vous auriez

riez dû me consoler au lieu de me traitter avec cette rudesse & cette cruauté, que de m'abbandonner sans me rien dire. Mais pourquoy vous enfuyr, craigniez vous quelque violence de ma part : & pourquoy encore m'avoir promis tant de bien; si vous n'aviez pas envie de me rendre heureux. Ie vois bien ce que je me dois imaginer de tout cela ; & que mon plus grand mal-heur n'est pas tant de vous avoir trop aimée; comme d'avoir cru que vous m'aimiez. Le masque est levé maintenant ; & sans vous traitter d'ingratte, ni de perfide, je vous laisseray faire a vous même les reproches que vous vous devez faire; pendant que j'iray passer le reste d'une mal-heureuse vie dans un lieu plus heureux pour moy que celuy-cy & vous dis Adieu.

Ce billet luy fut rendu par son laquais, qui m'en apporta, une heure aprés, un autre de sa part; & me dit, qu'elle se trouvoit tout à fait mal:

mal : ce que je remarquay assez par son écriture, que j'eus beaucoup de peine à lire ; & où je trouvay ces paroles.

Tout ce que vous venez du m'écrire, m'espouvante d'une façon que je ne crois pas, que je n'en meure. Ie ne sçay de quelle porte vous voulez parler ; & tout ce que je vous puis dire, c'est, que je ne vous ay pas vû, depuis que je vous ay quitté dans le Cabinet ; mais une ombre, ou plûtôt un spectre, que j'ay rencontré en chemin, & dont j'ay tant eu de frayeur, que ce sera ma mort. C'est aßurement ce même Fantôme, de qui vous voulez parler ; & qui aura pris sans doute ma figure. Voyla comme Dieu châtie ceux qui ne sont pas sages. Ie n'ay point dormy du depuis, & il me semble de voir toûjours cét Esprit, qui me poursuit. Ie vois, ce que le Ciel veut de moy ; & qu'il y a trop longtemps, que je l'offense. Tâchons de nous convertir, mon cher Monsieur,

il

il en eſt temps : profittons de ſes avis. Pour moy je ſuis tout à fait reſoluë à mener une autre vie ; & ſi vous m'aimez, vous ferez la même choſe. Nous nous allions perdre, & Dieu nous à voulu conſerver. Rendons luy les graces que nous luy devons de ce bien. Ne me voyez pas de quelques jours ; je veux ſonger un peu à mon ſalut. Ie vous convie de faire comme moy ; & vous prie en même temps de ne me regarder plus, que comme une de vos ſimples amies. Adieu.

Cette Lettre me toucha, & me ſurprit extremement : mais à vous dire la verité ; s'il n'eût eſté, qu'elle ſe portoit trés mal, j'aurois pris, tout ce qu'elle me diſoit, pour des chimeres, & des pretextes dont elle ſe vouloit ſervir, pour excuſer ſa legereté. Je ne me pique pas d'un eſprit fort ; mais je n'ay jamais guere adjoûté de foy à tous ces contes de Fantôme. Toutesfois quand je venois à faire reflection, à ce qu'elle m'aſſu-

m'aſſuroit ; qu'elle ne m'avoit pas vû, depuis qu'elle eſtoit partie de ce Cabinet ; je commençois d'avoir quelque peur auſſi. J'examinois dans mon eſprit, tout ce qu'il m'eſtoit arrivé avec ce pretendu Fantoſme ; & je me ſouvenois trés bien qu'il ne m'avoit pas dit une parole ; qu'il eſtoit plûtôt revenu que je n'aurois dû attendre Egidie. Je me figurois même qu'il avoit ouvert la porte ſans clef, & qu'il s'eſtoit evanoüy en me quittant. En un mot, je donnay inſenſiblement dans la même erreur ; & cela ſervit à me faire penſer tout de bon à ma conſcience ; & à tâcher de me remettre bien avec Dieu. Je fus quelques jours ſans aller ſeulement à l'Abbaye, pour éviter de voir l'Abbeſſe, qui m'envoya prier pluſieurs fois de revenir prendre le même logement, que j'avois chez elle. Je m'en excuſay, du mieux qu'il me fut poſſible ; & n'y retournay qu'aprés avoir reçeu ce billet,

que sa sœur me fit écrire par une de ses amies.

Ie crois, que Dieu me veut faire la grace, de me donner encore quelque temps pour faire Penitence. Les Medecins esperent un peu plus de ma santé: Quoy qu'il en soit, venez me voir, afin que si la mort nous veut separer, j'aye au moins en mourant la consolation, d'avoir satisfait à mon devoir, en vous disant les choses, que je suis obligée de vous dire. Ie vous attends. Adieu.

Voicy un endroit, poursuivit le Chevalier, qui n'est guere propre à divertir la Compagnie; car il n'y a que des larmes. Je la fus voir; & vous avoüe, que je me trouvay si sensiblement touché, de l'estat où elle estoit, que je ne peux estre maistre de mon cœur; & il fallut, qu'il si soulageât par un torrent de larmes, qui sortit d'abord de mes yeux. Tous ceux qui estoient presens ne se peurent empescher d'en répandre avec moy;

moy ; & il n'y eut pas jusqu'à l'Abbesse, qui ne fut attendrie, de me voir affligé comme j'estois. Cette pauvre enfant, qui ne souffroit pas moins que moy, se fit quelque effort pour me dire les choses du monde les plus sensées : & me parla, comme si elle eût dû expirer ce jour-là. Et certes la plus part ne croyoient pas, qu'elle deût vivre guere plus long-temps ; mais le Ciel la voulut conserver pour un exemple d'une trés rare constance & d'une trés belle & trés honneste amitié, où nous avons vécu du depuis. Vous ne sçavez peut-estre pas, luy dit Madame d'Eyrac, que personne n'a tant contribué que moy au recouvrement de sa santé : & vous allez voir de qu'elle maniere. Cette fille, ou si vous voulez, la Compagne de l'Abbesse, qui, comme je vous ay déja dit plus d'une fois, avoit une grande confiance en moy, ne manqua point, de me venir rendre conte de cette avan-

avanture; & la peur qu'avoit eu vôtre Maistresse. Si bien qu'il ne me fut pas difficile, de connoistre la cause de son mal; & le moyen qu'il y avoit, de luy guerir l'esprit. Tout le monde remarquoit un trouble extraordinaire dans ses yeux, & un tel desordre dans ses paroles, qu'elle sembloit estre dans une continuelle reverie. J'en avois pitié; & quoy que ce fut sacrifier mon amie, que de declarer le secret qu'elle m'avoit confié, je crus que dans l'extremité où estoit cette pauvre fille, il n'y avoit rien, que je ne deusse hazarder, pour tâcher de la remettre. Je pris justement le temps qu'il n'y avoit personne auprés d'elle qu'une jeune fille, de qui je ne me devois pas deffier, & luy demanday d'un ton de confiance, si sa maladie ne venoit point de quelque peine d'esprit; & si elle ne me croyoit pas assez de ses amies, pour me le vouloir declarer. Elle me regarda fixement, & rougit: croyant, que je luy voulusse parler du Chevalier. Mais luy

ayant dit en-suite, que je sçavois peut-estre mieux la cause de son mal qu'elle même & que je la pouvois delivrer de la peur qu'elle avoit euë dans le Jardin, elle se leva tout d'un coup sur le lict, & me prenant la main, mon Dieu Madame, dit elle, que ce que vous me dites me surprend! seroit-il possible que dans les rêveries que j'ay euës, j'eusse parlé de quelque chose de semblable. Non non! luy répondis-je en l'interrompant, je le sçay d'autre part que de vous; & je ne crois pas, que personne vous ait jamais rien ouy dire d'approchant à cela. Les personnes qui vous ont fait la peur, me l'ont dit à moy-même, & j'ay crû, que je ne devois pas vous laisser plus long-temps dans cette peine. Je m'imagine, que vous ferez si bien, que je n'auray pas à me plaindre de vôtre discretion; & que vous userez, comm'il faut, de la confiance que j'ay en vous. Elle me le promit; & luy dis, tout ce qui s'estoit passé dans le Jardin, de la maniere qu'on

me l'avoit raconté, & dont elle fut si fort estonnée, qu'elle auroit eu de la peine à le croire; si je ne luy eusse dit, tout ce qui luy estoit arrivé à elle même, & jusqu'à l'entretien qu'elle avoit eu avec le Chevalier. Elle en rougit: & je vis bien, qu'elle avoit honte, que je sçeusse cét endroit de son Histoire. Mais enfin depuis ce temps-là son esprit se remit peu à peu dans sa premiere assiette: elle recouvra ses forces, & en peu de temps la santé toute entiere. Je ne sçay pas comm'elle en à usé du depuis avec vous; mais ce que je sçay, est, qu'elle avoit fait de trés fortes resolutions, que ne pouvant s'empescher de vous aimer, elle le feroit d'une maniere à n'en avoir pas à rendre conte à Dieu. Je vous assure, Madame, luy répondit le Chevalier, qu'elle l'a fait aussi, & que ce n'est plus qu'une amitié de frere où à la verité j'ay bien eu de la peine à me reduire; mais enfin, elle la voulu; & je m'y suis rangé. Dites nous un peu, je vous prie, luy dit la Marquise de Sin-

 dal,

dal, comment vous fites aprés avec l'Abbesse; & de qu'elle maniere vous vous estes défait d'elle. Je crois, poursuivit le Chevalier, que Madame l'Abbesse fut furieusement rebutée de moy, depuis ce dernier soir; & que, ce qu'elle entendit, lors que j'estois dans ce Cabinet avec sa sœur, acheva de la guerir. J'évitay toûjours de me trouver seul avec elle, durant le peu de temps que je fus encore dans l'Abbaye: & lors que j'en partis, je luy dis Adieu devant cinq ou six Dames de ses amies, qu'elle avoit dans sa Chambre. Le Chevalier mit fin icy à son Histoire: & la Duchesse convia la Compagnie de faire encore un petit tour de Jardin, avant que de se retirer. On fut tout le reste du temps à s'entretenir de cette avanture; & l'on en parla diversement. L'heure enfin arriva de s'aller coucher: La Duchesse prit congé de la Compagnie; & chacun alla profiter du temps qu'il luy restoit pour le sommeil.

V.

LE cinquiéme jour, pour avoir esté des sombres, ne fut pas des moins divertissans. Au contraire le Soleil n'est jamais plus agréable en Esté, de quand il se fait voir avec moins de Pompe qu'à l'ordinaire & sous l èpais voile de quelques nuages, qu'il ne peut penetrer avec ses rayons. C'estoit un temps trés propre pour la promenade. La Duchesse s'en voulut servir, pour aller faire quelques visites dans son voisinage. Elle y fut accompagnée de cette Illustre & trés Galante Compagnie : & l'on ne fut de retour que sur le soir, pour prendre un magnifique repas, que le Duc leur avoit fait preparer dans le même Cabinet où le Cercle se tenoit. L'on n'eut pas plûtôt desservy, qu'il y eut quelques agréables discours de raillerie; comm'un prelude à quelque chose de meilleur; & qui ne servirent qu'à disposer les esprits, pour fournir une

plus agréable maniere d'entretien. La Duchesse, qui vouloit faire honneur à la Comtesse d'Ermonde, la pria de proposer quelque question. Elle s'en excusa de trés bonne grace : & luy demanda instamment, qu'on continuât de faire comm'on avoit commencé ; & qu'on n'eût point tous ces égards : Que quand il viendroit à son tour, elle parleroit comme les autres. La Duchesse ne la pressa pas d'avantage ; & laissa ce soin là à Mademoiselle d'Armand, qui estoit toûjours dans la charge de Lieutenante. Cette Damoiselle, dit, qu'il n'estoit pas necessaire de chercher de nouveaux sujets d'entretien ; puisqu'il y en avoit déja deux sur le tapis, les plus galans du monde : & où elle prenoit en son particulier trop d'interrest, pour les laisser passer. Je n'ay pas oublié, continua-t-elle, qu'il y a deux jours qu'on proposa de nous apprendre la maniere de conoître les faux & les veritables Amans ; & comment une honneste Femme péut recevoir une declaration d'a-

mour. Et il me souvient bien encore, adjoûta-t-elle, que c'est Monsieur le Comte, qui c'est chargé de nous dire ces deux choses, qui sont importantes dans le monde, & où il ne manquera pas de reüssir, aprés le temps qu'il a eu pour y songer. La Duchesse dit, que c'estoit là en effet les deux sujets de Conversation, qu'on n'avoit pas poursuivy; & elle pria le Comte de leur vouloir donner ce régale. Je vous avouë, répondit le Comte, que quand je me serois preparé comme dit Mademoiselle d'Armand, pour une matiere, comme celle dont je vous dois entretenir, je la trouve si difficile, que j'aurois encore assez de peine de m'en tirer, comm'il faut. Mais de quelle maniere que ce soit, je veux pourtant faire, ce que vous desirez de moy; & preferer l'honneur de vous obeïr, à la honte de ne reüssir pas dans mon entreprise. Le premier conseil que je pretends donner à une Dame, comme celle dont je vous fis le Portrait, il y a

trois jours, c'est de ne croire pas facilement, qu'on l'aime, & d'estre toûjours la derniere à se le dire. Il y a je ne sçay combien de Femmes dans le monde, qui n'adjoûtent pas seulement foy à toutes les protestations, que les Hommes leur font, mais qui se picquent d'entendre ce qu'on leur veut dire, quand on soûpire auprés d'elles, ou qu'on se plaint. Elles soufrent avec une artificieuse vanité toutes les loüanges qu'on leur donne; ou si elles s'en deffendent c'est si foiblement, & d'une certaine maniere, qu'on voit bien, que ce n'est pas ce qu'elles haïssent; & que malgré toutes leurs grimaces, c'est le secret de leur plaire, que de les flatter. Mon sentiment seroit, qu'une Femme devroit toûjours faire voir, que ces sortes de discours luy font de la peine, qu'elle n'aime point, qu'on la prenne par là, pour gaigner son estime: qu'elle se connoit; & qu'elle soit belle où non, qu'elle le sçait assez, sans qu'on se donne la peine de le luy dire. Elle se
doit

doit figurer, qu'un Homme n'a pas beaucoup d'estime pour elle, qui luy ose parler ouvertement d'amour; que le veritable amour rend les gens respectueux; & qu'il faut du moins avoir soûpiré long-temps avant que d'en venir à une declaration. Toutes ces Maximes sont des pierres de touche pour les faux soûpirans, que la moindre resistance rebutte, & qui ne sont les amoureux, que quand une Femme est assez innocente pour se laisser persuader à des tendresses, des transports, des larmes & des soûpirs de commande. Ils bruslent, ils languissent, ils meurent & pas un mot de tout cela qui soit vray-semblable. Ils jurent, qu'ils ont plus d'amour eux seuls que tous les Hommes ensemble; & ils ne sçavent ce que c'est que cette passion. Tout leur soin ne tend, qu'à faire croire ce qu'ils disent; mais on ne les croit pas toûjours; & je veux bien avancer, qu'il n'y auroit point de faux Amans, s'il n'y avoit que des Femmes raison-

nables. La propre foiblesse de cè Sexe luy attire toutes ces trahisons:les Hommes chercheroient moins à les tromper ; s'ils n'y trouvoient pas tant de facilité. Aujourd'huy comm'autres fois, il y aura toûjours des traîtres & des Femmes abusées. Mais que faut-il donc, luy dit Mademoiselle d'Armand en l'interrompant, que face une Femme, lors qu'un Homme est assez hardy pour luy faire une declaration d'amour, faut il qu'elle se gendarme, qu'elle le traitte mal, qu'elle le chasse, & qu'elle ne le voye plus. Au contraire, luy répondit le Comte, je voudrois seulement qu'elle luy fit une réponse dont la discrette froideur pût faire connoître au Chevalier; qu'elle ne prend point de plaisir à ces sortes de libertez. Que si c'est un honneste Homme, qui sçait garder des mesures avec elle; & qui ne luy parle de sa passion qu'en termes modestes, & sous un sens caché; qui est le tour que les gens d'esprit sçavent prendre, je crois qu'il sera fort aisé à

cette belle, de ſe tirer d'affaire ; & qu'elle n'aura qu'a donner aux paroles telle ſignification qu'il luy plaira, comme ſi elle n'y comprenoit rien ; & jettera le diſcours ſur une autre matiere. Que s'il arrive, qu'elle ne ſe puiſſe deffendre, de donner dans le veritable ſens, de ce qu'on luy dit, elle peut tourner tout en raillerie, & l'attribuer à une certaine coûtume que les gens d'eſprit ont, lors qu'ils ſont auprés des Dames, qu'ils ſe font une neceſſité de les loüer, & de leur dire qu'ils les aiment. Il y a plus de ſeureté de ce coſté là, quand une Femme à l'addreſſe d'en uſer bien à propos Vous parlez, luy dit le Chevalier, comme ſi tous les Hommes eſtoient des trompeurs : & dites moy, je vous ſupplie, à quels tourmens ne condamneriez vous pas un Galant Homme, qui ſeroit veritablement amoureux d'une Femme ; ſi toutes ſuivoient vos maximes. Voudriez-vous bien, continua-t-il, vous trouver à ſa place, & eſtre

reduit aux peines, que cette passion à coûtume de faire souffrir aux mal-heureux Amans, quand ils trouvent des insensibles où des railleuses? C'est à dire donc, poursuivit-il encore, que si les Femmes vous veulent croire, elles mettront les soins & les larmes de leurs Amans au rang des bagatelles; & une sujétion plus assiduë, plus soigneuse & plus empressée que celle des esclaves ne sera que pour des personnes, qui nous dédaigneront, & qui se mocqueront de nous. C'est en verité donner des conseils bien peu humains; & vous devriez prendre garde, de n'enseigner pas à ce Sexe, à faire des nouvelles injustices; car il n'est pas trop equitable sur ce Chapitre, & l'on ne luy voit ordinairement que trop de cruauté. Vous vous allarmes trop tôt, luy répondit en riant le Comte : je n'ay point encore parlé precisement de ceux qui aiment bien, & qu'on peut mettre au nombre des veritables Amans; mais seulement en general de ceux qui parlent

d'ai-

d'aimer; & vous ſçavez, qu'il y à une grande difference entre aimer, & dire qu'on aime. Il y en a beaucoup qui le diſent trop bien, pour le faire de même. C'eſt ordinairement, ceux qui aiment le mieux, qui le diſent le moins: les yeux & le ſilence parlent dans l'amour; & lon en dit toûjours aſſez à celles qui ſont bien-aiſes de nous entendre. S'il faut dire la verité, je crois, qu'il eſt bien difficile, de donner des régles certaines, ſur ce que vous me demandez à preſent : car tout autant qu'il y a d'Hommes, il y a de façons d'aimer. Le proverbe le confirme aſſez, qui dit, que chacun aime à ſa guiſe. Quel moyen donc de vous dire les meſures que doit prendre ſur cela une Femme, ſans examiner premierement toutes ces façons d'aimer.? Ce qu'il y a de bien vray; & qui doit paſſer pour maxime generale, c'eſt, qu'une Femme ne doit faire connoiſtre, qu'elle aime, qu'aprés des grandes experiences, qu'elle aura faites de ſon Amant; & atten-

attendre même, qu'il luy arrache cét aveu : parce qu'il est toûjours dangereux pour une Femme, d'avoir découvert son feu; au lieu que les Hommes font gloire d'avoir declaré leur passion. Je vois, dit le Baron, que vous voulez parler pour les Femmes Mariées : car pour les Filles, je ne crois pas, que la plus severe Bienséance leur veüille deffendre une chose si naturelle; comm'est celle d'aimer, & de dire qu'on aime; sur tout à ceux de là fidelité & de l'amour de qui elles seront persuadées : si cela estoit, l'amour pourroit bien s'en retourner, & demeurer dans le lieu d'où il est venu. Il n'y auroit point d'Homme, qui voulut s'engager à aimer de la façon, à moins que ne se haïr; & je ne sçay, ce que nous deviendrions. Je parle, luy répondit le Comte, de toutes les Femmes; & bien plus pour les Filles, que pour les Mariées, à la vertu de qui ces sortes d'engagemens ne peuvent pas manquer de faire grand tort. Ce que vous avancez là, luy repartit.

partit d'Arignan, eſt fort auſtere ; de ne vouloir pas, que les Femmes Mariées aiment comme les autres. Je vous réponds qu'il y en a beaucoup qui ne ſe marieroient pas, ſi cela eſtoit. Il faut laiſſer dire ces choſes à un Predicateur : encore doit il eſtre des plus ſeveres en Chaire ; ou de ceux qui deffendent l'amour au monde, pour en avoir meilleure part. Il y a, pourſuivit-il, tant de mal-heureuſes Femmes, qui ſont ſans raiſon ſi mal-traittées de leurs Maris ; tant d'autres que leurs parens ont Mariées à des vieux jaloux, à des brutaux, à des facheux qui les font vivre d'une ſi eſtrange maniere : Si le divorce eſtoit permis à ces Femmes ; & qu'elles ſe puſſent delivrer de leurs Tyrans, je ne leur pardonnerois pas la foibleſſe qu'elles auroient d'aimer ailleurs, tant qu'elles ſeroient avec eux. Mais, quand par les effets d'une malheureuſe eſtoile, ou quand le deſtin le veut ainſi, que dans le lict, où elles devroient trouver les plaiſirs, l'amour,
&

& la paix, elles y ont ces cruels Bourreaux, qui les tourmentent; & avec qui il faut par force qu'elles vivent, si l'on peut appeller vie, le temps qu'elles passent avec eux : voudriez-vous, que ces pauvres Femmes se privassent du seul plaisir qu'elles ont, d'obliger un Galant Homme, de ce qu'un Hibou de Mary n'a pas seulement à mépris mais en horreur? Je suis d'accord, adjoûta encore d'Arignan, qu'une Femme, qui a un Mary qui entend raison, & qui sçait vivre, doit plûtôt mourir, que de luy faire aucune injure. Mais pour les mal-heureuses, je leur pardonne tout; & elles se fairoient tort à elles mêmes, d'avoir un coup seur pour se vanger de leurs ennemis domestiques, & de ne s'en pas servir. Les Dames se prirent toutes à rire de l'opinion d'Arignan; & la Duchesse luy dit qu'il parloit comm'un interessé; & que s'il avoit esté Femme, & Femme d'honneur, il auroit eu d'autres sentimens. Elle adjoûta de plus, que

c'eſtoit une vangeance, que de ſe perdre ſoy-même pour faire déplaiſir à ſon ennemy : & qu'une honneſte Femme avoit à ſe répondre de ſes actions, avant qu'à ſon Mary. Quoy qu'il en ſoit, dit le Comte, pour en venir aux Mariées, je dis, que n'eſtant pas une choſe qui dépende toûjours de nous que de n'aimer pas, je voudrois, que quand ce mal-heur arrive à quelqu'une d'elles, & que l'injuſtice de ſon Mary, ou le penchant qu'elle aura pour un autre la porte à quelque inclination; je voudrois dis-je, qu'elle ne luy accordât qu'une amitié de tendreſſe & d'eſtime; & ne luy donnât jamais des marques ſi certaines, de ce qu'elle ſent pour luy, que le Cavalier en peût tirer de la gloire. Il n'y a point d'Homme, dit le Chevalier, qui n'appellât de cette Sentence, devant les Femmes mêmes. Mais aprés avoir appris une humeur ſi eſtrange & des Maximes ſi ſevéres à celles qui ſont Mariées; n'accorderez-vous rien au moins de plus doux, à cel-

celles qui sont à Marier ; & ne leur souffrirez vous pas un peu plus d'indulgence, pour ceux qu'on peut appeller des vrays Amans. Si une honneste Fille, répondit le Comte, doit aimer un Homme, ce sera de ceux là, avec qui elle pourra esperer d'estre Mariée ; & alors je ne la condamnerois pas, quand elle luy donneroit quelques marques d'estime ; toutesfois je voudrois, que ce fût avec tant de reserve, que sa vertu n'eût rien à reprocher à son cœur. Je suis assuré, qu'une Fille ne sçauroit estre trop avisée sur cét article ; & que les Hommes ont aujourd'huy tant de presomption d'eux mêmes ; & sont si fort accoûtumez de se promettre tout de leur propre merite, que la moindre faveur les flatte, & les fait sortir de leur devoir. Monsieur le Comte, interrompit l'Abbé semble estre payé des Femmes pour parler contre les Hommes; comme l'estoit l'autre jour Monsieur d'Armenton pour mentir en faveur de ces belles. Je croyois que Monsieur

ſieur l'Abbé, dit la Marquiſe, n'eût plus rien à dire contre nous; mais voicy que l'envie de ſe faire battre luy reprend. Courage, Monſieur, adjoûta-t-elle en riant, les braves de vôtre ſorte ne s'eſtonnent pas pour les coups. Vous m'avez trop mal-traitté la premiere fois, luy répondit l'Abbé, pour m'y oſer avanturer davantage; mais s'il eſtoit pourtant neceſſaire d'expoſer ma vie pour la verité, je ſoûtiendrois bien, qu'elle n'eſt pas de vôtre coſté, en rien de ce qu'on a dit juſqu'à preſent. Attendez, luy repliqua la même Dame, que Monſieur d'Armenton ſoit en humeur de vous répondre; car je crois, qu'il s'y prepare, & il y a trop longtemps, qu'il ne dit rien. Moy? Madame, luy répondit Monſieur d'Armenton, je vous jure, que je n'en ay pas ſeulement la penſée, parce que je trouve que tout ce que Monſieur le Comte dit, eſt ſi juſte, & ſi raiſonnable, qu'il faut ſe piquer bien peu de bon ſens, pour n'eſtre pas pour luy, & pour luy
oſer

oser contre dire. Pour moy, reprit le Comte, je n'expose icy aucun party; & je dis seulement, ce qui est de la raison & du bel usage, contre l'abbus & la fausse apparence: mais pour en revenir où j'en estois; il y a je ne sçay combien de Femmes, qui ne desirent rien tant que de passer pour belles; pour avoir à leur suitte une foule d'Amans, dont elles font trophée, & qui servent de Triomphe à leur beauté. Elles mettent tout en œuvre pour ces Conquestes; & ne font point de difficulté, de faire des avances à se perdre, si ces avances contribuent à satisfaire leur vanité. Elles s'escartent de cette pudeur où les engage leur Sexe: elles souffrent de certains discours: elles permettent de petites libertez; elles se radoucissent & lancent de certains regards languissans en abbaissant doucement la paupiere & la fermant à demy, dont elles croyent, que la douceur doit enchanter tous ceux qui les osent regarder. En un mot elles sont sçavantes en cét Art, qu'on appelle de coquet-

ter; mais ce ſont des foibleſſes indignes des Femmes dont nous parlons. Il eſt vray, que je ne ſuis pas auſſi pour ces Prudes; qui ſont plus que ſauvages, & qui portent leur vertu juſques à un poinct de delicateſſe, qu'au moindre mot elles veulent déviſager les gens. Il me ſemble, qu'il y a un milieu à garder; & que je conſeillerois à une Femme raiſonnable de ſuivre. Je dis, qu'une Fille à bien plus de merite, quand elle ne doit qu'à ſa propre vertu les Conqueſtes qu'elle fait; & lors que l'air & la grace qu'elle a en toutes ſes actions luy attirent des cœurs. Une amour eſt bien plus ſolide, quand elle eſt fondée ſur l'eſtime, que quand elle ne ſe ſoûtient que par la beauté: l'eſtime peut toûjours durer, & la beauté paſſe; & un Amant qui eſt attaché a certains beaux traits, eſt ſujet à bien d'accidens, & ne peut aimer qu'en allarme; au lieu que celuy qui ſe laiſſe enchaiſner à la vertu aime ſans inquietude; & ne ceſſe d'aimer qu'avec la mort. Un hon-

honneste Homme qui aimera une Fille comme je dis sera satisfait du moindre regard qu'il recevra d'elle : une simple honnesteté passera dans son esprit pour une faveur considerable. Je ne sçay, dit le Baron, qui sont ces Hommes-là, qui croyent leurs soins bien payez de si peu de chose. Et moy je ne sçay, dit d'Arignan s'il y a beaucoup de Femmes dans le Monde, qui soyent si bonnes menageres de leurs faveurs. Je crois, luy répondit la Comtesse d'Ermonde, que vous n'en voyez point icy qui ne vous en donne un exemple fort juste. J'avouë, dit le Chevalier, que ce que dit Monsieur le Comte n'est point si extraordinaire qu'on n'en voye pratiquer une partie à bien des Femmes; mais il est vray aussi, qu'il est un peu trop scrupuleux en certaines choses; & qu'il y à même de l'injustice de ne vouloir pas qu'une Maistresse puisse en quelque façon faire esperer à un pauvre Amant, qui languira pour elle, qu'au moins un jour il pourra estre

aimé.

aimé. J'ay veu adjoûta-t-il des Femmes que la beauté rendoit peut-estre un peu trop orgueilleuses, qui ont voulu se gendarmer au seul nom de, *Je vous aime*; mais à la fin ces fieres beautez se sont si non renduës du moins fort adoucies : & les soins les assiduitez, les soûpirs & les larmes les ont tellement apprivoisées, qu'elles ont pri plaisir d'aimer aussi. Telle estoit la plus rigoureuse personne du monde, qui n'a pû resister à la veuë d'un langoureux Amant qu'elle voyoit à ses genoux. Un cœur pour estre fier n'est pas insensible ; & il est bien difficile d'eschapper à l'amour quand il peut persuader le merite d'une personne. Il n'est rien quelquefois, qui face mieux aimer que la fierté quand elle est vaincuë ; & les cœurs qui ont le plus de peine à se rendre, sont ceux la qui sont les plus touchez. Vous vous imaginez, luy dit la Marquise, que tout le monde soit fait comme vos Religieuses. Non pas cela, luy répondit le Chevalier;

lier ; mais vous m'avoüerez bien que si toutes les Femmes estoient faites comme les veut Monsieur le Comte, elles ne seroient gueres aimables ; & il auroit fort peu d'Hommes sages, qui les voulussent aimer. Peut-estre, luy dit le Comte, que tout le monde ne seroit pas de vôtre sentiment, comme vous n'estes pas du mien : mais cependant si vous y avez pris garde, je n'ay pas dit, qu'une Maistresse deût mettre un pauvre Amant au desespoir. Je ne suis pas pour des conseils si barbares, je fuis en toutes choses les extremitez ; & mon sentiment en cecy a esté qu'une Fille sage ne devoit accorder qu'une amitié tendre & d'estime ; & c'est de quoy un honneste Homme se peut contenter d'une Fille comme celle que j'ay dit. Il est vray, poursuivit-il, qu'en amour les gousts sont autant differens, qu'il y a de differentes beautez ; & qu'on ne peut pas regler tous les Amans sur un même poinct. Il y en a qui voyant une Femme d'une humeur serieu-

se ;

ſe, & qui eſt accoûtumée à ne rien faire qui ne ſoit ſelon la droite Bienſéance, ſeroit pris d'un certain reſpect pour elle, qu'ils n'oſeront preſque porter leur deſirs juſqu'à l'aimer : ils ſeront bien plûtôt amoureux d'une autre, dont la languer, les paroles, & les regards leur permettront de tout eſperer. J'en connois auſſi d'autres, qui ſe deffient des artifices & de toutes les apparences de certaines belles, qui n'ignorent rien dans la galanterie; & ils s'engageront plus aiſément à une belle perſonne dont l'humeur leur paroiſtra pleine de ſincerité & qu'ils trouveront ſans art & ſans façon; c'eſt à dire, ſans trop d'eſprit. Ils aimeront en elle cette ſimplicité qui luy fera dire les choſes, comm'elle les penſe. Il y a encore des Amans d'un caractere bien different de celuy-cy qui font les habilles gens, & qui pleins de vanité croyent qu'en amour, comm'en toute autre choſe,

la gloire d'une conqueſte conſiſte en la difficulté & en la reſiſtance. Ils ſe perſuadent, qu'il n'eſt pas de victoire plus douce, que de ſurmonter ce que les autres ont trouvé inacceſſible; & ils s'addreſſeront à des Beautez, dont les yeux, les paroles & l'air ſuperbe ne menaçent que rigueurs : comme s'il n'y avoit pas de plus glorieux avantage, que de reduire à l'amour un cœur plein d'orgueil. Ces mêmes Hommes ſe mettent quelquesfois à aimer de certaines Femmes, qui uſent de mille artifices, & qui ſont ſouvent plus difficiles à vaincre, que les Auſteres de profeſſion. Ils en tentent encore d'autres, dont l'humeur dédaigneuſe ſemble avec peu de paroles & quelques ſoûris, mépriſer toute la terre; & envers qui c'eſt un crime que de les oſer ſeulement regarder. J'ay vû une autre eſpece d'Amans, qui eſtoient pour les Femmes galantes & du grand monde; pour celles

qui leur faisoient beau jeu, & que rien ne rebuttoit : en un mot qui aimoient la facilité & les Femmes commodes. Mais quand une Fille raisonnable manquera de toutes ces sortes d'Amans, je ne la croiray pas mal-heureuse. Je sçay bien au moins, que celles qui ont de la vertu ; & qui se picquent de bon sens, ne souhaittent pas d'en avoir de si ridicules il y à assez pour elles, de ceux qui s'attachent au merite, en même temps qu'à la beauté : qui sacrifient aux graces de l'esprit, comm'à celles du corps & qui sçavent aimer bien plus solidement que les autres. Ce sont des Amans qui donnent tous les jours des marques d'une passion aussi respectueuse que violente ; & qui se croyent bien payez de leurs peines par un peu d'affection, que leur témoignera une Maistresse de l'humeur que je l'ay dépeinté. Ils ne voudront pas exiger d'elle une declaration ouverte, ni aucune autre

ſaveur, qui puiſſe choquer les régles de la Bienſéance. Advoüez moy, dit d'Arignan, qu'il y a bien de la tyrannie dans cette Bienſéance, ſi elle veut que ce Sexe ait les yeux fermés pour les ſoins, pour les reſpects, pour les ſoûpirs, pour les larmes; enfin pour tout ce qu'un Amant ſçauroit faire. Ce ſeroit la plus terrible choſe du monde, & il ne s'eſt pas encore ouï parler d'une pareille ingratitude. Vous voudriez donc, luy dit la Comteſſe d'Ermonde, autant de complaiſance de nôtre coſté, qu'il y a d'amour du vôtre; s'il eſt vray, que ce ſoit toûjours de l'amour, lors que vous pleurez, où que vous ſoûpirez. Quoy penſez-vous, continua-t-elle, que quand une Femme a connu dans les yeux d'un Cavalier qu'il à de la tendreſſe pour elle, qu'elle ſoit obligée à luy declarer, celle qu'elle a pour luy. N'eſt-ce pas aſſez, qu'elle le ſepare du reſte des Hommes; qu'elle entende ſes ſoûpirs,

pirs, & les explique comm'il faut; qu'elle aime de s'en voir aimée, qu'elle le plaigne encore; & qu'enfin elle desire peut-estre, ce qu'il desire; sans en venir à ce pas qui est trop difficile a faire, & trop dangereux pour une Femme, de dire tout ce que l'on sent de cela. Il est vray, dit en riant l'Abbé, que ce seroit une recompense fort sensible; & qu'il y auroit bien du plaisir d'estre heureux de la façon. He de grace! Madame, je vous supplie de me dire, quelle douceur l'on peut tirer d'une chose qu'on ignore; & comment un Amant pourra sçavoir, qu'il possede le bonheur, qu'il a tant esperé, & pour lequel il a tant fait; si sa Maistresse ne luy en dit jamais rien, & s'il ne sçait pas même en quel estat il est dans son esprit. Pour moy j'aimerois presque autant estre haï; & je conclus, que c'est une necessité en amour de se declarer de part & d'autre : avec cét ordre neantmoins,

que c'eſt aux Hommes à commencer ; mais aux Femmes à les ſuivre : S'il y en a quelqu'une d'aſſez delicate pour avoir tant de peine à dire *je vous aime*, comme nous le veut faire accroire Madame la Comteſſe d'Ermonde, qu'elle donne du moins à ſon Amant des marques ſuffiſantes de l'amour qu'elle à pour luy. Ainſi ſelon vous Monſieur l'Abbé, reprit la même Comteſſe, les choſes doivent eſtre égales, & il n'y doit pas avoir plus de difficulté de nôtre coſté ; que du vôtre. Il paroit bien en verité, que vous eſtes novice en amour. Monſieur l'Abbé, luy dit le Chevalier, n'a pas ſi peu de raiſon que vous croyez. Si l'on faiſoit ce qu'il dit, & que de vôtre part vous ne vouluſſiez pas tant vous picquer d'inſenſibilité, comme vous faittes, il y auroit peut-eſtre plus de douceur à la vie, que l'on n'y en trouve ; & l'amour n'auroit que des plaiſirs pour l'un & pour l'autre Sexe. Nous n'en

n'en connoiſtrions pas les peines ; & les Hommes ſeroient delivrez de mille maux qu'ils ſouffrent pour l'amour de vous. Ces Meſſieurs, dit la Ducheſſe, parlent pour eux ; il ne faut pas trouver eſtrange, s'ils nous donnent des conſeils ſi peu raiſonnables. Je voudrois pourtant ſçavoir le ſentiment de Monſieur d'Armenton ; car quoy qu'il ſoit intereſſé dans la matiere, je ne doute point, qu'il n'en parle autrement. Je crois, luy répondit Monſieur d'Armenton, qu'il y auroit aſſurement beaucoup de doucer dans l'amour ; ſi les Dames uſoient d'un peu d'indulgence ; ſi elles vouloient paſſer par deſſus certaines conſiderations, & ſe rendre à nos premiers ſoûpirs. Puiſqu'en effet il ſuffit d'eſtre aimé, comm'on aime, pour n'eſtre pas mal-heureux en amour. La pudeur, certains égars, je ne ſçay qu'els ſcrupules des Dames font nos peines, & nous donnent des chagrins, dont
nous

nous ſerions delivrez ; ſi c'eſtoit la coûtume parmy elles, de franchir tous ces puiſſans obſtacles, quand elles ſe voyent aimées. Mais s'il faut dire la verité ; ces plaiſirs & ces douceurs ſeroient fades ; & il y en a mille, que nous ne goûterions pas, s'il n'y avoit rien à ſouffrir dans l'amour. C'eſt à ces cruels effets, que cette paſſion produit dans l'ame d'un Amant, que nous devons ce qui touche, ce qui picque, & pour le dire en un mot, le ſel & le ragouſt du plaiſir. Nous ne faiſons ordinairement pas grand cas d'une choſe qui ne nous coûte rien, d'un bien que nous poſſedons en repos : nous le negligeons, & l'abbandonnons ſans regret à qui le veut prendre. C'eſt ſouvent la peine qui donne le prix aux choſes : c'eſt la difficulté qui irrite nos deſirs ; & nous n'en aurions que de foibles, & par conſequent de mediocres douceurs, s'il ne falloit travailler, s'il ne falloit ſouf-

ſouffrir un peu, pour poſſeder ce que nous deſirons. Un Amant, qui eſt honneſte Homme, & qui aimera comm'il faut, trouvera bien plus de gloire & plus de ſatisfaction dans la conqueſte d'un cœur, qui s'eſt long-temps deffendu, que dans la poſſeſſion d'un autre qui s'eſt rendu à la premiere attaque. Les peines que luy aura coûté celuy qui a tant fait de reſiſtance, le luy feront eſtimer infiniment. Son amour & ſon plaiſir en dureront davantage : il ne s'en laſſera jamais; & craindra toûjours de perdre, ce qu'il n'aura acquis qu'avec bien des tourmens. L'amour n'eſt plus amour; ſi l'on le deſarme, & qu'on luy oſte ſes fléches; un Homme ne ſe peut pas appeller Amant, s'il ne ſouffre. Et moy je poſe en fait, répondit le Chevalier, que ce meſlange de peines avec les douceurs gaſte les plaiſirs de l'Amour & que l'Amour eſt ſi bien Amour ſans elles, qu'il ne devroit jamais produire

que de la douceur : tellement que si j'estois capable d'establir des Loix; je condamnerois les cruelles & les ingrattes au même exil où vous avez envoyé les faux Amans. Les Dames n'ont pas un Cœur different du nostre : Elles ne sont pas insensibles; & si nostre Sexe ne peut donner autant de Passion & de tendresse, que le leur, elles ne laissent pas neantmoins d'en avoir, comme nous en avons, où d'en estre capables, comme nous le sommes. Pourquoy donc tant de rigeurs! Pourquoy cette severitié affectée! & pourquoy ne se rendre pas a ce qu'elles desirent quelque fois autant que nous. Ne seroit-il pas plus beau! qu'il n'y eut que d'heureux Amans; que de Maistresses sensibles; Que la tendresse regna par tout; Qu'on ne fit rien que par Amour, & que ce fut le Principe de toutes choses, comm'il le devroit estre selon la Loy naturelle? Peut on douter, qu'une femme n'ait de la

joye de se voir aymée par un honneste Homme : qu'elle n'en eût davantage de laisser agir son inclination ; si elle en avoit pour luy; & qu'elle n'en eût encore beaucoup plus si elle le rendoit heureux, & si elle pouvoit dire, qu'elle le soûhaitte. C'est pourquoy avoüez, Monsieur d'Armenton, que le droit n'est pas tout de vôtre costé ; que les Femmes estant sensibles à la joye, à l'amour & à la douleur ; comme à toutes les autres passions, se font une injustice effroiable a elles mémes de se tourmenter pour nous faire de la peine ; & qu'elles doivent suivre d'autres loix que celles que Monsieur le Comte leur a prescrit. Quoy que vous en puissiez dire, reprit la Duchesse, nous avons de l'obligation à Monsieur le Comte, d'avoir appris aux Femmes une maniere honneste d'aimer : & pour rendre la chose égale, il faudroit, que quelque Dame de la Compagnie montrât le même aux Hommes. Je

crois,

crois, Madame, luy répondit le Baron, que c'eſt ſeulement aux Femmes, à qui l'on doit enſeigner l'art d'aimer : parce qu'il en eſt peu qui le ſache. Elles ſe font un poinct d'honneur d'eſtre des inſenſibles; & Monſieur le Comte les authoriſe encore dans ces ſentimens. Mais pour les Hommes, ils ne ſçavent que trop bien aimer; & la beauté des Femmes eſt un grand Maiſtre, pour le leur apprendre. Une choſe qu'il leur faudroit montrer; c'eſt la maniere de ſe faire aimer. He bien? voyons donc, luy dit Mademoiſelle d'Armand ce que vous ſçaurez la deſſus, vous qu'on a déja vû ſi bien reüſſir en deux ou trois endroits, où vous vous eſtes attaché. Vous voudriez peut-eſtre, Mademoiſelle, luy répondit le Baron, me faire accroire, que je n'ay pas eſté mal-heureux en amour, pour m'engager à vous dire, ce que je demande de ſçavoir, & que les maux que j'ay ſoufferts me

font bien voir, que je ne sçay point du tout. Je ne suis pas de ceux qui convertissent tout en douceur : bien loin de la, je suis de ces gens à qui un peu de mal gaste tous les biens du monde. Jugez donc, je vous supplie, s'il est aisé de me persuader ce que vous dites ; moy qui ay eu toute ma vie si peu de bon-heur, & tant de maux à souffrir. Voila comme font ces Messieurs, dit la Comtesse d'Ancyre, qui veulent passer pour discrets, & donner bonne opinion de leur conduite. Mais heureux ou mal-heureux vous nous direz toûjours quel est le plus court chemin, qu'un honnesteHomme puisse prendre, pour se faire aimer d'une Femme. La raison voudroit, reprit le Baron, qu'en servant les Dames, l'on peût acquerir leurs bonnes graces ; mais il faut sçavoir auparavant d'elles mêmes de quelle maniere elles desirent d'estre servies afin de les obliger a propos ; car les unes le veulent

lent eſtre d'une façon, les autres de l'autre; & il y en a qui demandent des choſes ſi particulieres; qu'un Homme auroit bien de la peine à deviner, & qu'elles ne ſçavent pas quelque fois elles mêmes. C'eſt pour cette raiſon la, adjoûta-t-il en regardant la Marquiſe de Sindal, qu'il faudroit que vous, Madame, qui ſçavez tout ce qui peut plaire, aux perſonnes de vôtre Sexe: il faudroit, dis-je, que vous vouluſſiez prendre la peine de nous dire la maniere de ſervir utilement les Dames. Ce ſeroit une leçon d'une grande utilité pour les Hommes; & ceux de la Compagnie vous en auroient une particuliere obligation. Vous pourriez encore vous même, luy repliqua la Marquiſe, prendre ce ſoin là: car vous ſçavez aſſez les meſures qu'il y faut garder. Toutesfois, puiſque vous le voulez, je vous diray que generalement tout le monde, qui veut eſtre aimé, doit aimer; & qu'il

qu'il suffit de cette qualité a un Galant Homme pour n'estre pas haï de sa Maistresse. Maintenant, si sans vous faire rougir, poursuivit-elle en riant, l'on peut dire en vôtre presence que vous avez passé pour estre assez aimable, j'adjoûteray que vous seriez encore plus aimé si vous n'aimiez en tant de lieux, & cela ne s'appelle pas amour. Les Fleuves divisez en tant d'endroits deviennent a la fin des petits ruisseaux: un cœur partagé entre tant de personnes, ne peut pas avoir beaucoup d'amour pour un seul objet. Cependant vous vous plaignez, vous vous abandonnez aux cris & aux reproches contre la pluspart des Femmes que vous avez servies, & qui vous ont mieux connu que les autres; comme si elles estoient obligées de vous aimer mieux, que vous ne sçavez faire. Il y en a eu, que vous avez trop bien persuadées, pour ne vous aimer pas tout à fait; je les plains; sur tout

une qui eſt de ma connoiſſance; & qui pour mieux joüer ſon rôle, veut que vous faciez ſemblant d'aimer une Femme qui eſt dans ſon voiſinage; mais je ne ſçay, qui ſeroit le plus abuſé; s'il vous arrivoit de devenir tout de bon amoureux de cette voiſine: car ſans mentir, elle eſt trop belle, pour ne devoir ſervir que de pretexte. Ce que vous dites la, Madame, reprit le Baron, eſt le plus injuſte du monde; & je ne ſerois pas fort en peine, de vous faire voir le contraire; ſi j'eſperois d'eſtre crû, quoy que je diſſe la verité. C'eſt une terrible choſe pour un Homme, quand les Femmes ſont une fois prevenües à ſon deſavantage. Je fais tout ce que je puis, pour plaire à la perſonne, de qui Madame la Marquiſe parle: je n'y eſpargne ni ſoins ni peines; je luy rends plus d'aſſiduïtez, que je n'en ay rendu de ma vie à perſonne du monde; je l'aime plus qu'on ne peut aimer: & cependant

on veut, que ce soit seulement par pretexte : je crois qu'à moins que de mourir pour elle, on ne m'en croira pas. J'auray beau me plaindre ...... Vos plaintes meme, interrompit la Marquise, font voir, qu'il y a de l artifice dans vôtre procedé, ou pour le moins, que vous ne l'aimez pas bien, puisque vous desirez d'elle, ce qu'elle ne veut pas: contre la premiere loy de l'amour, qui ordonne de ne vouloir, que ce que veut la personne qu'on aime. Helas! dit le Baron, je ne veux que trop, ce qu'elle veut : & si je me plains, c'est de son insensibilité, & de ce qu'elle ne sçauroit vouloir une fois, ce que je desire d'elle. Aprés quoy, je suis bien fondé, de croire, selon la Loy que vous dites, qu'elle ne m'aime pas. C'est à celuy, luy repartit la Marquise, qui commence le premier d'aimer, d'estre encore le premier à vouloir plaire, & à s'accommoder tout à fait à la personne

ne qu'il considere. Il se doit gouverner selon ce qu'elle veut; & faire que ses propres desirs soient les esclaves des siens. Son ame même, luy doit obeïr en tout; & ne penser jamais, qu'à se transformer toute en elle; s'il estoit possible, & en faire sa derniere felicité. Les vrays Amans en doivent user ainsi. Ma felicité, reprit le Baron, seroit sans doute qu'une même volonté fut la Maistresse de son cœur & du mien; mais comment se fera cét accord; si elle ne fait jamais rien pour moy, lors que je fais tout pour elle : si elle ne se relâche un peu de cette grande severité, pour me donner au moins quelque espoir........

Le Baron en estoit icy, quand un Page vint advertir la Duchesse, qu'il y avoit une Compagnie de gens de qualité, qui alloient arriver : ce qui fut cause que le Cercle se rompit, & qu'on ne poussa pas cette question plus avant, pour suivre la Duchesse,

qui fut au devant de ceux qui la venoient voir.

Le reste de la soirée se passa en des discours indifferents, ou de peu de chose, sans qu'il y eut aucun entretien particulier.

VI.

LE sixiéme jour la Duchesse donna un regale a la Compagnie, que je ne sçaurois raconter icy, sans faire une longue digression de quelque chose de bien magnifique. Mais je crois, qu'il vaut mieux, pour n'ennuyer pas un Lecteur: car rien n'ennuye tant, que les digressions, que je die seulement en passant qu'il y eut Bal & Commedie; & le soir de merveilleux Artifices de feu, aprés lesquels on revint à former le Cercle; & à proposer de nouvelles questions.

Ce fut à d'Agrinan, que Mademoiselle d'Armand s'addressa, pour

faire

faire l'ouverture d'uneConversation Galante : & voicy comm'il s'y prit.

Il me souvient, dit il, que Monsieur le Comte a montré aux Dames la façon de recevoir une declaration d'amour; mais personne n'à encore rien dit sur la maniere de la faire : car enfin adjoûta-t-il, que devons nous esperer de la fidelité, des soins, & des services que nous rendons à ces belles, si elles ne sçavent jamais pour quel dessein nous le faisons ? Il y a mille choses, répondit Mademoiselle d'Armand, qui ne disent que trop, ce que sent un Homme, quand il est amoureux : puisque, jusqu'au silence, tout parle dans l'amour. Cela est certain, reprit d'Arignan; mais combien y a-t-il de Maistresses, qui font les aveugles à tout ce que les respects, que les Amans ont pour elles leur veulent dire; a tout ce que les soûpirs leur peuvent faire entendre; si bien que toutes ces avances estant sans effet, ou pour le moins

ſans retour, un miſerable Amant eſt contraint à la fin de ſe plaindre, & des plaintes de paſſer à la declaration. Je voudrois donc, que quelqu'un me voulût apprendre le ſecret (s'il y en a quelqu'un) de s'expliquer à une Maiſtreſſe, ſans ſe mettre en danger de la fâcher. Il me ſemble, pourſuivit-il, que ce ſeroit bien le fait de Mademoiſelle d'Armand; ſi elle vouloit avoir la bonté de nous en dire quelque choſe. Comme je ne ſuis pas d'humeur, luy répondit cette Damoiſelle, a recevoir une declaration de cette nature, de qu'elle maniere qu'elle fût, je ne ſçaurois vous en dire aucune qu'il ne me déplût. Je veux bien vous avoüer qu'il ne m'eſt pas ſi indifferent d'eſtre aimée ou de ne l'eſtre pas que je ne preferaſſe de l'eſtre: c'eſt un deſir trop naturel à celles de nôtre Sexe; mais j'empeſcherois bien, s'il m'eſtoit poſſible, qu'un Homme me voulût entretenir de ſon amour. ſi par hazard

zard il en avoit pour moy. Voila pour ce qui me regarde : & du reste je conseillerois toûjours à un amy, de ne parler qu'à la derniere extremité ; & d'avoir fait toutes choses, avant que d'en venir à ce mot de *je vous aime* : encore faut-il, que ce soit avec tant de discretion ; & si à propos, qu'il y doit penser plusieurs fois, avant que de le dire. S'il y a tant de peine, dit en riant l'Abbé, à dire que l'on aime, il faut l'écrire. Au contraire, luy repartit Mademoiselle d'Armand; si c'est un Homme discret, & qui entende la belle galanterie, il ne se servira pas de ce moyen : vous dites, qu'il y a moins de peine; mais il y à aussi plus de danger ; & l'on y reüssit plus rarement; parceque la liberté en est plus grande, & qu'une Femme excuse bien plus facilement un mot échappé de la bouche, que ce qu'on luy écrit. Je ne sçay, reprit le Baron ; mais si je ne me trompe, quelque grimaces

que

que nous facent les Femmes, quand nous leur declarons la passion que nous avons pour elles; puisque selon l'aveu même de Mademoiselle d'Armand; elles sont bien-aises, qu'on les aime, je ne crois pas qu'au fond, elles soient trop fâchées qu'on le leur die. Vous vous trompez en effet, luy repartit la Marquise; & la pluspart des Amans font mal leurs affaires; pour se fier sur cette opinion. Et que faut-il donc faire, reprit tout d'un coup le Baron. Si c'est à moy, luy répondit la même Dame, que vous le demandez, je vous diray ce que j'en pense. Un Amant qui en veut venir à la declaration, s'y doit prendre d'un air si respectueux & en même temps si spirituel, que ses paroles disposent insensiblement l'eprit d'une Maistresse à recevoir favorablement ce qu'il luy dira; & qu'elles ayent un double sens, par ou, il se puisse tirer d'affaire; s'il ne la voit pas d'humeur à l'écouter: car au-

autrement ce seroit tout perdre. Une Femme qui seroit accoûtumée à vivre familierement avec luy, & à le traitter comme un amy d'estime & de tendresse, n'iroit plus qu'avec la derniere reserve, dés qu'il se seroit declaré pour son Amant; & le priveroit de toutes les honnestes amitiez, qu'elle accordoit auparavant à la tendre estime qu'elle avoit pour luy. C'est de là, qu'il arrive ordinairement, que ces Amans emportez, qui se laissent conduire à leurs passions, ne reüssissent presque jamais: parce que les Femmes demandent sur toutes choses du respect, & croyent que c'est perdre celuy qu'on leur doit, que de leur faire une declaration ouverte d'Amour. Je ne connois au moins point de Femme raisonnable, qui ne s'en offensât; quend même elle auroit une puissante inclination pour celuy qui luy parleroit de son amour. Il est certain adjoûta a cela la Comtesse d'Ancyre,

qu'on

qu'on ne voit point d'honneſte Femme, qui ne rougiſſe dans une pareille occaſion. Cela eſt vray, Madame, luy repartit d'Arignan, mais dites moy, je vous ſupplie, par quel mouvement c'eſt qu'elles rougiſſent; car je m'imagine que ce n'eſt pas toûjours de colere. Quoy qu'il en ſoit, reprit la Marquiſe en riant de la demande de Arignan, c'eſt mon ſentiment, qu'un Galand Homme doit faire parler ſes actions & ſes ſoûpirs, avant que de parler luy-même. Il y a mille choſes, reprit Monſieur d'Armenton, comm'on a déja dit, qui font connoiſtre aſſez les ſentimens & les deſſeins d'un Amant. Un ſoûpir, un ſervice rendu à propos, une petite crainte, quelque reſpects dans une certaine rencontre toutes ces choſes là dans leur temps font ſouvent plus deffet & ſont mieux entenduës que les plus belles paroles du monde. Il n'en eſt point, qui puiſſe exprimer ce que les yeux diſent. Ce ſont les fidelles Meſſagers, qui portent les nouvelles

 de

de ce qui ſe paſſe dans le cœur : & ils ont tout une autre force que la langue, pour ſervir cette paſſion : Tellement qu ils découvrent les ſentimens les plus cachéz ; & vont quelquesfois penetrer juſqu'au cœur de la perſonne qu'on aime, & la touchent de la même ardeur, dont ils ſont eux-mêmes enflammez Croyez vous qu'une Maiſtreſſe, quelle ſourde qu'elle veüeille paroiſtre, n'entende pas ce que deux yeux luy veulent dire ; quand elle voit, qu'ils ſe tournent pitoyablement vers elle, qu'ils s'arreſtent ſur les ſiens, comme s'ils y eſtoient attachez ; & qu'ils s'en détournent, comme s'ils en eſtoient esbloüis. Il eſt vray qu'il faut ménager ce langage & prendre garde de ne deſcouvrir quelquefois ſa paſſion à ceux, à qui l'on la doit le plus cacher. On aime rarement ſans jaloux, ou ſans rival qui obſervent continuellement la démarche de ces innocens interprettes ; ſur tout en des perſonnes qui leur ſont ſuſpectes. Un Amant n'a que deux yeux : & un

Mary

Mary jaloux en a quatre. Il regarde devant & derriere. C'est pourquoy un Homme un peu judicieux s'y doit gouverner sagement & se regler selon le temps & les lieux; & quand il y a à craindre, se priver d'un si doux plaisir. Plus une amour est secrette, j'entends de ces amours qui ne sont pas permises & qui sont neantmoins aujourd'huy fort en vogue, & plus elle à de douceur; & l'on sçait à combien de consequences facheuses la moindre inclination est sujette, quand elle est découverte.

Et moy, dit le Chevalier, je crois que le grand secret est de ne faire point tant de Mystere. On ne croit pas ordinairement, qu'une inclination aille bien avant, qu'on ne se donne pas la peine de cacher; & le monde est aujourd'huy sur un pied, qu'on prend pour simple galanterie les choses du monde les plus amoureuses, quand elles sont faittes en Compagnie, au lieu que ceux qui prennent l'autre party,

ſont dans des allarmes continuelles ; parce qu'en effet la moindre apparence eſt un coup de mort ; on en penſe mille fois plus qu'on n'en voit, & qu'il n'y en a ; & l'on ſe fait un plaiſir de le dire ; par ce qu'on ne croit pas, que cela ſoit ſçeu. Combien y a-t-il des Femmes, qui vivent avec une familiarité ſans exemple avec leurs galands, devant même leurs Maris, qui ſoupçonneroient peut-eſtre toutes choſes, ſi elles en agiſſoient autrement. J'en connois une dont le Mary, qui eſt le plus jaloux de tous les Hommes, n'a jamais peu ſouffrir que perſonne autre la vît qu'un de mes amis, à cauſe qu'elle le traitte familierement devant luy ; & c'eſt pourtant le ſeul, qui a jamais eſté dans les bonnes graces de cette Femme. Ce ſont des coup rares, reprit Monſieur d'Armenton : & pour moy je tiens que le plus ſeur & d'aimer en ſecret ; & qu'on ne ſçauroit prendre trop de meſures devant les intereſſez. Il faut diſſimuler, dire ce que l'on penſe le moins,
&

& ce contraindre inceſſamment : ou bien l'on ſe met en danger de tout perdre. Je crois que ces maximes, reprit d'Arignan ſont bonnes; mais ſi difficiles à obſerver qu'elles ſont preſque impoſſibles a un Amant bien paſſionne. On n'a pas toûjours l'occaſion de trouver une Maiſtreſſe ſans témoin; il y en a qu'on ne voit jamais qu'en Compagnie; & s'il faut toûjours mettre en pratique, ce que vous dites, on court danger, d'eſtre long-temps à faire ſes affaires; & de ne ſe contenter jamais. Il faut aimer bien tranquilement, pour qu'il n'y paroiſſe pas un peu, quand on voit la perſonne qu'on aime. Ceux qui ſçavent aimer comm'il faut, repliqua Monſieur d'Armenton; trouvent des expediens à tout, & ont des moyens de ſe faire entendre, pour peu qu il y ait d'intelligence, ſans qu'on ſoit entendu des autres : & ſans m'amuſer à vous particulariſer tous ces petits ſecrets; puiſqu'il ne faudroit pas, que vous euſſiez eſté amoureux, pour n'en

ſçavoir pas beaucoup vous même, je vous raconteray ſeulement, ce qu'il arriva, il y a peu de jours, dans une Compagnie où j'eſtois. Deux Amans, que la jalouſie d'un Mary empéchoit depuis quelque temps de ſe voir, s'eſtant rencontrez dans une aſſemblée, eurent auprés d'une table l'entretien du monde le plus tendre, & qui parut le plus indifferent. Il ny eut que moy de toute l'aſſemblée, qui eut quelque ſoupçon, que l'amour eſtoit de leur Converſation. Ils eurent l'addreſſe de prendre toûjours quelque matiere indifferente pour s'entretenir tout haut devant la Compagnie; & de temps en temps ils ſe diſoient tout bas, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans leur cœur: & ce jeu-là dura plus de deux heures, ſans faire ſemblant de ſe regarder, & comme les perſonnes du monde qui ſe connoiſſoient le moins. Il y a encore bien d'autres jolis tours ſur quoy le temps, les lieux & les perſonnes doivent donner conſeil à un Amant diſcret: car il ne

seroit pas possible, d'en former des regles certaines. La matiere est en effet trop vaste, reprit le Baron ; & c'est à l'amour, à nous instruire sur cela, luy qui est le pere des inventions, & qui favorise toûjours un Amant, quand il a recours a luy. Mais une chose que je voudrois sçavoir à present. & qui n'est pas moins importante dans la galanterie, que celle d'estre discret en public & d'aimer en secret, c'est la maniere de nous conserver dans les bonnes graces de nos Maistresses ; car c'est en quoy principalement nous manquons : & de beaucoup d'Amans, qui sçavent parfaitement gaigner l'estime d'une Femme, je n'en vois que fort peu, qui se la sachent conserver : ce qui est un grand deffaut, & qui fait que nous joüissons fort peu de temps du bonheur qu'il y a d'estre aimé, quand nous aimons. Je crois qu'aprés tant de jolies matieres, qu'on a proposées, celle la vaut bien la peine, qu'on s'y arreste un peu. C'est sur ce chapitre, dit Mon-

ſieur le Comte, que paroit l'inconſtance des Hommes. Je ſuis certain au moins, qu'il n'en faut point chercher le plus ſouvent d'autre Cauſe, que leur eſprit inquiet, qui ſe laſſe d'un bien, d'abord qu'il le poſſede, quelque peine qu'il luy ait couſté d'acquerir. De la vous pouvez juger; ſi les femmes n'ont pas bien raiſon de ne s'engager pas ſi avans dans l'Amour; & s'il ce peut, de ne ſe rendre jamais. On en pourroit, reprit le Chevalier, accuſer auſſi l'inconſtance des femmes; mais il ne s'agit pas de cela; & je croirois, que les mêmes moyens qui nous ſeruent a acquerir les bonnes graces des Dames, nous pourroient ſervir encore à nous y maintenir; & que le grand ſecret ſur cecy, ſeroit de tâcher inceſſamment de leur plaire, & de ne faire rien qui les pût en quelque maniere offenſer. Il n'eſt pas moins difficile, adjouta Monſieur d'Armenton, de donner des Leçons ſur cet article, que ſur l'autre: par ce qu'il y a tant de mena-

gemens a garder, & tant de manquemens que l'on peut faire qu'il faudroit examiner bien de choses, avant que d'en venir au principal. Les plus amoureux sont ordinairement ceux qui commettent le plus de fautes; par ce qu'ils sont aveuglez de leur passion; & que l'amour & la raison marchent rarement ensemble. S'ils sont jaloux, ils se laissent emporter a mille folies: ils n'ont aucun égard, ils parlent Mal de leurs rivaux, ils offensent de cent manieres la personne qu'ils ayment, ils luy attirent mille mal-heurs, & tachent à la perdre, s'ils peuvent. Ils sont Amoureux, & ils croyent, qu'ils n'ont à répondre a qui que ce soit des crimes qu'ils commettent dans leurs égaremens. L'ombre d'un Homme leur fait peur apres de leur Maistresse. Ils ne peuvent souffrir qu'elle voye personne, non pas même en leur presence. Si elle parle à l'oreille de quelqu'un, ce sont des allarmes, qui les mettent hors deux mêmes: si elle tourne les

yeux du costé de leurs Rivaux, c'est un crime, qui n'a point d'excuse; & trouvent enfin un double sens a chaque parole quelle dit, dont il y en a toûjours quelqu'un, qu'ils appliquent en faveur de ceux qu'ils craignent, mais qu'arrive-t-il de toutes ces extravagances; elles ne servent qu'a irriter l'esprit de cette belle, qui se lasse a la fin d'un procedé si injuste & si insupportable. Il n'est rien, que les femmes hayssent plus que la servitude : Leur ambition va a vouloir toûjours commender sur ceux, a qui de droit naturel elles doivent obeïr, & tout ce qu'elles font ne tend qu'à secoüer, un si facheux joug, que la nature leur a imposée. Si elles cultivent leur beauté; ce n'est, que pour estre adorées : si elles aiment ce n'est que parce que leurs maistres deviennent leurs Esclaves; mais, quand ces Esclaves veulent reprendre leur premiere authorité, & faire les maistres; c'est alors que leur colere esclatte; & que le depit de se voir mal-traittées

tées par des gens, qui leur avoient fait serment d'une eternelle servitude, les porte a se vanger. La plus part des amans perdent leurs Maistresses de cette maniere. Il y en a encore d'autres, qui ne sont pas si extravagans; mais, qui par un trait de prevoiance inutile, se rendent mal heureux, & avancent les affaires de ceux, qu'ils voudroient destruire. Ils diront à une Maistresse qu'un tel les aime, pour l'obliger de l'éviter: ils la prieront, de ne se trouver pas seule avec luy, & de ne luy donner pas occasion de s'engager davantage. Et à propos de cela, il me souvient, de ce que l'entendis il n'y a pas bien longtemps d'un amant de cette espece, qui faisoit à sa Maistresse quelques reproches à peu pres de cette maniere. Pourquoy Madame luy disoit il vous opiniastrez vous, à me dire qu il ne vous aime pas, ne vois-je pas, qu'il est de tous vos avis; qu'il affecte d'estre aupres de vous, quil soupire d'abord que vous tournez les yeux sur luy; enfin

qu'il meurt pour vous. Cette personne, a qui il parloit, qui estoit veritablement Innocente, & qui n'avoit rémarqué aucune de ces choses devenant a l'avenir plus curieuse trouva qu'en effet on l'aimoit, & le succez de ces reproches fut, qu'elle aima aussi de ce costé là, ce qu'elle n'auroit peut-estre pas fait; Si le Jaloux n'eut pris la peine de l'en advertir, & de le luy deffendre. C'est ainsi, que ces gens, par une imprudence estrange, sont souvent les autheurs de tout le mal, qui leur arrive. J'en ay vû encore, qui ont crû mettre leur amour en seureté en parlant mal de leurs rivaux; & c'est à quoy rarement une femme adjoûte foy, d'abord qu'elle en connoit le dessein : au contraire comm elle est persuadée, que c'est par un effet de jalousie, elle n'en fait que rire; & prend quelque fois le party de l'interessé. J'avoüeray icy ma foiblesse, répondit à cela le Baron; je ne suis pas capable de dire du bien de mes Rivaux; & quand je trouve lieu de leur

faire du mal, j'ay bien de la peine à m'en empecher. Je voudrois sçavoir quelque maniere plus honneste de les ruiner. Vous sçavez le proverbe, reprit le Comte, qui dit, que quand un ennemy a de l'eau jusqu'à la Ceinture, il luy faut donner la main pour l'en retirer; mais quand il en a jusqu'au menton, il luy faut mettre le pied sur la teste, & achever de le noyer. Il y a bien de gens, qui en usent de même avec leurs Rivaux; & qui jusqu'à ce qu'ils ayent une belle occasion de les perdre tout a fait, ils dissimulent & vivent bien avec eux; mais lorsqu'ils les voyent sur le penchant du precipice, ils donnent le dernier bransle pour les Abismer. Je dis, poursuivit il, ce qu'on fait quelque fois & non pas ce que je conseillerois de faire; car toutes ces demarches sont un peu indignes d'un honneste Homme, & je voudrois qu'un amant le voulut emporter sur ses rivaux par son merite & par ses services. Il est aysé, quand on a de l'esprit, &

que

que la Maiſtreſſe qu'on ſert ſe connoit en gens, de luy faire remarquer la difference qu'il y a d'homme a homme, d'aimer a aimer & de ſe ſervice a ſervice. La plus part des amans ſe perdent d'eux mêmes, ſans qu'il ſoit neceſſaire, qu'un rival travaille a leur ruine. Il y en a qui pleins de vanité pour donner bonne opinion d'eux à une Maiſtreſſe, luy feront confidence de quelques faveurs, qu'ils n'auront peut-eſtre jamais receuës. D'autres au contraire feront les mal-heureux, & aſſureront, qu'ils n'ont jamais rien obtenu de l'amour; comme ſi ce n'eſtoit pas un prejugé contr'eux, qu'ils n'en ont rien merité. Mais que direz-vous, de ceux qui diſent inceſſemment à leurs Maiſtreſſes, que leurs Rivaux ſont cent fois plus heureux qu'eux, & qu'ils leur reprochent, qu'elles les traittent mieux. Je crois que c'eſt plûtoſt un moyen de ſervir un Rival que de le deſſervir. Il y a encore mille rencontres, où l'on voit échoüer quantité d'Amans, qui ne ſçavent

vent pas l'art de ſe gouverner dans leur bonne fortune; & ſi l'amour eſt une mer, comme l'on dit, il faut avoüer, que l'indiſcretion ſur tout, eſt un Banc, ou la plus grand part de ces Meſſieurs les ſoupirans fait naufrage. Qui veut plaire en amour, doit ſçavoir eſtre reſpectueux & diſcret; & qui y veut regner, doit ſe taire. Cela eſt eſtrange, dit la Marquiſe, que la diſcretion eſtant une des principales qualitez, qu'un amant doit avoir, il y en ait ſi peu, qui ſaçhent mettre en uſage; & qu'il faille toûjours recommander le ſecret aux hommes. J'avoüe, luy repondit le Baron à noſtre confuſion, que c'eſt la vertu la plus eſſentille en amour, & que nous conſiderons portant le moins. Il y a fort peu d'hommes, qui ayent la force de garder un ſecret d'amour : & s'il n'y avoit beaucoup de Femmes qui nous obligent ſouvent a cette lâcheté, je ne ſçay point comment nous nous en pourrions excuſer. Ce ſeroit, une aſſez jolye matiere, reprit Madame d'Eyrac

que

que quelqu'un de vous voulût dire la raison pourquoy il y a si peu d'hommes discrets ; ce sera donc Monsieur d Armenton, dit l'Abbé, car il est fort à parler pour vous contre les hommes; & voicy un sujet, qui ne luy coûtera guere. Ce sera plustôt vous, luy repartit Mademoiselle d'Armànd : car il y a long-temps que vous ne dites rien ; & nous verrons un peu, si apres avoir voulu mettre les femmes si fort au dessous des hommes, vous sçaurez tirer les hommes d'un si mechant pas, pour les mettre seulement vis à vis des femmes. Je sçay trop peu, luy répondit l'Abbé, ce que c'est que l'amour, pour vous pouvoir dire comment on doit tenir secret un mystere amoureux ; & je ne vous diray sur cela que ce que j'ay lû dans Ovide. Ovide, Monsieur, interrompit la Comtesse d'Ancyre, vous nous citez-là un plaisant Autheur. N'est ce pas luy, qui conseille aux amans, de faire les yvrongnes, lorsqu'ils sont auprez de leurs Maistresses; afin que tou-

tes

tes les libertez qu'ils prennent avec elles, leur ſoient plus facilement pardonnées. Et dans un autre endroit, il propoſe une belle maniere de faire une declaration d'amour. Il dit que ſi l'on a l'occaſion de ſe trouver avec ſa Maiſtreſſe dans quelque feſtin, il faut, quand on a le verre a la main, tremper ſon doit dans le vin, & écrire aprez ſur la table l'amour qu'on ſent pour elle. J'ay oüi dire cela à un homme qui avoit tres bien lû Ovide; mais qui ne vouloit pas l'imiter. Si cet uſage, reprit l'Abbé, vous ſemble ridicule dans ce temps icy, il ne l'eſtoit peut-eſtre pas dans le temps d'Ovide. C'eſt par ce que les hommes, dit d'Arignan, ſont aujourd'huy plus ſçavans en amour qu'autrefois; & je crois certainement que ſi Ovide pouvoit reſſuſciter, il auroit honte des maximes qu'il a voulu donner au public, qui ne ſont plus bonnes que pour les ſervautes. Laiſſons donc là Ovide, interrompit la Marquiſe, & voyons ce que Monſieur l'Abbé nous

voudra dire, ſur la queſtion qu'on a propoſée. Puiſqu'on ne veut pas, répondit l'Abbé, que je me ſerve de cet Autheur, il faudra vous, dire ce que je penſe moy-même ſur cette matiere. Je crois que la Diſcretion conſiſte a évitter premierement tout ce qui peut faire de l'eſclat & du bruit, & prendre garde d'un autre coſté, que pour vouloir eſtre trop diſcret, on ne le ſoit point du tout. Il y a des amans qui ne ſe veulent ſervir de perſonne dans leurs amours, de peur de ne ſier leur ſecret à quelqu'un, qui les puiſſe tromper. Mais dans tous les myſteres de cette nature un confident eſt ſi neceſſaire, qu'on ne s'en peut paſſer. Un Homme qui aime, eſt inceſſemment preſſé de ſa paſſion. Il voudroit toûjours parler, ou voir, ou écrire a ſa Maiſtreſſe; & pour ſoulager cét empreſſement, qui ne luy donne point de repos, il a ſouvent beſoin d'une perſonne, qui ſoit de l'intelligence; & l'on perd tout pour vouloir tout faire. Cette paſſion, qui nous

transporte ; & qui ne cherche qu'à se satisfaire, n'a pas coûtume d'user de trop de precaution. Elle ne regarde ni à droit ni a gauche, mais seulement devant elle ; & pourveu qu'il n'y ait aucune chose qui empesche son cours, elle ne se formalise point de ceux qui la suivent de veuë. Il n'est rien de quoy le Monde se mette tant en peine ; comme de descouvrir les demarches d'une inclination. On est toûjours curieux de sçavoir le secret d'une intrigue ; & d'abord qu'on commence d'en connoistre les détours, on y veut penetrer jusqu'au fond. Il ne faut seulement, que soupçonner, qu'un homme est amoureux d'une femme, pour avoir envie d'en sçavoir la verité, & ce qu'il s'y passe : apres cela, c'est le plus grand plaisir du monde, d'en faire part aux autres. Un confident où une confidente, de la fidelité de qui l'on est asseuré, sauvent un amant de ce danger. Ils ménagent mieux que luy une affaire : ils y vont avec plus dégard : leurs visites ne tour-

nent

nent point à consequence ; & outre qu'ils aydent de leurs conseils, & de la faveur, qu'ils ont aupres d'une Maistresse ; ils remedient a beaucoup de manquemens qu'un amant aura fait. Je m'estends un peu sur ce chapitre ; par ce qu'il y a mille gens, qui se croyent tres habiles en amour, & qui font un des points principaux de la discretion, de ne faire part, à qui que ce soit, de leur intrigue ; & de ne se servir de personne ; mais de faire tout par eux mêmes : cependant vous voyez, que ces ésprits scrupuleux s'abusent ; je dis si fort ; qu'il est trés certain, qu'un Confident assuré & la piece la plus importante d'un Commerce amoureux. Adjoutons a cela le plaisir, qu'il y a, de dire a un amy fidelle, les Douceurs qu'on a gousté avec une Maistresse, les charmes de cette aymable personne, la joye qu'on a de l'Aimer : Car ce sont de certaines choses, qui pesent furieusement sur le cœur d'un Amant; quand il n'a pas la satisfaction de les raconter a quel-

quelqu'un. Ne prennez vous pas garde, interrompit la Duchesse, comme Monsieur l'Abbé veut bien prouver, qu'il ne s'entend pas en Amour. Tout ce qu'il a dit pourtant jusques icy, est de la fine galanterie. Je ne sçay, reprit la Comtesse d'Ermonde, si tout ce qu'il vient de dire est si galant; mais je ne le trouve guere à propos. Il s'agit, de sçavoir d'ou vient que les hommes sont si indiscrets, & les mesures qu'il y à garder, pour pratiquer cette vertu: & il nous va entretenir de la necessité qu'il y a d'avoir un Confident; comme si cette Confidance avoit quelque raport avec la discretion. Ouy, Madame, luy repartit l'Abbé; elle en a assurement; & vous verrez, si vous me faittes la grace de m'escouter, que je ne m'esloigne pas si fort de mon sujet. Je n'ay pas voulu pousser la matiere du costé des actions qu'on ne doit pas faire en public; car, outre qu'on en a déja touché quelque chose, il seroit inutile de vouloir donner des leçons sur des

deffauts, ou il n'y a que des eftourdis où des gens pleins de vanité qui y puiſſent tomber. J'ay voulu prendre un ſujet un peu plus delicat; & faire voir; que ce n'eſtoit pas eſtre diſcret, que de le vouloir trop eſtre; & qu'on ne peut pas accuſer un homme d'indiſcretion, qui confie ſon ſecret a un amy qui le peut ſervir dans cette affaire : & pour cela j'ay fait voir de qu'elle importance eſtoit un Confident. Voyla qui eſt aſſez juſtifié, reprit la Ducheſſe : & quand Monſieur l' Abbé n'auroit pas répondu directement a la queſtion qu'on a propoſée; je trouve, que ce n'eſt pas trop hors du ſujet, que nous traittons; que de faire voir; que non ſeulement l'on pouvoit; mais qu'on d'evoit en amour avoir un Confident. Il faut avoir eſté amoureux, pour ſuivit Monſieur l' Abbé, pour ſçavoir en combien d'occaſion ſert un amy, comme je dis dans un Commerce de tendreſſe; & la neceſſité qu'il y a, d'en avoir un, à qui l'on puiſſe communi-
quer

quer toutes choſes. Monſieur l'Abbé, dit le Chevalier, nous perſuadera a la fin malgré luy, qu'il a eſté amoureux, pour moy je ſuis de ſon opinion & tiens que c'eſt le moyen d'aimer en plus grande ſeureté que de ſe ſervir d'un Tiers; & qu'on eſt moins ſujet à pecher contre la Diſcretion. Un Confident, adjoûta à cela le Baron, contribue ſans doute beaucoup à conduire diſcretement une affaire d'Amour ; mais s'il faut dire la verité, les Femmes ſont ſouvent la cauſe elles-mêmes; comme j'ay déja dit, des fautes que nous faiſons contre cette vertu; leur mechante Conduite nous rend indiſcrets : les unes pour vouloir eſtre trop cruelles ; les autres par une certaine Ambition qu'elles ont, de vouloir faire chaque jour de nouvelles Conqueſtes, & de deſirer que toute la terre les aime. Celles qui ſe parent de la cruauté ; & qui ſe font honneur d'eſtre des Inſenſibles, ne laiſſent pas au fond d'aimer ; mais elles trouvent tant de

gloire

gloire a voir souffrir des gens pour l'amour d'elles, qu'elles croiroient, avoir tout perdu si elles rabbattoient rien de leur fierté. Elles regardent ces peines, ces inquietudes & tous ces accablemens ou vivent leurs Amans, comme des marques infaillibles qu' elles sont belles, & qu'elles sont aimées; & elles triomphent, de ce qu'il depend d'elles, de rendre les Hommes heureux ou mal-heureux. Les Ambitieuses ne se repaissent que d'esclat; & font consister leur bon-heur au bruit que fait la foule des Adorateurs qu'elles ont. Elles content sur le nombre, & jugent, par la quantité, de la force de leurs charmes. Il est aysé devoir, que ces deux caracteres de Femmes sont capables de faire commettre bien d'indiscretions; sans le danger qu'elles courent de ne rencontrer jamais avec cette conduite de veritables Amans. Les uns, quelqu'amôureux qu'ils soient, se lassent a la fin de souffrir, & passent d'une extremité à l'autre; quand on les veut

tout

tout a fait accabler. Les autres ont de la peine, à partager avec tant de Rivaux un bien, qu'ils croyent avoir assez merité tous seuls. Il y a encore, reprit le Chevalier, une sorte de Femmes, qui n'obligent pas moins les Hommes à estre indiscrets. Ce sont celles la qui, ayant plusieurs amans, leur font esperer a tous d'estre aimez, & prennent plaisir d'entretenir toûjours parmy eux quelque jalousie. Elles sçavent arrester ceux qui sont prests de leur échapper, & abbatre la vanité de ceux qui osent se promettre trop d'elles, & qui prennent trop de confiance aux faveurs qu'elles leur font. Elles favorisent tantôt l'un tantôt l'autre; & traversent le cœur de celuy-cy, par un regard de travers dont elles obligent celuy-là. Enfin ce sont, des Maistresses en coqueterie & non pas en amour. C'est d'icy, que les haynes & les Querelles naissent parmy les Rivaux; & qu'ils en viennent a

des ſuites tres deſavantageuſes pour ces belles. On fairoit un long diſcours contre les Femmes, dit d'Arignan, ſi l'on vouloit examiner toutes les raiſons qu'elles nous donnent de les perdre : Combien ſans aller plus avant, en voyons nous de celles qui apres qu'un amant leur aura donné toutes les marques poſſibles d'une extreme paſſion, qu'elles l'auront eſcouté, & qu'elles luy auront promis la part qu'il pouvoit raiſonnablement pretendre dans leurs cœur, commencent, lorſqu'il y penſe le moins, & qu'il ſe trouve engagé à ne s'en pouvoir dédire, à faire les difficiles, font ſemblant de douter de ſes ſentimens, & prennent pretexte ſur rien, pour l'obliger a recommencer ſes ſoins & ſes ſervices; comme s'il n'avoit encore rien fait. Un amant eſt bien payé avec une telle Maiſtreſſe des peines qu'il a priſes; & il faut qu'il ſoit bien patient, pour que le depit ne le face pas ſortir alors
des

des bornes de ſon devoir. Voyla en effet, reprit l'Abbé, comme la moitié des Femmes galantes ſont cauſes de leur propre malheur, & comme l'indiſcretion des Hommes eſt le plus ſouvent un effet de leur mechante conduite. Ouy ! ſi l'on vous en vouloit croire, luy repartit la Marquiſe ; mais il ne tiendra qu'à nous de vous faire voir, que, pour une Femme imprudente, il y a dix mille impertinens ; s'il les faut appeller par leur nom : & ce ſeroit un long chapitre, a faire ; ſi nous entreprenions de dire de combien de ſorte il y en a parmy les Hommes. Je crois, luy repondit le Chevalier, qu'il n'en eſt guere du genre que vous dites, que les Femmes ne leur ayent donné ſujet de l'eſtre. He de grace, Monſieur, reprit la Comteſſe d'Ancyre, y a-t-il rien qui puiſſe obliger un Homme a eſtre malhonneſte, ou imprudent. Les mêmes choſes repliqua le Chevalier, ne

s'appellent pas toûjours du même nom; & il y a des Crimes, que la raiſon & la juſtice authoriſent. Je connois des Maiſtreſſes qui vendent trop cher leurs faveurs, pour ſe contenter ſeulement de les avoir receües; on croiroit, bien ſouvent de les avoir trop payées; ſi l'on n'avoit le plaiſir de s'en faire honneur. Le Chevalier ſe mit à rire, en diſant ces dernieres paroles : à quoy Madame d'Eyrac répondit, que ce ne ſeroient plus des faveurs, ſi l'on les pouvoit achetter, & qu'un amant, ne s'en devoit pas faire honneur, quand il n'e les avoit pas obtenuës par la force de ſon merite, autant que par ſes ſervices.

La Converſation finit icy. Elle auroit duré plus long-temps; ſi les artifices de feu n'euſſent occupé une partie de la ſoirée. Il eſtoit tard; & chacun fut bien ayſé, d'aller borner par un doux ſommeil une ſi agreable journée.

VII.

LE ſeptieme jour, où plûtôt le ſeptieme ſoir; puiſqu'il faut achever, & que c'eſt icy la derniere Converſation, dont je veux entretenir le Lecteur, la Compagnie ſe trouva de bonne heure au Jardin, ou en attendant la Ducheſſe, qui s'eſtoit arreſtée pour quelque petite affaire; on paſſoit le temps à danſer quelques branſles au tour d'une fontaine. Monſieur d'Armenton, qui eſtoit dans un âge ou la danſe n'eſt guere plus de ſaiſon, s'en acquittoit neantmoins ſi bien, qu'on pouvoit dire aſſurement, que la vieilleſſe n'eſt pas la méme à tout le Monde. La Ducheſſe arriva dans ce temps-là: & quoy qu'elle connût depuis long-temps Monſieur d'Armenton, elle ne peut s'empecher de rire, de voir Triompher dans la danſe, un Homme qui paſſoit cinquante ans. A ce

que je vois, dit elle, Monſieur d'Armenton n'a pas oublié, ce qu'il avoit appris autrefois. Comment! Madame, luy repartit d'abord ce Monſieur, me croyez vous ſi vieux, qu'il ne me ſoit plus permis de me meſler de ce qu'on fait aujourd'huy. Je ne veux pas dire cela; Luy répondit la Ducheſſe, au contraire, je trouve, que vous faites ſi bien tout ce que vous entreprennez, qu'en verité un Homme comme vous ſe peut meſler de toutes choſes : Mais cette addreſſe que vous avez, n'eſt pas ſi generale, qu'il ne ſoit vray de dire que la Danſe, comme l'amour & la galanterie ne ſont pas tout à fait des divertiſſemens pour les gens de vôtre âge : & moy je crois Madame, luy repartit le même, qu'on n'eſt jamais plus capable des choſes que vous dites, que dans l'âge ou je ſuis; & que pour l'amour, c'eſt à nous a le traitter comm'il faut. Vous ſeriez un parfaitement habille Homme,

me, luy dit le Chevalier, ſi vous vouliez prendre la peine de nous faire voir, ce que vous avancez; car c'eſt a mon ſens une opinion aſſez difficile a ſoûtenir. Et je ne crois pas, qu'il y ayt perſonne icy, qui ne ſoit contre cela & qui ne fut bien aiſe, de vous ouïr parler ſur une choſe ſi contraire au ſentiment de tout le monde. Voicy, dit la Marquiſe de Sindal, que nous ſommes entres inſenſiblement en matiere pour une jolye Converſation. Si vous vouliez, Madame, àdjoûta-t-elle, en s'addreſſant a la Ducheſſe, nous n'irions pas plus loin : la ſoirée eſt trés belle ; & le lieu ou nous ſommes fort agreable ; & il me ſemble de voir Monſieur d'Armenton tout preſt de nous dire quelque choſe de galant, pour faire voir, que la galanterie eſt un Pays, où les gens qui ont les qualitez qu'il a, & l'eſprit tourné de ſa maniere peuvent entrer en toute ſorte de temps. La Ducheſſe

ne s'oppoſa point a ce deſſein, & le reſte de la Compagnie faiſant cumme la Ducheſſe, on ſe mit a former un Cercle ſur la gazon. Apres quoy Monſieur d'Armenton, voyant qu'on luy preſtoit déja ſilence, commença de cette maniere.

Je vois bien, dit il, en riant, que c'eſt juſtifier, ce que je prend tous les jours tant de peine à cacher, que de vouloir ſoûtenir, que l'amour eſt plus l'affaire d'un Homme qui paſſe cinquante ans, que de ceux qui n'en ont que vint, ou vint & cinq: mais puiſque j'en ay entrepris le deſſein je ne veux pas reculer. Je vous feray voir au moins, que ſi je ſuis vieux, la vielleſſe n'eſt pas telle que le Vulgaire la croit; & que c'eſt ſans raiſon, qu'on la veut priver des plaiſirs de l'Amour, qu'elle ſçait mieux prendre, & goûter plus heureuſement, que la jeuneſſe. Il faut, s'il vous plaiſt, qu'avant toute autre choſe, vous me permettiez une petite

tite digreſſion ; & que je vous die d'abord, ce que c'eſt que l'Amour; & en quoy conſiſte la felicité; que les amans y trouvent : & aprez voûs tomberez d'accord avec moy, que cette paſſion ne convient pas mal aux cheveux gris ; & qu'il ne faut point eſtre Homme du tout, pour n'en eſtre pas ſuſceptible. L' Amour eſt donc, ſelon les Anciens, un deſir de jouïr de la beauté : & par ce qu'on ne deſire, que ce qu'on connoit, il faut neceſſairement, que la connoiſſance precede le deſir. Les yeux, la raiſon, & l'eſprit nous ſervent a connoître le bien; & cette connoiſſance produit en nous le deſir que nous avons de le poſſeder. Les yeux deſcouvrent, la raiſon choſit, & l'eſprit juge, de ce que les yeux & la raiſon ont fait. La beauté, quoy que la choſe du monde la plus ſenſible, & neantmoins la plus difficile a connoiſtre. Elle ne paroit jamais avec plus de charmes que ſur le viſage

d'une Femme; & le Ciel, qui eſt merveilleux dans tous les Ouvrages qu'il a faits, n'eſt en rien ſi admirable comm'icy. C'eſt un Chef d'Oeuvre, qui porte les Hommes juſqu'à l'Idolatrie. Les jeunes & les vieux en ſont esbloüis : chacun la deſire; mais la deſire differemment, a cauſe de la connoiſſance differente que l'on en a. Quand cette beauté vient a frapper les yeux d'un jeune Homme, Elle le gaigne auſſi-tôt en ſeduiſant ces deux innocens interpretes par je ne ſçay quel plaiſir, dont ils ſont ſi fort enchantez, qu'ils l'introduiſent eux mêmes juſque dans l'Ame, qui n'eſtant pas plus aviſée que les yeux, ſe laiſſe prendre auſſi à ces beaux appas. Je dis bien plus : elle en reſſent une certaine joye qui la traſporte; & elle s'en empoiſonne d'une maniere, qu'elle ſoûpire pour elle; Qu'elle ſe tourmente, & la deſire inceſſemment. Quel eſtrange deſordre! Quand une Ame eſt em-

embrasée de tous ces desirs, a qui elle se laisse conduire; & qui n'estant pas moins aveugles qu'elle, luy font faire mille manquemens. Elle ne songe qu'à l'objet qui la frappée: Elle le cherche, & le suit par tout; non pas pour se vanger du mal qu'il luy à fait; mais pour s'unir tout à fait a luy; & croit, qu'en le possedant elle sera soulagée du Tourment qu'elle souffre. Toutesfois elle se trompe; & le plaisir même de cette Possession est menteur. C'est une erreur bien grossiere ou tombent la plus part de ceux qui se laissent aveugler au premier esclat de la Beauté de mettre le But de leur Amour, à un plaisir brutal de se satisfaire, ou ils n'ont pas plûtost atteint, que non seulement ils cessent d'avoir la même ardeur; mais ils passent jusqu'au mêpris, & ne regardent plus qu'avec dégoust, ce qui estoit auparavant l'Idole de leur cœur. Il semble, que ce desir se repente de ce qu'il a fait:

qu'il soit faché de s'estre trompé, & d'avoir cru, que c'estoit-là tout ce qu'un cœur pouvoit esperér. L'Ame, qui de son costé reconnoit la faute qu'elle à faite, semble aussi reprocher aux yeux leur Aveuglement, d'avoir pris le bien apparant pour le Veritable. Elle n'est point satisfaite d' elle même : & s'imaginant qu'il y a encore bien loin de là a Felicité qu' elle s' estoit promise, les desirs augmentent en elle, comme si elle ne possedoit rien. Ce qui fait voir assez clairement, que ce n'est pas là le veritable bien, qu'elle cherchoit : & que ces jeunes Amans ont unè maniere d'aimer qui n' est pas heureuse; ou plûtost qu'ils ne sçavent pas aimer; puisqu'ils ne sont jamais satisfaits, quoy qu'ils soient arrivez; ou ils aspiroient. C'est ce qu'on peut bien appeller mal-heur: car il y a de la peine & du regret a la fin comm'au commencement de cette amour. On ne cesse ni de se plain-
dre,

dre, ni de souffrir, ni de soûpirer; & lors même qu'on se croit au Comble de ses desirs, c'est alors qu'on a plus de sujet de desirer, & qu'on se trouve plus malheureux. C'est le Precipice, où les jette cette fole Ardeur qui ne peut pas avec justice estre appellée amour. C'est l'a ou la Jeunesse, qui s'embarque dans la Tempeste échoüe. Elle se laisse emporter à toute sorte de Vents : Elle suit ses desirs, & ne consulte que sa Passion. La Raison est trop foible en elle, pour resister a ce Torrent. Elle se laisse mener : tout Guide luy est Guide; & pourveu qu'on la veuëille conduire vers l'objet qu'elle cherit, elle s'abandonne & suivra jusqu'a ses propres Ennemis. Elle ne sçait pas seulement differentir le Vray d'avec le Faux : c'est une Aveugle qui prend le mal pour le bien, & qui se repaist de tout ce que les desirs & les sens luy veulent persuader; qui estant d'eux mêmes incapables de rien discerner, ne peuvent

pas manquer de la rendre mal-heureuſe. Vous voyez donc, comme ceux qui ſont poſſedez de cette aveugle Paſſion tout a fait contraire aux Loix de la Raiſon, ne trouvent jamais dans l'Amour les ſolides plaiſirs, que goûtent ceux a qui les années ont appris a les connoiſtre. Cela ſuppoſé, comm'il eſt trés veritable, je dis, qu'il arrive tout le contraire aux perſonnes qui ſont dans l'âge que je vous ay dit. Cette ardeur, que le temps a un peu aſſoupie en eux, ſe rallume a la veuë d'une Beauté vers laquelle ils envoyent des ſoûpirs, qui ſont guidez par un choix raiſonnable; qui les empeche de s'egarer. Ils s'approchent d'elle; & la poſſedent ſans aucun Meſlange. Leur deſſein eſt pur; & il n'en naiſt que du bien. Le Frein de la Raiſon qui corrige la Folie des Sens ne les laiſſe par tomber dans le repentir: Ils ont ſe qu'ils vouloient; & gouſtent ſans aucun trouble les plaiſirs

plaiſirs qu'ils cherchoient. Un homme, dis-je, qui eſt dans l'âge, où je ſuis : (car je me puis bien citter icy;) & qui n'eſt pas tranſporté de cette violente ardeur, voit la beauté, & la connoit autant qu'on peut. Il trouve de quoy ſe laiſſer charmer dans le Viſage d'une Femme. Cette juſte Proportion de tant de parties, cet agréable accord des plus belles couleurs, cét eſclat, cett'ombre ſi bien ordonnée, tant de merveilles qu'il y voit reluire, qui eſtonnent & qui enchantent, luy font plus penſer de choſes, qu'il n'en ſçauroit dire; mais il n'en eſt pas éblouïi d'une maniere, qu'il oublie, ce qu'il eſt. La Raiſon reſiſte à l'enchantement : ſon ame eſt trop éclairée pour s'y laiſſer tromper ; & quoy qu'elle deſire extremement cette beauté, ſes deſirs ne luy donnent qu'une douce inquietude. Enfin elle joüit de cette beauté ; mais elle eſt ſi jalouſe du plaiſir qu'elle y prend, qu'elle

elle ne le voudroit pas communiquer au Corps. C'eſt dans la plus haute partie de l'Ame, que ce plaiſir ſe trouve, où les Sens n'ont point de commerce. Veritablement ce ſeroit offenſer la beauté, & la faire ravaler de ſon prix, elle qui eſt la choſe du Monde la plus pretieuſe, que de la deſtiner pour le Corps; & qu'eſtant pour regner ſur ce qu'il y a de plus relevé dans l'Homme, elle s'aſſujettit a ce qu'il y a de plus bas. Il n'y a que l'Ame, qui doive aſpirer a cette belle union; par ce qu'il n'y a qu'elle, qui en puiſſe bien connoiſtre le bon-heur. Vous me direz ſans doute, que l'Ame ne laiſſe pas de deſirer auſſi au milieu de cette Poſeſſion : il eſt vray; mais c'eſt de poſſeder toûjours la beauté; & de la crainte qu'elle à de la perdre : au lieu que les jeunes gens deſirent tout autre choſe, que ce qu'ils ont poſſedé; par ce que leurs deſirs, ne ſont pas contens d'un plaiſir ſi court, qu'ils

qu'ils perdent dans le moment, qu'ils l'ont trouve. De la vient, qu'ils ne ſont jamais ſans chagrin, ni ſans dégouſt. Il n'eſt donc pas hors de raiſon, de dire, que les Perſonnes, qui ſont les plus avancées en âge, ſont celles, qui ſont les plus propres a l'amour. Il faut eſtre aſſurement Vieux, luy dit le Baron, pour bien comprendre cette amour; & il faut l'eſtre plus que vous ne l'eſtes, pour s'en contenter. Je ne ſçay en bonne foy, ce que vous répondriez; ſi tout vieux que vous eſtes, on vous interrogeoit juridiquement, pour ſçavoir, ſi vous n'aymez, que de la maniere que vous voulez dire. Monſieur d'Armenton ne luy répondit qu'en riant; en quoy le reſte de la Compagnie le ſuivit: & un peu apres, le Chevalier prennant la parole, Monſieur d'Armenton, dit il, a raiſon d'attribuer cett' Amour aux Vieilles gens; car il faut, qu'elle ſoit du vieux temps: pour aujourd'huy, ſoit que

qu'on

le Monde ſoit devenu materiel, ou qu'on ſe ſoit deſabuſé de ces amans en idée, on aime tout d'une autre maniere; & il faut même que ceux qui ſont plus âgez que nous ayent trouvé que nous ſommes en cela, quoy qu'en veueille dire Monſieur d'Armenton, plus Raiſonnables qu'eux: puiſque ceux qui s'en meſlent, le font tout comme nous. Il eſt certain, reprit d'Arignan, que l'Amour veut quelque choſe de plus ſenſible; & que comme l'Ame & le Corps entrent en Communauté de maux ſur ce chapitre, ils doivent partager auſſi les biens. Cela eſt ſi vray, que l'Ame auroit beau vouloir cacher les plaiſirs de l'Amour, & les goûter en retraite, elle ne ſçauroit ſi bien faire, que les ſens ne priſſent part à ces plaiſirs. On voit d'abord de la gayetté ſur le viſage: les yeux petillent, il y a de la douceur, des tranſports: tout cela parle ſi bien de cette admirable intelli-
gence

gence, que c'eſt par-là ſeulement, qu'on juge, qu'une Ame eſt contente. Ainſi c'eſt inutilement, qu'on voudroit faire un' amour a part pour l'Ame ſeule ; & un' autre pour le Corps. C'eſt le meme intereſt : ils ſouffrent, & ils joüiſſent enſemble: ils agiſſent & repoſent pour une même raiſon ; & comme c'eſt par le moyen des ſens que l'Ame connoit l'Amour, elle ne ſe peut paſſer auſſi deux, pour en goûter les plaiſirs. Comme vous n'aves jamais eſté amoureux, luy répondit Monſieur d'Armenton, de la maniere que j'entends, il ne faut pas trouver eſtrange; que vous n'en connoiſſiez pas les douceurs. L'Ame & ſi bien capable de goûter ſeule les plaiſirs de l'Amour, ſans que le Corps y participe, que ce ne ſont plus des veritables plaiſirs, d'abord qu'il eſt de la partie; mais des plaiſirs détrempez avec les larmes, qui commencent, & finiſſent toûjours par la douleur.

He

He bien ! Monſieur, luy dit le Baron, aymez de cette maniere ſi delicate, que nous ne vous envions point, & laiſſez nous dans l'erreur où nous ſommes, & ou nous voulons demeurer, que l'Amour ayant des charmes pour le Corps comme pour l'Eſprit, la joye s'en doit répandre par tout. Mais pour venir à la Vieïlleſſe, j'e receus dernierement une Lettre du même Amy, qui m'écrivit ſur la Jalouſie, qui me fait voir, que non ſeulement un Homme âgé ne doit pas aimer, mais qu'il ne le ſçauroit faire, quand il le voudroit. Si la Compagnie veut, je luy en feray part. Il n'y eut perſonne, qui ne deſirât d'entendre lire cette Lettre; juſques a Monſieur d'Armenton, qui le pria de ne differer pas plus long-temps, de leur donner ce plaiſir. Voicy ce qu'elle contenoit.

Mon cher Monsieur,

SI vous estiez plus Vieux, ou moins Spirituel que vous n'estes, je pourrois croire, que vôtre propre interest, ou la Curiosité vous obligeroit peut-estre à me demander, comme vous faites; si les gens vieux doivent aimer. Mais vous connoissant Homme desprit, & scachant d'ailleurs, que vous n'avez pas a vous plaindre encore du temps, je m'imagine, que c'est pour vous vanger de quelque vieux jaloux, & que vous vous voulez servir de mon êpée, depeur que la vôtre ne soit connuë. Ie vous diray donc, que l'Amour est un jeune Enfant, à qui les longues Barbes font peur; & que non seulement il n'est pas un ragoust pour nos Peres; mais qu'on ne sçauroit aimer dans cét age-là.

Il y a beaucoup de Raisons qui me le persuadent: & la premiere est, comme vous le pouvez mieux sçavoir que moy, que ce qui soustient & nourrit

rit l'Amour c'eſt l'eſperence qu'on a, de poſſeder un jour ce qu'on aime. Et certes ſi cela n'eſtoit, la beauté auroit bien le pauvoir d'introduire le deſir dans l'Ame de celuy qui la verroit: mais non pas d'y faire impreſſion, ni d'y demeurer long-temps. Qui eſt celuy, qui conſiderant les biens & les honneur que reçoit un Roy, ne deſire d'abord d'eſtre Roy! mais par ce qu'il eſt trop difficile de le devenir, l'Eſperence n'en eſt point émeue : & ainſi ce deſir n'eſt pas pluſtôt né qu'il faut, qu'il meure. Perſonne ne me fairoit jamais croire que l'Amour peût regner ſans Eſpoir. Comment donc aimera un Homme vieux; s'il n'a rien en luy même, qui luy puiſſe faire eſperer d'eſtre aimé, & d'obtenir par conſequent ce qu'il aime & ce qu'il deſire. Commençons par la Sageſſe, qui eſt, ce qu'il fait le plus d'honneur aux vieilles gens; & voyons ſi elle eſt capable de leur faire eſperer quelque choſe de l'Amour. Si je conſulte quel-

qu'un

qu'un d'eux, il me dira ſans doute, que c'eſt la plus grande Folie qu'un Homme puiſſe faire que de devenir amoureux dans ſa Vieilleſſe. Voyla donc déja de ce coſté-là, qu'un Homme âgé ne peut pas beaucoup eſperer; puiſqu'il eſt aßuré, qu'il paſſera pour foû d'aimer à ſon âge. D'ailleurs ils ſçavent trop, combien ce nom de Vieilleſſe eſt odieux a tout ce qu'il y a de belles au monde; & qu'elles changent de Voix & de Viſage a l'aſpect ſeulement des cheveux gris. I'aurois beau champ icy a m'eſtendre; mais a vous, qui devinez la moitié de ce qu'on veut dire, il ne faut pas s'expliquer juſqu'au bout. Enviſageons les vieilles gens par un autre endroit; & nous trouverons que bien loin d'eſperer, rienne leur eſt ſi naturel, que de craindre: ſoit que cela, vienne de leur propre foibleſſe, ou de l'experience qu'ils ont, que le Monde n'eſt qu'un Trompeur. Comment veut-on aprez cela, qu'ils aiment; s'ils ſont

dans des continuelles apprehensions d'estre trompez. Il me souvient a propos de cela, de ce que me disoit dernierement un de nos amys sur la même matiere : qu'un Vieillard pouvoit aimer une personne de beaucoup inferieure a luy & d'une mediocre beauté, qui luy pourroit faire esperer, d'en estre aimé, par ce qu'elle ne seroit pas assez aimable, pour estre aimée d'un autre : mais qui ne voit, qu'il y a plus d'esprit que de verité dans cette raison; par ce qu'il est premierement necessaire, que l'Amour vienne du Choix ou du Destin. Le Destin fait par Exemple que deux cœurs s'entraiment, quand il arrive, qu'ils sont nez sous le même Ascendant, & qu'une même Estoile gouverne la vie de l'un & de l'autre; il est certain que ces deux personnes s'aiment parfaitement. On peut aimer encore par Destin quand il y a une Ressemblance d'humeurs; comme parlent les Phisiciens; & de beaucoup d'autres manieres,

nieres, que je vous pourrois dire icy; s'il estoit question, de rapporter toutes les Opinions qu'ils ont sur cette matiere. Nous ne pouvons pas dire que les bonnes gens soint capables de cett' Amour quand ils font choix d'une Maistreße : car ils ne sont pas assurez que celle, qu'ils prendront pour l'Objet de leurs desirs, soit de la même humeur qu'ils sont; qu'elle ait le même Ascendant; & qu'elle soit née sous la même Estoile, non plus que de s'y pouvoir ranger eux mêmes. Si nous voulons maintenant, que ce soit par Choix que l'Amour vienne a un Vieillard; puisqu'en effet il cherche celle dont il luy sera plus facile d'en venir a bout : je dis, que l'Amour s'attache toûjours a ce qu'il y a de Bon & de Beau, ou qu'il paroit Tel. Si cela est ainsi, dites moy, je vous supplie, qu'elle raison y a-t-il de croire, qu'un Homme vieux ait de l'Amour; s'il cherche ce qu'il y a de moins aimable : c'est plûtost une

marque de Colore & de Hayne qu'il a contre luy même, qu'un ſigne d'Amour. Il ſemble qu'il ſe veüeille punir de ſon peu de merite, où qu'il ait du dépit de ne pouvoir pas aſpirer a quelque choſe de mieux fait. Nous voyons auſſi, que la plus part de ces Barbes griſes ne s'addreſſent pour l'ordinaire qu'à des Perſonnes qui ſont malheureuſes du coſté de la Fortune, ou du coſté de l'eſprit, pour reüſſir dans leurs affections déreglées : mais cela ne ſe peut pas encore appeller Amour par la raiſon que j'a déja dite ; puiſque conſiderant ces deux mauvaiſes Qualitez en elles, il n'eſt pas poſſible, qu'ils en ayent de l'Amour, non plus que de l'Eſtime. Si l'Objet dont ils ont fait choix eſt dans la miſere, ils croyent, comm'en effet il eſt vray, que c'eſt leur bien qu'on aime en eux, & non pas leur Perſonne. Qu'il n'y auroit point d'Amour pour Eux, s'ils ne lachetoient; & qu'on ne les careſſe que pour leur couper la Bource.

Ce-

Cependant comme c'eſt dans cet endroit, ou ils ſont naturellement plus ſenſibles, & qu'ils regardent leurs Maiſtreſſes, comme autant d'Harpies, je ne crois pas, qu'ils puiſſent avoir de l'Amour pour elles. Et pour derniere Raiſon je conclus qu'un homme vieux eſt incapable d'Amour par ce qu'il ne croit pas qu'on l'aime: mais quand il ſe trouveroit dans les monde des Femmes ſi peu raiſonnables qu'elles vouluſſent aimer des gens de cet âge; je dis, qu'ils n'auroient pas pour cela de l'Amour pour elles les jugeant indignes d'eſtre aimées d'aimer des gens comme eux. Ie ſuis, &c.

Toutes ces raiſons la, dit Monſieur d'Armenton, aprez que la Baron eut achevé de lire ſa Lettre, ſont bonnes; mais elles ne ſont rien contre ce que j'ay dit : & je ſuis bien de ce ſentiment avec tout le monde, qu'il faut eſtre foû, pour aimer à cét âge là, de la maniere des jeunes gens, mais il faut eſtre bien Sage auſ-

ſi, pour aimer comme je dis : & ce n'eſt pas l'affaire d'un jeune homme. Il y a pourtant répondit a cela le Comte, un fameux Autheur parmy les Grëcs, qui dit, que moins il nous reſte du temps a vivre, plus nous en devons donner à l'Amour, & qu'un Homme, qui a les cheveux blancs, peut careſſer une Jeune Fille d'auſſi bonne grace, que l'on joint les Roſes & les Lis pour faire un beau Bouquet. Je crois qu'il n'entendoit pas parler de cett' Amour qui ne ſe paſſe que dans l'eſprit; mais de celuy qui fait que nous tombons dans une agreable Foibleſſe d'eſprit pour avoir plus de rapport a ce que nous aimons. Cet Autheur eſtoit vieux ſans doute, reprit l'Abbé, & il ne faut pas s'eſtonner, ſi ſur l'Amour il diſoit des choſes ſi peu ſenſées. Je voudrois ſçavoir, interrompit le Chevalier, ce qu'on diroit d'une Femme vieille qui ſeroit épriſe d'amour; puiſqu'un Homme ne doit,

ni

ni ne peut aimer dans cét âge la. Pour les Femmes, luy répondit le Baron ; par ce qu'on presuppose, qu'elles ne doivent jamais aimer ; si elles ne sont aimées, on conclud que qu'il n'y a point de belles Vieilles, elles ne doivent point avoir d'Amour ; puisqu'elles n'en peuvent donner. Il y en a pourtant assez, dit l'Abbé, qui ne laissent pas que d'aimer, & je crois de dire la verité, si j'assure, qu'il y a dix Vieilles amoureuses, pour un homme vieux qui fait l'amour. Mais en quel temps, interrompit la Marquise, croyez vous, Monsieur l'Abbé, que les Femmes soient vieilles. Je pense, luy répondit l'Abbé, qu'en matiere d'Amour elles le sont assez a quarante. Ah c'est estre trop rigoureux, luy repartit en riant la Comtesse d'Ermonde, & vous vous attirez bien de Gens contre vous, de condamner les Femmes a ne devoir plus aimer a cét âge-là. Il est vray, adjou-

ta Mademoiselle d'Armand, que vous vous feriez un méchant party ; & je connois telle Dame, qui passe bien quarante ans, & qui veut pourtant disputer la Beauté a tout ce qu'il y a de belles Femmes au monde. Non non Monsieur l'Abbé, reprit la Duchesse, n'est pas juste en cela : car tout de même que les Laydes sont vieilles en naissant, les Belles au contraire conservent leurs bonnes graces jusques presqu'a l'extremité ; & leur Antomne à ce Privilege d'estre plus riant & plus agreable, que le Prin-temps des autres. Il y a des femmes, qui sont dans la cinquantième année avec de si beaux restes qu'elles sont capables démouvoir les passions a la premiere veuë : pourquoy ne voudroit-on pas, qu'il fut permis a celles la d'en avoir aussi de leur costé, pour ce qu'elles trouvent d'aimable. Vous en direz, Madame, reprit l'Abbé, ce qu'il vous plaira ; mais les anneés effacent tout ce qu'il y a d'ai-

d'aimable dans vôtre Sexe ; & je conſeillerois volontiers a toutes les Femmes d'imiter l'Imperatrice Poppée qui prioit les Dieux, qu'il leur plût de la faire mourir, devant que d'eſtre vieille, dont ſon miroir la menaçoit déja. Vous vous eſtes declaré, luy repartit la Marquiſe, ſi fort ennemy des femmes, que quand vos conſeils ſeroient ſalutaires, on feroit difficulté de les ſuivre. Il faut vous accorder qu'il n'eſt guere de beauté qui ſoit a l'epreuve du temps : mais n'y a-t-il d'aimable que les belles ; & une belle ame emprunte-t-elle jamais ſa recommendation du Corps, non plus qu'une pierre pretieuſe du metal qui l'environne. Je ne ſçay, luy répondit l'Abbé, ou en ſeroient reduites les Femmes, s'il n'eſtoit la beauté qu'elles ont, qui fait, que nous les recherchons & que nous fuyons les Laydes : & du reſte, il arrive trés rarement qu'une belle Ame habite dans un vilain Corps.

Corps. La beauté exterieure eſt pour l'ordinaire une marque de la Bonté du Dedans. C'eſt un Caractere par ou l'Ame ſe fait connoiſtre, & les Phiſionomiſtes y font conſiſter toute leur Science. En un mot la Laydeur eſt tellement ennemye du bien, qu'il ſemble, qu'il y a à craindre par tout où l'on la rencontre. L'Abbé parloit avec tant d'ardeur & d'action que la Compagnie ne ſe pouvoit empecher de rire. Il ne devoit pas apprehender, que Perſonne prit le party des laydes Femmes: car outre qu'il n'y en avoit-là que de fort Belles, il n'y en a point, qui ne ſe flatte toûjours ſur ce chapitre. La Converſation dura quelque temps: c'eſtoit une matiere vaſte & qui en fourniſſoit d'autres; mais je commence peut-eſtre a fatiguer le Lecteur & il en faut demeurer icy.

FIN.